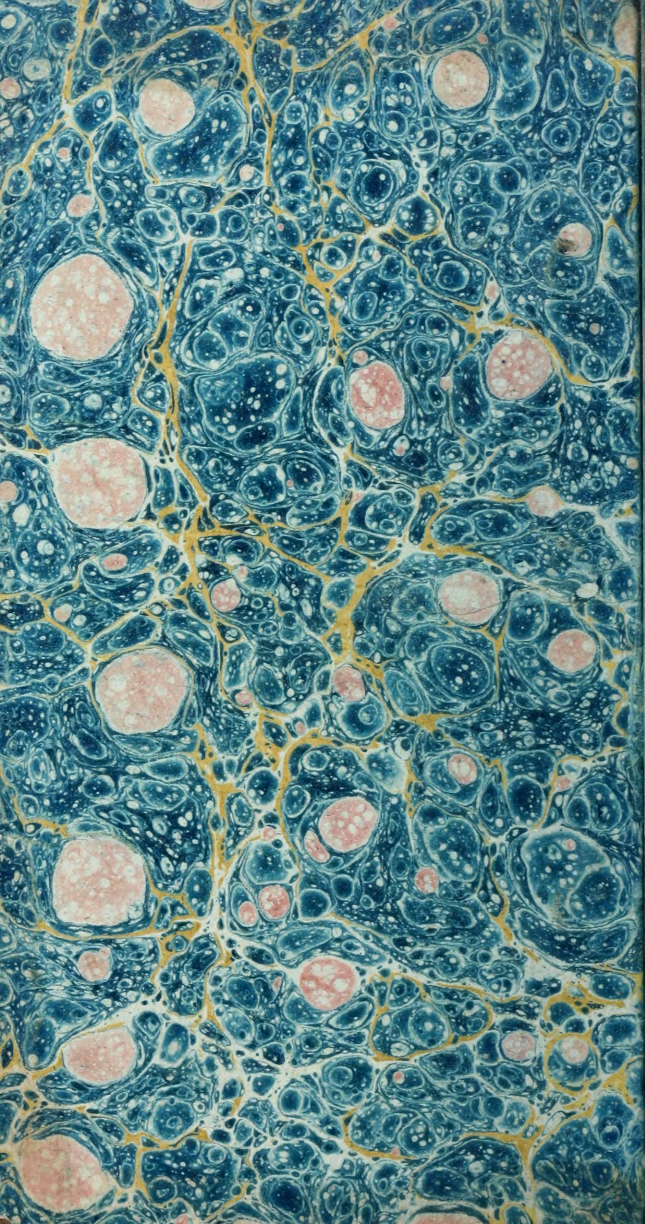
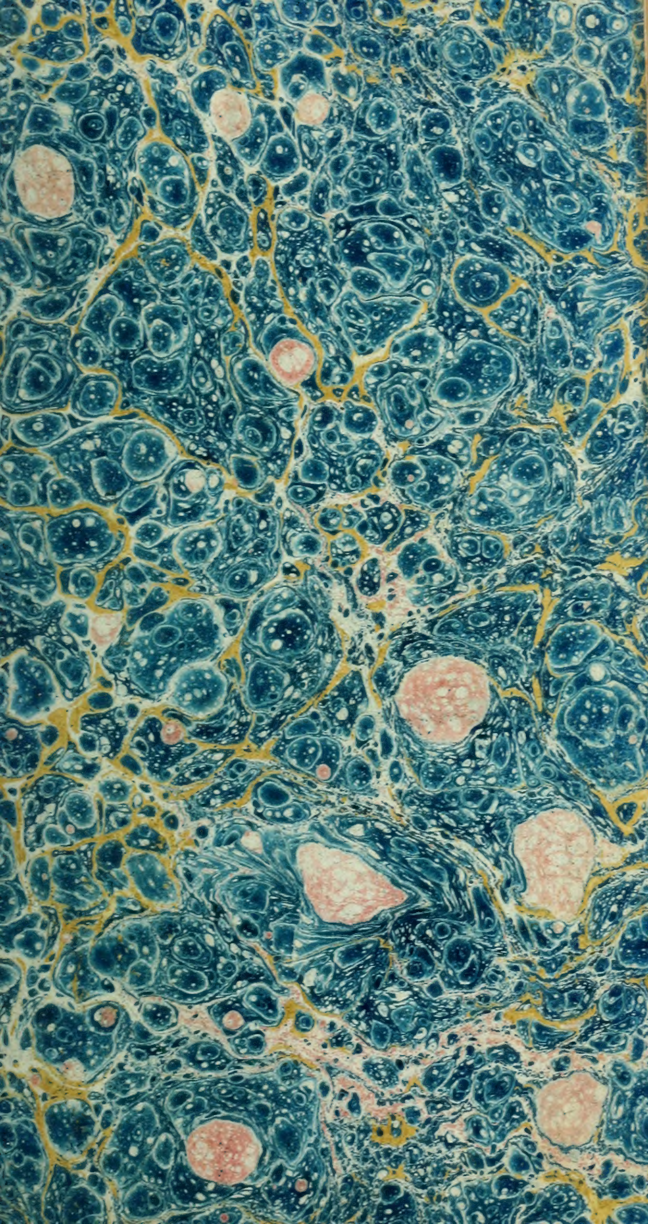






6 fr

Higgs
010
v.4

DAVID
HIGGS
HIS**
BOOK*

LES HELVIENNES, OU LETTRES PROVINCIALES PHILOSOPHIQUES.

TOME QUATRIÈME.

ex dono
D. JACQUIN can. tit
1908

Nous déclarons qu'étant propriétaires de cet ouvrage, nous poursuivrons les contrefacteurs suivant la rigueur des Lois.

MÉQUIGNON fils aîné. BOISTE père.

DE L'IMPRIMERIE D'A. CLO.

LES HELVIENNES,

OU

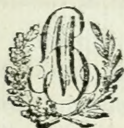
LETTRES PROVINCIALES PHILOSOPHIQUES.

PAR L'ABBÉ BARRUEL.

Ostendam gentibus nuditatem tuam.

SIXIÈME ÉDITION.

TOME QUATRIÈME.



PARIS,

A la Librairie de la Société Typographique

DE MÉQUIGNON FILS AINÉ, ET BOISTE PÈRE,

RUE DES SAINTS-PÈRES, N° 10.

M. DCCCXXIII.

LES HELVIENNES,

OU

LES PROVINCIALES

PHILOSOPHIQUES.

LETTRE LXXII.

La Baronne au Chevalier.

LAISSONS là vos problèmes, chevalier, et toutes vos énigmes. En voici une qui depuis quelques jours me donne une bien autre occupation, et bien d'autres inquiétudes. Ouvrez, je vous prie, ouvrez le gros paquet que je joins à ma lettre. Lisez d'abord le titre..... Eh bien, qu'en dites-vous? *Catéchisme philosophique renforcé*, ou bien, *le double Catéchisme*. Quel des deux faut-il prendre, chevalier? quel des deux choisirai-je pour Emile? Hélas! je le croyois d'abord, qu'un hasard le plus heureux du monde étoit venu m'offrir dans cette production ce catéchisme tant desiré, tant attendu, qui doit un jour faire de nos enfans autant de philosophes. Quelle triste réflexion est venue me jeter dans une inquiétude et des soupçons que tout ne contribue que trop à fortifier! Le double Catéchisme

peut venir de bien loin, il peut même venir de quelqu'un de nos maîtres ou de nos grands adeptes; je le conçois très-bien lorsque je le compare à nos problèmes, à nos doubles leçons; mais il peut aussi nous venir de bien près, je le conçois encore, et je suis bien portée à le croire quand je combine ce qui en précéda la découverte.

Sont-ce les vraies leçons de nos grands moralistes, recueillies avec soin par quelqu'un de leurs disciples les plus zélés, les plus instruits? Tout semble me le dire quand je vois et le pour et le contre soutenus si positivement, tantôt par divers sages, et tantôt par les mêmes; je le croirois surtout quand je vois des leçons de vertu si différentes de toutes celles qu'on donnoit jusqu'ici à la jeunesse, et si bien prouvées à la fin de chaque chapitre par les textes mêmes dont elle sont extraites. Mais quand je réfléchis que nous avons ici un terrible ennemi de la philosophie dans un certain abbé; quand je pense que bien plus d'une fois il a osé me dire que c'en étoit fait de la philosophie si elle étoit connue, que le vrai moyen de la faire connoître, de bien manifester tout le danger, tout le poison de sa morale, étoit de dévoiler ses leçons, de les bien détailler, de les rédiger même en forme d'un simple catéchisme, clair et débarrassé de tout leur attirail de grands mots, de grandes phrases, et dont chaque chapitre fût pourtant

soutenu de fortes preuves, de textes bien précis extraits de nos productions les plus célèbres : quand je pense, dis-je, à cette prétention de M. l'abbé, j'ai bien peur, chevalier, que l'auteur du double Catéchisme ne soit pas un de nos bons amis. J'ai bien peur qu'il n'ait fait ici que ce qu'il appelle démontrer clairement, nettement, où nos soi-disant sages prétendent nous conduire, et ce que deviendroit notre jeunesse si l'on substituoit au catéchisme de messeigneurs nos évêques, de messieurs nos curés, celui de la philosophie moderne.

Ces soupçons se changent en une espèce de certitude quand je vois en effet combien je serois désespérée que mon fils n'eût pas d'autres leçons que celles du double Catéchisme. Ils se fortifient quand je pense au mystère que l'on a affecté pour me le faire parvenir. Imaginez, chevalier, que je ne sais pas même qui m'a fait ce cadeau. Vous savez ce bosquet de mon enclos, où je vais si souvent me promener ; c'est là, c'est auprès du petit cabinet de verdure qu'on l'avoit déposé en forme de rouleau, presque caché sous l'herbe, mais tellement placé sur le bord du chemin, que je devois le heurter avec le pied en allant ou venant.

Je ne vous dirai pas quelle fut d'abord ma joie à la première inspection du titre : *Catéchisme philosophique renforcé*. Je ne vous dirai pas comment elle se changea en une espèce de

dépit et de rage, par les réflexions et les soupçons qui suivirent de près ma découverte. Je résolus de la tenir secrète, persuadée, que M. l'abbé ne tarderoit pas à venir m'en demander des nouvelles. Aisément vous pouvez deviner le compliment que je lui aurois fait. Il affecte sans doute de ne point paroître; et personne encore n'est venu de sa part. J'ai seulement vu M. de Rusi-soph, qui, le lendemain de ma découverte, me fit une visite; et je m'aperçus que, sans faire semblant de rien, quittant la compagnie, il alla se promener du côté du bosquet, d'où il ne rentra dans le sallon qu'au bout d'une assez bonne demi-heure. Oh! il y a ici du mystère, et vous êtes du secret, M. de Rusi-soph; vous venez sans doute vous assurer si le rouleau est encore à sa place, ou bien s'il nous est parvenu. Vous allez demandant à mes gens si l'on auroit trouvé quelques papiers; il n'y a que moi à qui vous ne vous adressez pas; et vous rentrez sans avoir l'air inquiet, fort content au contraire de vous être assuré que le paquet est arrivé à son adresse. Voilà, chevalier, tout ce qui me vint dans l'esprit en voyant rentrer M. de Rusi-soph. Il va s'asseoir auprès de mademoiselle Julie; je les observe: ils se regardent, se parlent à l'oreille; ils mettent le doigt sur la bouche, comme qui voudroit dire: Gardons-nous d'en parler, n'en soufflons pas le mot; attendons.

J'attends aussi, chevalier; mais plus je re-

passe toutes ces circonstances, mieux je connois l'auteur du catéchisme et son intention, et plus j'ai peur que bientôt les copies ne s'en multiplient dans nos cantons, que tout espoir n'y soit alors perdu pour la philosophie. Ah! chevalier, que vont penser nos compatriotes quand on leur dira : Tenez, voilà cette philosophie que l'on veut vous apprendre; nous n'avons plus besoin des leçons de ses adeptes. Voilà toute sa belle morale, ses principes, ses preuves, ses détails, et le beau catéchisme qu'elle offrira bientôt à vos enfans.

C'en est fait de nous, c'en est fait à jamais de la philosophie, si je devine juste. Mais voulez-vous savoir à quel point sont fondés mes soupçons? Il faut que je vous dise ce que c'est que ce M. de Rusi-soph, qui s'entend si bien avec nos ennemis. J'ai voulu bien des fois vous en parler, vous le faire connoître, je ne sais trop pourquoi j'ai toujours différé. Pour le coup, il faut vous dire au moins ce que j'en sais, et ce que j'en ai vu; car qu'étoit-il avant d'arriver parmi nous? c'est ce qu'il ne m'a pas été possible de constater.

A l'entendre d'abord, il a vu nos philosophes; mais il dit toujours qu'il les a vus d'un bien autre œil que vous. Il a vécu long-temps à Paris même. Il n'y aura pas fait une grande fortune, si j'en juge du moins par le piteux état dans lequel il débarqua ici il y a quelques mois. Notre

bon curé, touché de sa misère, lui donna des secours. D'ailleurs un certain air confit en dévotion, le premier à la grand'messe et le premier à vêpres, tordant le cou, baissant fort humblement les yeux à l'église; il n'en falloit pas davantage pour intéresser en sa faveur tous nos dévots. Les neveux de M. le bailli ont besoin d'un précepteur; M. de Rusi-soph sait un peu de latin; le curé, le vicaire le recommandent; on le voit, on l'examine: le voilà précepteur des deux neveux. Il pourra même donner quelques leçons d'histoire, de dessin, de géographie à la sœur aînée, à mademoiselle Julie; il suivra la famille quand on monte au château, et l'on ne manque pas, à la première visite, de présenter M. de Rusi-soph à madame la baronne. Le bailli ne tarit pas sur ses louanges, sur l'heureuse acquisition qu'il a faite. M. de Rusi-soph est d'une sagesse, d'une dévotion, d'une douceur; enfin c'est l'ange de la maison.

Je ne sais ce que c'est; mais je n'aime point du tout les anges de cette espèce. Celui-ci me déplut dès le premier abord; et depuis ce temps-là il s'en faut bien que je m'y accoutume. Toute sa modestie ne m'en impose pas. Je lui trouve certain air en dessous, et même parfois certaines prétentions, un ton leste et tranchant, qui ne me plaisent guère, surtout lorsque ce beau monsieur s'avise de juger nos grands hommes, qu'il se pique d'avoir assez bien appréciés.

D'Alembert n'est pour lui qu'un petit homme, qui n'a jamais le cœur de dire ce qu'il pense. Voltaire, qui dit tout, ne pensa jamais rien. Helvétius ne parle de l'esprit qu'en homme surchargé de matière. Jean-Jacques n'est qu'un fou éloquent, qui en veut à tout le monde, et à qui tous en veulent. Diderot s'est perdu dans les nues : c'est le ballon de Montgolfier, moitié vent, moitié fumée. Le reste ne vaut pas la peine d'être nommé.

Dans tous ces propos-là, chevalier, vous reconnoîtrez sans doute le bon ami de M. le curé. Ses sentimens pour vous ne sont pas plus équivoques ; il s'en faut bien qu'il soit de ces bonnes gens à préjugés que nous laissons prendre vos lettres pour une vraie plaisanterie, ou même pour la satire la plus amère de la philosophie. Il paroît que M. de Rusi-soph n'aime point qu'on plaisante. Lorsque nous vous lisons, il hausse les épaules ; je l'ai vu quelquefois frémir, se dépiter : il se lâcha même, il n'y a pas long-temps, jusqu'à dire que si nos sages étoient plus instruits de votre correspondance, ils trouveroient moyen de la suspendre. Je sais qu'avec d'Horson, et quelqus-uns de ceux qui furent d'abord vos plus zélés disciples, il a des relations secrètes, dont je me suis déjà trop aperçue par le mépris qu'il inspire pour vous et vos leçons.

Voilà le personnage que je soupçonne avoir produit le nouveau catéchisme, de concert avec

notre abbé. Me serois-je trompée? prendrois-je encore l'ouvrage de quelque savant adepte pour celui de nos grands ennemis? mes premières erreurs me rendent moins facile à prononcer. Je me suis méprise tant de fois, que je veux pour le coup savoir de vous-même ce que je dois en croire. Cependant j'observe ici mon monde; j'ai peur de me trouver bientôt seule à conserver quelque estime pour la philosophie. Je n'ai pas voulu même faire semblant d'avoir reçu vos deux dernières lettres. J'aurois peur de m'entendre dire que celle des passions pourroit fournir un bon chapitre au double catéchisme.

Quant au *Problème préservatif*, je me garderai bien plus spécialement de le montrer; je n'irai pas leur dire, pour toute solution, que nos leçons, soit bonnes, soit mauvaises, ne serviront jamais à rendre l'homme ni meilleur ni plus méchant; que le préjugé seul est assez puissant pour donner à sa morale et à ses catéchismes quelque efficacité, quelque influence sur nos vertus ou sur nos vices. A quoi bon, me répondroient-ils tous, à quoi bon se vanter de réformer le genre humain, lorsqu'on nous dit ensuite que toute la philosophie du monde ne fera jamais ni un fripon ni un honnête homme?

Quoi de plus humiliant d'ailleurs, et de plus mortifiant pour nos sages? Tous les docteurs à

préjugés n'ont qu'à ouvrir la bouche ; leurs leçons à leur gré feront éclore le vice ou la vertu dans le cœur de leurs disciples; et nos philosophes les plus célèbres ne donneroient jamais à leurs leçons la moindre importance. Comment les Diderot et les Helvétius peuvent-ils s'estimer assez peu pour se persuader que leurs conseils, préceptes, axiomes, seront toujours donnés et reçus sans conséquence? Un philosophe seroit-il donc un être à ne pouvoir produire la moindre révolution dans l'empire des mœurs? Sommes-nous donc si vils, si méprisables, que le gouvernement ne doive aucune attention à nos dogmes, de quelque nature qu'ils puissent être? Ou bien notre philosophie sera-t-elle une espèce de drogue que la police laisse indifféremment vendre sur le Pont-Neuf et dans tous les carrefours de la capitale, par trente charlatans, parce qu'on sait très-bien qu'elle ne peut ni tuer ni guérir?

Gardons-nous, chevalier, de donner de nos maîtres une idée si flétrissante. Quant à moi, je sais bien que ce n'est là rien moins que mon opinion sur l'influence de la philosophie. Je serois un peu moins inquiète sur le double catéchisme, si je savois qu'il ne fera ni bien ni mal à mon petit Emile. Je vous dirai bien plus : quand même je saurois que toute la doctrine en est fidèlement extraite de nos chefs-d'œuvre philosophiques, je me garderois bien de le met-

tre entre ses mains : j'aurois trop peur d'en faire un mauvais fils, un sujet détestable en tout genre. Aussi m'attends-je bien que vous allez m'autoriser à le désavouer, me prouver que jamais semblable production ne sortit de notre école ; que c'est là, de la part du préjugé, une supercherie affreuse, une suite d'imputations calomnieuses, inventées pour perdre la philosophie dans l'esprit de nos compatriotes.

Je sais qu'on y retrouve un assez bon nombre de ces mêmes principes que j'avois déjà vus dans nos problèmes ; mais seroit-il possible que nos sages en eussent tiré toutes les conséquences qu'on leur impute, qu'ils en eussent admis et enseigné, conseillé tous les détails ? Il faut que vous ayez un terrible empire sur mon esprit, que mes erreurs passées m'aient rendue singulièrement circonspecte, pour me faire craindre encore quelque bévue, en rejetant un catéchisme de cette espèce.

Bref, jugez-le vous-même ; voilà plus de huit jours que je m'enferme pour en tirer copie, n'osant me reposer de ce soin sur personne autre. N'omettez pas les notes que j'ai soin d'ajouter à la fin de chaque chapitre ; elles prouvent au moins que ce n'est pas tout-à-fait sans raison que l'auteur m'est suspect, et qu'il faut vous hâter de me fournir des armes contre les argumens dont je vais être accablée dès que cette nouvelle production sera publique.

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES

D'un Provincial sur le double Catéchisme.

Permettez-moi, lecteur, de suspendre par quelques réflexions votre empressement à connoître l'étrange production que l'on va vous mettre sous les yeux.

D'un côté, vous y verrez nos sages préconiser le vice, ouvrir aux forfaits toutes les voies possibles, sans honte et sans pudeur autoriser les erreurs les plus révoltantes et les plus monstrueuses; de l'autre, rougissant de leurs excès, ils sembleront rétracter le mensonge, et vouloir se rapprocher de nous par des conseils mieux faits pour la vertu. Vous pourriez en conclure que si leurs productions ont leur danger, elles ont aussi leurs vérités utiles; que nous leur devons quelque reconnoissance pour des services réels rendus à la morale; qu'il est enfin un choix à faire à leur école; qu'au lieu de la fuir, il suffit de se livrer à eux avec les précautions de la prudence. Il faut vous détromper, et vous apprendre à dire : Je ne veux point de ces faux sages, quelque part qu'ils se montrent, quelque doctrine qu'ils professent. Je les hais lorsqu'ils plaident pour le vice; ils sont toujours suspects lorsqu'ils semblent plaider pour la vertu.

Parmi ces vérités qu'ils annoncent quelque-

fois, et parmi ces vertus dont ils affectent de donner des leçons, en est-il une seule que vous ne puissiez apprendre autre part que chez eux, et sans danger? Nommez leurs découvertes. Quel conseil salutaire ont-ils donné à l'honnête homme? quelle maxime de sagesse offriront-ils que la raison, la religion, l'Evangile surtout, n'aient donnée avant eux? Et pourquoi irions-nous chercher sur le fumier ou dans un tas d'ordures cet or que l'on nous offre ailleurs dans toute sa beauté et dans tout son éclat? Pourquoi puiser ces eaux dans des ruisseaux bourbeux, pestiférés, tandis que nous pouvons remonter à la source la plus pure et la plus saine? . . . .

Encore si nous voyions ces vérités utiles soutenues à leur école par de nouvelles preuves; encore s'ils savoient leur donner des appas inconnus jusqu'à eux : mais non; presque toujours isolées dans leurs livres, elles y sont sans force comme sans onction; leur génie ne s'anime que pour le paradoxe, et leur cœur ne s'échauffe que pour les passions. Ils épuisent pour le vice et le mensonge toutes les ressources du sophisme, et ils ignorent l'art de manier les armes que la raison et le sentiment offrent pour la vertu. Ils sont toujours gênés quand ils parlent pour elle; quelque chose vous dit qu'ils ne sont pas sur leur terrain, que leur force ne peut se déployer, qu'ils ne sont plus dans leur

état naturel. Je n'en suis point surpris ; et c'est ici, lecteur, la réflexion sur laquelle je vous prie d'insister particulièrement.

De ces deux catéchismes que l'on va vous offrir, savez-vous quel est celui qui est véritablement propre à la philosophie moderne? Celui où vous verrez toutes les vérités morales renversées, tout sentiment de vertu anéanti, tout crime justifié. Oui, c'est là leur bien propre, c'est là ce qui leur appartient essentiellement, ce qui ne peut appartenir qu'à eux, ce qui peut seul s'allier avec leur grand principe, ce qui découle essentiellement de leur projet commun. Nous l'avons déjà combattu, nous l'avons réfuté ce projet insensé, qui consistoit à rendre la morale indépendante de l'idée d'un Dieu, de toute religion. Ce que je veux vous faire sentir en cet instant, c'est qu'il est seul la source de toutes leurs absurdités morales ; c'est qu'ils n'ont pu le concevoir et le poursuivre sans se montrer inconséquens, ou sans donner dans toutes ces erreurs dont l'ensemble a produit ce catéchisme, dont la lecture seule indigne l'honnête homme.

Oui, par cela seul que nos prétendus sages ont formé le projet ou d'anéantir Dieu, ou de l'exclure de l'empire de la morale, par cela seul ils sont essentiellement devenus ou les philosophes les plus inconséquens, ou les apologistes de tous les vices et de tous les forfaits. Sans ce

Dieu, en effet, quel but, quel autre objet peuvent-ils proposer à la vertu, que le bonheur, les jouissances de ce monde? Quelle autre récompense offriront-ils au juste, quand ils n'ont d'autre terme à lui annoncer que la mort? Mais les jouissances de ce monde peuvent être le prix de cent forfaits. Ne soyez pas surpris quand ils prononceront qu'il est des scélérats plus heureux que l'honnête homme; il faut bien qu'ils le disent, puisqu'il est tant de justes malheureux en ce monde. Ne soyez pas surpris, à l'aspect de la vertu infortunée, de les entendre s'écrier: *La vertu n'est qu'un songe*; il faut bien qu'ils le disent, puisque toute vertu qui n'aboutit point au bonheur de ce monde n'est pour eux qu'une chimère. Ne soyez pas surpris de les voir prononcer que, si le vice rend heureux, il faut aimer le vice; il faut bien qu'ils le disent, puisqu'ils ont prononcé que tout homme cherche essentiellement son bonheur, et que nul autre monde ne dédommage l'homme des maux de celui-ci. Ne soyez pas surpris de les entendre dire qu'il est des hommes qui ne peuvent être heureux que par des actions qui les conduisent à l'échafaud; il faut bien qu'ils le disent, puisqu'il est évidemment des hommes qui ne peuvent acquérir le bien-être et s'enrichir qu'en blessant les droits de la propriété, de la justice.

Vous verrez quelques-uns de leurs sages rougir de ces affreuses conséquences; ils les ont dé-

menties : mais que n'ont-ils aussi renoncé au principe dont elles sont les suites nécessaires? Ils ont dit : Lamétrie est un fou, le Lucrèce moderne est un insensé, Helvétius s'égare. Ce n'est pas là ce qu'ils devoient nous dire. Lamétrie, ce Lucrèce et cet Helvétius sont ici des philosophes conséquens dans leurs raisonnemens. Leur principe est le même que celui de Rousseau, de Voltaire, Diderot, lorsque ceux-ci exaltent la morale, les vertus de l'athée. Que Rousseau, que Voltaire et Diderot suivent, comme Lucrèce et Lamétrie, la route que leur ouvre ce principe, ils aboutiront tous au même terme. Et qu'ils ne croient pas que nous leur saurons gré de leur modération, lorsque nous les verrons s'arrêter en-deçà de ce terme. S'ils en ont eu horreur, il falloit abandonner la voie qui nous y mène ; il falloit prévenir leurs disciples, et leur dire avec nous : Voilà où nous conduit toute morale qui meconnoît un Dieu. Il falloit le leur dire constamment, et ne point varier, et ne jamais favoriser un projet, un principe, dont les conséquences les plus directes seront toujours propices à tout crime.

Qu'ils ne croient pas non plus, ces philosophes qui opposent leurs décisions à celles d'Helvétius et Lamétrie, que nous leurs saurons gré des vérités qu'ils empruntent de nous. Nous les réclamerons comme un bien qui est à nous ; nous leur reprocherons de les avoir dépouillées

de leurs preuves, transportées hors de la seule base qui leur servoit d'appui, de les avoir entourées de l'erreur, et rendues suspectes par la manière seule dont ils les défendent.

Quelle obligation leur aurai-je de les voir d'un côté prévenir toutes les hautes idées que je pourrois me faire du bonheur de ce monde, quand je les vois de l'autre, avec la même plume, se plaire à l'exalter pour détourner mes yeux d'un bonheur à venir? Quelle obligation aurai-je à l'Encyclopédiste d'avoir apprécié la triste idée que d'Alembert me donne du bonheur, lorsque je le verrai s'extasier lui-même sur celui des sens, et me donner les jouissances d'Epicure pour les délices du séjour des saints? (*Voy. Encycl.*, *art.* BONHEUR.) Quel gré puis-je savoir à celui qui ne veut pas qu'un plaisir passager puisse me rendre heureux, et qui ne permet pas que je m'occupe d'un bonheur éternel? Quel gré puis-je savoir à Diderot de combattre celui qui ne renonce pas à un bonheur, le fruit de l'injustice, lorsque, poussé à bout par le raisonnement et la logique du méchant, il viendra me conseiller de l'étouffer, à moi qui d'un seul mot arrête le méchant, qui n'ai qu'à prononcer le nom d'un Dieu vengeur, et qui vois le méchant effrayé, balbutiant, et réduit à trembler ou à se repentir?

Je l'ai dit, je vous laisse le soin d'appliquer ces réflexions à tous les chapitres de ce double

catéchisme. Souvenez-vous que dans chaque article il n'est jamais qu'une décision qui leur soit propre, et qui leur appartienne de plein droit; celle où vous les verrez renvoyer au préjugé et toutes les vertus de société, et toutes les vertus religieuses: où ils s'efforceront d'éteindre les remords, de délivrer l'impie, le méchant, de toutes ses erreurs; où ils ne montreront à l'homme infortuné que le triste suicide pour ressource. Tous ces détails affreux sont les suites nécessaires de leur projet commun, de cette grande erreur qui ne veut point de Dieu dans la morale, qui fixe nos désirs sur le bien-être de ce monde. Tous ces détails seront leur vrai domaine, parce que c'est là qu'aboutit essentiellement leur principe commun.

Cet autre catéchisme, où ils semblent se rapprocher de nous, aura lui-même ses erreurs. La vérité au moins y est toujours bien foiblement défendue; elle y part trop souvent de la même bouche que le mensonge opposé, pour qu'elle puisse avoir quelque empire sur vous. Je ne veux donc ni de leur catéchisme pour, ni de leur catéchisme contre; je ne veux du sophiste ni pour maître du vice, ni pour maître de la vertu, ni pour apôtre du mensonge, ni pour apôtre de la vérité. Je ne veux point d'un champ où l'ivroie est toujours à côté du bon grain, où le poison abonde. Telle est la conséquence que vous devez tirer de ces réflexions générales sur

ce double catéchisme. Ne vous attendez pas à me voir réfuter séparément toutes les erreurs qui vont vous révolter. La plupart se trouvent déjà combattues par les vérités que nous avons

CATÉCHISME

PHILOSOPHIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

Le sage très-content du BONHEUR *de ce monde.*

Le Philosophe. Le bonheur de l'homme en ce monde n'est-il pas l'objet essentiel de la morale?

L'Adepte. Oui; être heureux en ce monde, voilà le premier vœu de l'homme, et sa première loi. Ce doit donc être aussi le premier objet de ses études. La morale n'en sauroit avoir d'autres. (*Voyez les preuves de cette doctrine à la fin du chapitre*, *n°* 1, *colonne* A.)

Le Philosophe. L'homme pourroit-il être, dans ce monde, parfaitement heureux?

L'Adepte. Oui, sans doute, il le peut; l'homme n'a pour cela qu'à savoir profiter des circonstances, qu'à bien jouir de tout, et rien ne manquera à son bonheur. (*Preuves*, *n°* 2.)

établies dans nos observations précédentes. Je ne m'arrêterai spécialement qu'à celles qui exigent une réfutation plus directe.

CATÉCHISME
PHILOSOPHIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

Le sage peu content du BONHEUR *de ce monde.*

Le Philosophe. LE bonheur de l'homme en ce monde n'est-il pas l'objet essentiel de la morale ?

L'Adepte. NON ; il semble que la morale doit plutôt s'occuper des devoirs que du bonheur de l'homme dans ce monde. (*Voyez les preuves de cette doctrine à la fin du chapitre, n°* 1, *colonne* B.)

Le Philosophe. L'homme pourroit-il être dans ce monde parfaitement heureux ?

L'Adepte. NON ; le bonheur en ce monde est toujours peu de chose ; et de très-grands malheurs y sont inévitables. (*Preuves, n°* 2.)

Le sage très-content, etc.

Le Philosophe. Les philosophes sont-ils bien d'accord sur la nature du bonheur.

L'Adepte. OUI, parmi les philosophes surtout, il n'y a jamais eu qu'une même opinion sur la nature du bonheur. (*Preuves, n°* 3.)

Le Philosophe. Suffit-il, pour être heureux, qu'on n'ait rien à souffrir?

L'Adepte. OUI, ce bonheur est bien fait pour contenter les hommes. (*Preuves, n°* 4.)

Le Philosophe. Le bonheur positif ne consiste-t-il pas dans les plaisirs du corps?

L'Adepte. OUI, c'est uniquement dans les plaisirs des sens que se trouve le bonheur positif. (*Preuves, n°* 5.)

Le Philosophe. Le corps doit-il passer avant l'esprit dans la recherche du bonheur?

L'Adepte. OUI, c'est le corps surtout qu'il faut rendre heureux; l'âme même, si elle existe, ne doit être occupée que de lui. (*Preuves, n°* 6.)

Le Philosophe. La liberté de l'homme nuit-elle à son bonheur?

L'Adepte. OUI; sans la liberté, nous serions tous nécessairement heureux. (*Preuves, n°* 7.)

Le Philosophe. Les grandes passions n'ajoutent-elles pas au bonheur?

Le sage peu content, etc.

Le Philosophe. Les philosophes sont-ils bien d'accord sur la nature du bonheur?

L'Adepte. NON; il n'y a pas seulement deux philosophes qui n'aient profité de leur liberté pour avoir sur le bonheur les opinions les plus variées. *Preuves*, *n*° 3.)

Le Philosophe. Suffit-il, pour être heureux, qu'on n'ait rien à souffrir?

L'Adepte. NON; c'est avoir une bien petite idée du bonheur que le réduire à l'exemption de la douleur. (*Preuves*, *n*° 4.)

Le Philosophe. Le bonheur positif ne consiste-t-il pas dans les plaisirs du corps?

L'Adepte. NON; c'est dans les plaisirs de l'âme qu'il faut chercher le vrai bonheur. (*Preuves*, *n*° 5.)

Le Philosophe. Le corps doit-il passer avant l'esprit dans la recherche du bonheur?

L'Adepte. NON; l'âme doit toujours avoir le pas, puisqu'elle seule fait notre grandeur et notre vraie félicité. (*Preuves*, *n*° 6.)

Le Philosophe. La liberté de l'homme nuit-elle à son bonheur?

L'Adepte. NON; bien au contraire, sans la liberté on ne peut être heureux. (*Preuves*, *n*° 7.)

Le Philosophe. Les grandes passions n'ajoutent-elles pas au bonheur?

Le sage très-content, etc.

L'Adepte. Oui, les passions fortes et violentes ne peuvent que nous rendre plus heureux. (*Preuves, n*° 8.)

Le Philosophe. L'homme ne s'est-il pas éloigné du bonheur en se civilisant ?

L'Adepte. Oui ; c'étoit dans les forêts que la nature avoit placé le bonheur. La société seule rend l'homme malheureux. (*Preuves, n*° 9.)

Le Philosophe. Les hommes peuvent-ils être heureux sans la vertu ?

L'Adepte. Oui ; car la vertu ne fait rien au bonheur ; témoin mille fripons plus heureux que les honnêtes gens. (*Preuves, n*° 10.)

Le Philosophe. Existe-il des hommes que le crime seul puisse rendre heureux ?

L'Adepte. Oui ; la philosophie nous en montre plusieurs de cette espèce. (*Preuves, n*° 11.)

Le Philosophe. Qu'auroit à faire celui qui ne pourroit être heureux que par le crime?

L'Adepte. Il n'auroit qu'à suivre ses penchans, pour s'épargner au moins des efforts inutiles. (*Preuves, n*° 12.)

Le Philosophe. Que fera celui que sa vertu n'empêche pas d'être malheureux?

L'Adepte. Il pourra s'écrier avec Brutus : *O vertu! tu n'es qu'un vain songe.* (*Preuves, n*° 13.)

Le sage peu content, *etc.*

L'Adepte. NON ; la nature ne donne point de grandes passions à ceux qu'elle veut rendre heureux. Le présent seroit trop funeste. (*Preuves*, *n*° 8.)

Le Philosophe. L'homme ne s'est-il pas éloigné du bonheur en se civilisant ?

L'Adepte. NON ; le bonheur de l'homme s'accroît au contraire à mesure que la société se perfectionne. (*Preuves*, *n*° 9.)

Le Philosophe. Les hommes peuvent-ils être heureux sans la vertu ?

L'Adepte. NON ; les fripons ont beau dire, le crime et le bonheur ne marchent guère ensemble. *Preuves*, *n*° 10.)

Le philosophe. Existe-t-il des hommes que le crime seul puisse rendre heureux ?

L'Adepte. NON ; jamais la nature n'a produit de tels monstres ; elle ne peut pas même en produire. *Preuves*, *n*° 11.)

Le Philosophe. Qu'auroit à faire celui qui ne pourroit être heureux que par le crime ?

L'Adepte. Ce qu'un homme de cette espèce auroit à faire ? Je n'en sais rien. Mais je sais bien ce qu'il faudroit en faire. Il faudroit *l'étouffer*. (*Preuves*, *n*° 12.)

Le Philosophe. Que fera celui que sa vertu n'empêche pas d'être malheureux ?

L'Adepte. Il se roidira contre la fortune, et se gardera bien de se livrer au crime. (*Preuves*, *n*° 13.)

PREUVES *philosophiques du chapitre précédent.*

Colonne A.

1. « LA morale ne peut être autre chose que « l'art de vivre heureux dans ce monde...... La « science des mœurs doit être puisée sur la terre « et non pas dans les cieux. » (*Traité élément. de Morale et du Bonheur*, c. 16 ; *Système soc.* c. 5. *Helvétius* ; *Poëme sur le Bonheur*, *Préface*, *etc.*, *etc.*)

2. « Quoi qu'en dise une théologie chagrine, « ou une philosophie atrabilaire, l'homme qui « sait jouir peut rencontrer dans ce monde une « foule de plaisirs de détail pour rendre son « existence heureuse. Rien ne manque à notre « félicité quand les circonstances nous ont fourni « le moyen de cultiver le sort que la nature « nous a donné. » (*Syst. soc. t.* 1, *c.* 15 ; *Morale univ.*, *n.* 3, *c.* 8.)

3. « Les hommes se réunissent sur la nature « du bonheur. Ils conviennent tous qu'il est le « même que le plaisir, ou du moins qu'il doit « au plaisir ce qu'il a de plus délicieux. » (*Encyclopédie*, *art.* BONHEUR.)

PREUVES *philosophiques du chapitre précédent.*

Colonne B.

1. SANS la moindre mention du bonheur de ce monde, « nous appelons morale cette science « qui nous prescrit une sage conduite, et les « moyens d'y conformer nos actions. » (*Encyclopédie, art.* MORALE.)

2. « Le bonheur dont l'homme peut jouir « sur la terre est moins parfait que celui des « brutes..... Ses maux sont nécessaires, et dé- « mentent l'idée qu'il s'est faite que tout est « créé pour lui, et qu'un Dieu s'occupe de son « bonheur. » (*Syst. nat. passim. Voy. surtout l.* 2, *c.* 3).

3. « Tous les hommes se font nécessairement « des notions très-différentes du bonheur. » (*Syst. soc. t.* 1, *c.* 15.) Les philosophes eux-mêmes « ne s'accordent pas plus sur cet objet que sur « tout le reste. Les uns le mettent dans ce qu'il « y a de plus sale et de plus impudent; les « autres le font consister dans la volupté prise « en divers sens.......... Quelques-uns dans

Colonne A.

4. « Tous les philosophes auroient mieux « connu notre nature, s'ils s'étoient contentés « de borner à l'exemption de la douleur le sou- « verain bien de la vie présente. » (*D'Alembert, Préface de l'Encyclopédie.*)

5. « Toutes les fois qu'on voudra se donner « la peine de décomposer le sentiment vague « de l'amour du bonheur, on trouvera toujours « le *plaisir physique* au fond du creuset. C'est « toujours au *plaisir des sens* qu'il se réduit. » (*Helv., de l'Esprit, disc.*, 5, c. 2.) « Le bon- « heur est une sensation agréable, un plaisir; « *en un mot, tout ce qui flatte le corps.* » (*Lamétrie, Vie heureuse.*)

6. Le bonheur n'étant, en dernière analyse, que *ce qui flatte le corps*, « il faut penser au « corps avant de songer à l'âme; ne cultiver « celle-là que pour donner du plaisir à celui-

Colonne B.

« toutes les perfections de l'esprit et du corps. » (*Œuvres de Lamétrie, Discours sur la vie heureuse.*)

4. « Un bonheur qui se borne à l'exemption « de la douleur est moins un vrai bonheur « qu'un état, une situation tranquille..... C'est « un triste bonheur que celui là. » (*Encyclop. art.* BONHEUR.) « Celui qui voudroit ne jamais « sentir de mal ressembleroit à un homme « qui feroit consister son bonheur à demeurer « dans un sommeil continuel. » (*Syst. soc. part.* 1, *chap.* 15.)

5. « Les plaisirs physiques, ni ceux de la « fortune et de la gloire, ne sont point capables « de nous fournir le contentement et la sécurité « de l'âme. Quelque variés qu'on les suppose, « ils finissent toujours par s'émousser, et par « nous plonger dans l'ennui. » (*Morale univ. extrait du chap.* 4, *part.* 1, *et chap.* 8, n° 5.) « Le bonheur, qui par son essence est un con- « tentement durable, ne peut se trouver dans « le plaisir, qui, par son essence, est passager. » (*Traité élément. de Morale et du Bonheur, chap.* 15.)

6. « Rangez dans l'ordre qui leur convient « l'amour du corps et celui de l'âme..... Que « l'amour de l'âme ait le pas..... Le bonheur « de ces deux substances dépend de cette subor-

Colonne A.

« ci. » (*Lamétrie*, *ibid.*) « La devise du sage « doit être en général : *Veille sur ton corps.* » (*D'Alembert*, *Eclaircissemens sur les Élémens de Philos.*, n° 8.)

7. « L'homme gravite vers son bonheur, « comme la pierre vers son centre. Otez-lui la « liberté, il sera constamment heureux. » (*Philosophie nat.*, *tom.* 1, *p.* 89.)

8. « L'homme le plus heureux sur la terre « seroit celui qui, avec de grandes passions, ne « se procureroit que de petites jouissances; qui « auroit les organes du plus fort des hommes, « et la raison d'un demi-Dieu. » (*Philosophie nat. tom.* 2, *p.* 93.)

9. « L'homme dans l'état de nature est sans « énergie, sans activité, sans aucun exercice de « ses facultés, borné au seul instinct physique... « En lui la conscience est nulle. C'est un être « imbécile, stupide et bête. Est-il possible qu'un « pareil être soit méchant et malheureux? N'est-« il pas au contraire incontestable qu'il est bon « et heureux, et qu'il demeurera tel tant « qu'il demeurera dans l'état où la nature l'a « placé?..... La société seule déprave l'homme « et le rend misérable. Il doit, pour rentrer « dans la route du bonheur, renoncer absolu-

Colonne B.

« dination. » (*Toussaint, les Mœurs, part.* 2, *chap.* 1.)

7. « La liberté est un bien nécessaire au bon-« heur..... L'homme n'est heureux qu'avec la « liberté. » (*Traité élément. de morale, c.* 6.)

8. « Pour naviguer heureusement, il faut « être poussé par un vent toujours égal..... L'ab-« sence des passions fortes fait les gens sensés, « et les gens sensés sont communément les plus « heureux. (*De l'Esprit, Discours* 4, *ch.* 12.) « Avec des passions fortes, c'est en vain qu'on « se flatteroit d'obtenir le bonheur. » (*Lettres à Eugénie, lett.* 11.)

9. Le philosophe qui nous envoie chercher le bonheur dans les bois, loin des sociétés, ne se fonde que *sur des erreurs, des opinions bizarres et de faux principes.* Si le bonheur fut jamais connu, ce fut à cette époque « où tous « les hommes formèrent une société de frères, « liée par les mêmes droits, heureuse par les « mêmes jouissances »; ce fut lorsque la société, les arts et les sciences se trouvèrent portés à la plus haute perfection. « Ces heureux temps « furent, pour l'espèce humaine, un véritable « âge d'or, le siècle de la justice, de l'abondance

Colonne A.

« ment à l'état social et à ses institutions.....
« Reprenez (ô hommes!), puisqu'il dépend de
« vous, votre innocence antique; allez dans les
« bois perdre la mémoire des crimes de vos
« contemporains. » C'est là seulement que vous
retrouverez le bonheur primitif et l'*âge d'or.*
(*Rousseau; voyez l'analyse de ses Œuvres par un solitaire*, *p.* 32, 55 *et suite.*)

10. « Il est évident que, par rapport à la
« félicité, le bien et le mal sont en soi fort
« indifférens. Celui qui aura plus de satisfaction
« à faire le mal sera plus heureux que celui qui
« en aura moins à faire le bien. C'est pourquoi
« tant de coquins sont heureux dans ce monde. »
(*Lamétrie*, *Vie heureuse.*)

11. « Il est des hommes qui, si j'ose le dire,
« seroient fous de vouloir être plus sages. Il en
« est qui sont assez malheureusement nés pour
« ne pouvoir être heureux que par des actions
« qui les mènent à la Grève », c'est-à dire au

Colonne B.

« et de la paix..... Alors chaque morceau de terre « cultivé fut un véritable paradis terrestre. » Rappelons ces sciences, ces arts; la société reviendra à la perfection du *Monde primitif*, et le bonheur renaîtra sur la terre. Mais déjà l'*Encyclopédie* a paru; *ô bonheur primitif!* tout nous dit que tu vas reparoître. (*Extrait du Monde primitif. Voyez-en l'analyse par un solitaire*, *p.* 158 *et suite.*) « Si l'homme eût « été destiné à vivre solitaire, auroit-il été en « son pouvoir de contredire la loi de la nature « jusqu'à se déterminer à vivre en société?.... « Par quel instinct a-t-il cherché à s'unir avec « ses semblables? C'est que la nature fit dépen- « dre son bonheur de la sociabilité. » (*Code des « Nations*, *art.* POPULATION.)

10. « Il est certain qu'un homme qui s'aban- « donne au crime, quelque bien dont il jouisse, « quelque poste éminent qu'il occupe, ne sau- « roit être heureux.... On ne peut l'être véri- « tablement, dans quelque état qu'on soit, si « l'on n'est vertueux.» (*Marq. d'Argens*, *Phil. du bon sens*, *Réfl.* 7, *n.* 2.

11. « Par une loi constante de la nature, per- « sonne ne peut être heureux qu'en se rendant « témoignage qu'il a fidèlement accompli les « devoirs de la morale.... Tout nous prouve que « la félicité appartient exclusivement à l'homme

Colonne A.

dernier supplice. (*De l'Esprit*, *Discours* 4, *ch.* 11.)

12. « Il seroit inutile, et peut-être injuste, « de demander à un homme d'être vertueux, « s'il ne peut l'être sans se rendre malheureux. « Dès que le vice rend heureux, il doit aimer le « vice. » (*Sys. nat. t.* 1, *c.* 9.) Pourquoi résister alors à son caractère? « Quelque forte que « soit la tempête, lorsqu'on prend le vent ar- « rière, l'on soutient sans fatigue l'impétuosité « des mers; mais si l'on veut lutter contre les « vagues, en prêtant le flanc à l'orage, l'on ne « trouve partout qu'une mer rude et fatigante. » Il vaut donc bien mieux se laisser entraîner par les vents, c'est-à-dire par son tempérament. (Voy. *de l'Esprit*, *Disc.* 4.)

13. « Dans ces pays (où la vertu peut être « accablée par un despote), il seroit aussi in- « sensé d'être vertueux qu'il eût été fou de ne « pas l'être à Crète et à Lacédémone...... C'est « dans ces temps malheureux (pour la Répu- « blique) qu'on pouvoit à Rome s'écrier avec « Brutus : O vertu ! tu n'es qu'un vain nom. » (*Helvétius*, *de l'Esprit*, *Disc.* 3, *c.* 19.)

Colonne B.

« vertueux. » (*Morale univers. n.* 5, *c.* 7 *et* 8.
« C'est par la vertu que la morale nous conduit
« au bonheur. » (*Syst. nat. t.* 1, *c.* 17.)

12. S'il existoit un homme tourmenté par des passions si violentes, que la vie même lui devînt onéreuse en ne les suivant pas, et qu'il ne pût être heureux que par le crime, nous lui dirions d'abord que sans doute il *ne veut pas seulement être heureux, qu'il veut encore être équitable, et par son équité écarter loin de lui l'épithète de méchant* Mais s'il nous répliquoit qu'il aime mieux être heureux et méchant, *il faudroit l'étouffer sans lui répondre.* (*Diderot, Encyclop. extrait de l'art.* DROIT NATUREL.)

13. « Quand il seroit vrai qu'un homme ne
« peut être vertueux sans souffrir, il faudroit
« l'encourager à l'être.... La maxime opposée à
« cette doctrine est exécrable, elle seroit visi-
« blement la ruine de la société. » (*Voltaire, Quest. Encycl., art.* DIEU.)

Note de madame la Baronne sur le premier chapitre du double Catéchisme.

Sois heureux dans ce monde; et si pour être heureux il faut être méchant, sois parjure menteur, cruel, hypocrite, barbare, scélérat... Ou je me trompe bien, ou voilà, chevalier, la quintessence, le but, la conclusion par excellence de ce premier chapitre, sous la colonne A. Et M. Rusi-soph voudroit nous faire croire que ce sont là aussi les premiers principes, les premières leçons de nos sages! Il a beau coter tous ces textes et les numéroter; il a beau nous citer les tomes, les chapitres, les pages; je dis plus, chevalier, j'aurois beau les trouver moi-même, tous ces textes, dans les productions de nos sages; j'aurois beau les entendre de leur bouche même, j'aurois bien de la peine à convenir que ce soit là de la philosophie.

Reprenez donc ici votre Helvétius, votre d'Alembert, votre Encyclopédie; confrontez tous ces textes, qui tendent plus ou moins directement à ces affreuses conséquences; voyez s'il est bien vrai que notre catéchiste n'ait fait que les transcrire, et dites-moi d'abord s'il n'est pas un copiste infidèle. Le trouvez-vous exact dans ses citations? Quel est le sens qu'il faudra leur don-

ner pour les rendre tant soit peu tolérables? A qui s'adressent donc nos sages, quand ils prétendent que, si le vice rend heureux, il faut aimer le vice? est-ce à des hommes qu'ils croient parler? Voyez s'il n'y auroit pas quelque manière de prouver que M. le catéchiste attribue à nos grands hommes ce qu'ils n'ont point dit, ce qu'ils n'ont point pensé, ce que tout honnête homme rougiroit de penser. Voilà d'abord ce que tout honnête homme rougiroit de penser. Voilà d'abord ce que je vous demande, ce qu'il me faut nettement déclarer, pour que je sache au moins comment m'y prendre pour venger notre école de cet impitoyable catéchisme.

Des philosophes de la colonne A, vous passerez à ceux de la colonne B, et vous aurez encore bien des choses à m'expliquer. Pourquoi ceux-ci, très peu satisfaits du bonheur de ce monde, se contentent-ils tous de nous dire qu'il est bien peu de chose? Que répondre à M. le curé, quand il viendra me faire observer que la crainte seule de se trouver d'accord avec le préjugé les empêche de s'élever plus haut; que cette crainte est un peu puérile; qu'elle les rend inconséquens, absurdes. puisque si le bonheur de ce monde ne suffit pas à la vertu, il faut bien, ce me semble, lui offrir quelque chose à espérer dans l'autre? Pourquoi, par exemple, ce M. Diderot, poussé à bout par un méchant qui raisonne assez juste, se résout-il plutôt à l'étouf-

fer qu'à lui parler de ce bonheur ou bien de ce malheur d'un autre monde, qui, d'un seul mot, répond à tous les argumens du raisonneur? Pourquoi étouffer ainsi les gens? me dira M. le curé : je n'étouffe personne, moi; je parle de l'enfer, du paradis; et d'un méchant je fais un homme vertueux. Que lui répondrai-je, chevalier, pour justifier nos sages?

Que répondrai-je encore, quand il me montrera si souvent dans le double Catéchisme, le même sage à droite, le même sage à gauche, détruisant d'un côté ce qu'il bâtit de l'autre?

Que répondrai-je enfin, quand il viendra me dire que nos maîtres ne cessent d'être odieux et souverainement dangereux que pour se montrer souverainement ridicules; quand je le verrai rire de celui qui ne trouve chez nous qu'une même opinion sur le bonheur, tandis que l'autre en montre des douzaines; de celui qui, pour être parfaitement heureux, donne sa liberté et veut être machine; de celui pour lequel le plus heureux des êtres est l'homme qui reçut de la nature de grandes passions, qui désira le plus, et qui jouit le moins, qui fut toujours le plus altéré, le plus affamé, et qui trouva le moins de quoi satisfaire et sa faim et sa soif? Quand M. le curé, ou M. Rusi-soph, et tous vos compatriotes riront de ces sottises; quand ils verront encore cet autre philosophe qui m'envoie sérieusement chercher l'âge d'or au

milieu des forêts, et des loups et des ours; et puis encore cet autre qui ne voit l'homme heureux qu'au moment où peut naître une Encyclopédie : comment faudra-t-il que je m'y prenne pour soutenir l'honneur de la philosophie ? Voilà bien des questions à résoudre pour ce premier chapitre : passez à présent au second, et vous verrez qu'il peut nous en fournir bien d'autres.

CATÉCHISME

PHILOSOPHIQUE.

CHAPITRE II.

Vertus à renvoyer au préjugé.

Le Philosophe. COMBIEN distinguez-vous de sortes de vertus ?

L'Adepte. Il en est de deux sortes : les unes qu'on appelle vertus de préjugé, et les autres que nous devons nommer vertus réelles. Nous rejetons les premières, et retenons les autres.

Le Philosophe. N'appellerez-vous pas *vertus de préjugé* toutes celles qui ne servent à rien dans ce monde.

L'Adepte. OUI : toute vertu stérile dans ce monde ne peut être qu'une vertu *imaginaire* ; l'utilité seule fait les vertus *réelles*. (*Preuves*, n° 1.)

Le Philosophe. Les vertus relatives aux mœurs ne sont-elles pas toutes autant de vertus de préjugé ?

L'Adepte. OUI, ce sont précisément celles-là que nous plaçons au premier rang des vertus imaginaires ; et telle est entre autres *la chasteté des vestales*. (*Preuves*, n° 2.)

CATÉCHISME
PHILOSOPHIQUE.

CHAPITRE II.

Vertus à maintenir dans leur réalité.

Le Philosophe. COMBIEN distinguez-vous de sortes de vertus ?

L'Adepte. Je n'en connois que d'une espèce, parce qu'*elles sont toutes sœurs ; et qu'en rejeter une, c'est en effet les rejeter toutes.* (*Encycl. art.* VERTU.)

Le Philosophe. N'appellerez-vous pas *vertus de préjugé* toutes celles qui ne servent à rien dans ce monde ?

L'Adepte. Au contraire, l'utilité ou l'intérêt de ce monde ne fait souvent que rendre les vertus suspectes et moins réelles. (*Preuves*, *n°* 1.)

Le Philosophe. Les vertus relatives aux mœurs ne sont-elles pas toutes autant de vertus de préjugé ?

L'Adepte. NON, car elles sont toutes fort estimables; et telle est entre autres la *chasteté des vestales.* (*Preuves*, *n°* 2.)

Vertus à renvoyer au préjugé.

Le Philosophe. Que devons-nous penser de la pudeur ?

L'Adepte. La pudeur n'est qu'un masque inventé par les femmes pour mentir et tromper plus sûrement. (*Preuves* , *n*° 3.)

Le Philosophe. Résister aux charmes de l'amour, seroit-ce une vertu réelle ?

L'Adepte. Ce seroit, au contraire, fuir la vertu elle-même, ou du moins s'éloigner de ce qui doit la nourrir dans tous les cœurs. (*Preuves* , *n*° 4.)

Le Philosophe. Que diriez-vous d'un jeune homme qui résisteroit aux attraits d'une femme charmante ?

L'Adepte. Je le prendrois pour un vrai imbécile, et l'enverrois à la pâture, si cependant les bêtes daignoient le recevoir parmi elles. (*Preuves*, *n*° 5.)

Le Philosophe. Que pensez-vous de la galanterie et du libertinage?

L'Adepte. La galanterie, bien loin d'être un vice, *inspire*, au contraire, *les actes de la charité la plus éclairée.* Quant au libertinage, se fâcher de ses inconvéniens, c'*est se plaindre de trouver dans une mine riche quelques paillettes de cuivre mêlées avec des veines d'or.* (*Helvet. de l'Esprit, disc.* 2, *c.* 13. *et Preuves*, *n*° 6.)

Vertus à maintenir dans leur réalité.

Le Philosophe. Que devons-nous penser de la pudeur?

L'Adepte. Elle est la vraie parure du sexe. Les femmes sans pudeur sont les plus dangereuses et les plus fausses de toutes. (*Preuves*, *n*° 3.)

Le Philosophe. Résister aux charmes de l'amour, seroit-ce une vertu réelle?

L'Adepte. D'autant plus réelle que les charmes de l'amour sont souvent opposés à ceux de la vertu. (*Preuves*, *n*° 4.)

Le Philosophe. Que diriez-vous d'un jeune homme qui résisteroit aux attraits d'une femme charmante?

L'Adepte. Je le regarderois comme bien supérieur aux autres hommes, et comme un héros fait pour les commander. (*Preuves*, *n*° 5.)

Le Philosophe. Que pensez-vous de la galanterie et du libertinage?

L'Adepte. Je regarde la galanterie comme le vice des femmes ignorantes et dissipées, qui ont l'esprit gâté; la débauche, comme un des premiers objets sur lesquels doit veiller le magistrat, pour en prévenir les suites funestes. (*Preuves*, *n*° 6.)

Vertus à renvoyer au préjugé.

Le Philosophe. Quelles bornes prescrivez-vous à la sensualité, à l'amour des plaisirs ?

L'Adepte. Point d'autres que celles que doit nous prescrire le soin de la santé et de l'honneur. (*Preuves*, *n*° 7.)

Le Philosophe. Quelle idée aura le philosophe des liens du mariage?

L'Adepte. Il doit les regarder comme le supplice des époux, comme la source de leurs infidélités, de leurs malheurs, comme un engagement contraire à la nature. (*Preuves*, *n*° 8.)

Le Philosophe. De quel œil le sage verra-t-il l'adultère et le concubinage?

L'Adepte. Dans le concubinage et l'adultère, la raison ne voit rien qui blesse les lois de la nature. Au contraire, suivant ces mêmes lois, les femmes devroient être communes. (*Preuves*, *n*° 9.)

Le Philosophe. Condamneriez-vous une jeune femme qui auroit eu quatre ou cinq enfans, et pas un seul mari?

L'Adepte. Pourquoi la condamner? *sa conduite et sa conscience sont pures comme le jour*; son crime n'est que *dans la loi*, *et le ciel l'en absout.* (Hist. Polit. et Phil., l. 17, n° 21; et Preuves, n° 10.)

Le Philosophe. Est-il vrai que la vertu ne

Vertus à maintenir dans leur réalité.

Le Philosophe. Quelles bornes prescrivez-vous à la sensualité, à l'amour des plaisirs?

L'Adepte. Je voudrois que tout homme veillât, non-seulement sur ses actions, mais encore sur ses désirs, et qu'il éloignât de son esprit toute pensée déshonnête. (*Preuves*, *n*° 7.)

Le Philosophe. Quelle idée aura le philosophe des lieus du mariage?

L'Adepte. Il doit les regarder comme l'union la plus respectable, la plus conforme au vœu de la nature, la plus importante pour le bien de l'Etat et des particuliers. (*Preuves*, *n*° 8.)

Le Philosophe. De quel œil le sage verra-t-il l'adultère et le concubinage?

L'Adepte. Il proscrira ces vices et tous ceux qui les favorisent; il ne verra dans leurs leçons qu'une morale extravagante, digne des nations les plus corrompues. (*Preuves*, *n*° 9.)

Le Philosophe. Condamneriez-vous une jeune femme qui auroit eu quatre ou cinq enfans, et pas un seul mari?

L'Adepte. Le moyen de l'absoudre? elle a violé la loi de la nature; n'eût-elle péché qu'une seule fois, sa prostitution ne peut être innocente. (*Preuves*, *n*° 10.)

Le Philosophe. Est-il vrai que la vertu ne

puisse pas s'allier avec la débauche, et surtout avec celle qui seroit contraire à la nature?

L'Adepte. Les philosophes de la Grèce et ses héros savoient bien les unir; ils brûloient de l'amour le plus déshonnête, et on ne peut pas dire qu'ils ne fussent en même temps très-vertueux. (*Preuves*, *n*° 11.)

Le Philosophe. Quelles précautions devroit prendre le philosophe, s'il avoit à donner des leçons peu conformes aux opinions antiques sur les mœurs?

L'Adepte. Nous lui conseillerions de prévenir qu'il parle *en philosophe*, non *en théologien*; *en politique*, et non *en religieux*. Il pourroit alors en toute sûreté s'élever contre ceux qui ne sont pas de son avis sur la vertu. (*Preuves*, *n*° 12.)

Le Philosophe. L'inceste seroit-il bien criminel aux yeux du philosophe?

L'Adepte. Le préjugé peut bien s'en offenser; mais la philosophie ne voit pas trop quel mal il y a dans l'inceste. (*Preuves*, *n*° 13.)

Vertus à maintenir dans leur réalité.

puisse pas s'allier avec la débauche, et surtout avec celle qui seroit contraire à la nature?

L'Adepte. Il est inconcevable qu'on ait pu imaginer une alliance de cette espèce. Ces vices et la vertu ne sont pas plus faits pour aller ensemble, que les ténèbres et la lumière. (*Preuves*, *n*° 11.)

Le Philosophe. Quelles précautions devroit prendre le philosophe, s'il avoit à donner des leçons peu conformes aux opinions antiques sur les mœurs?

L'Adepte. Le philosophe qui a lui-même des mœurs ne donnera jamais des leçons qui les blessent. Au lieu d'étudier de vaines précautions, il s'élèvera avec force contre ceux qui ne cherchent qu'à cacher le venin de leur morale. (*Preuves*, *n*° 12.)

Le Philosophe. L'inceste seroit-il bien criminel aux yeux du philosophe?

L'Adepte. Il est des philosophes qui l'excusent par l'exemple de quelques peuples ; cet exemple prouve seulement que tous les hommes ne suivent pas les lois de la nature. (*Preuves*, *n*° 13.)

PREUVES *philosophiques du chapitre précédent.*

Colonne A.

1. Nous appelons *vertus de préjugé*, *vertus imaginaires*, *vertus stériles*, toutes celles *dont l'observation ne contribue en rien au bonheur de ce monde* : telles sont entre autres toutes celles que *la religion fait descendre des cieux.* (*Syst. social, part.* 1, *c.* 3.) Nous appelons surtout *vertus de préjugé toutes celles dont l'observation ne contribue en rien au bonheur public.* (De l'Esprit, disc. 2, c. 4.)

2. *La chasteté des vestales* est précisément la première que vous trouverez reléguée par nos sages dans les régions du préjugé. (Voyez *de l'Esprit, ibid.*) « Quiconque est conformé de « manière à procréer son semblable a droit de le « faire et le doit. Voilà la voix de la nature, et « cette voix mérite plus d'égard que toutes « nos institutions humaines. » (*Les Mœurs, part.* 2, *c.* 4.) La belle vertu que celle dont résulteroit la destruction du genre humain, si chacun l'observoit! C'est là le grand raisonnement bien des fois répété par nos sages contre la vertu des vestales, de nos prêtres et de nos religieux. (Voy. *Diderot, Pensées phil. Voltaire et Boulanger, passim.*)

PREUVES *philosophiques du chapitre précédent.*

Colonne B.

1. GARDEZ-VOUS d'appeler *vertus de préjugé* toutes celles qui seroient contraires à l'intérêt 'u jour; car *la vertu est souvent opposée au onheur de ce monde*, et c'est même alors qu'elle ·t *plus belle et plus intéressante.* (Encyclop. rt. VERTU.)

2. « Entre les établissemens de Numa, le plus « digne de nos regards est sans doute celui des « vestales. » (*Encycl. art.* VERTU.) « C'est d'après « des idées conformes à la nature et à la droite « raison que la continence absolue, le célibat, « le renoncement total aux plaisirs, même légi- « times, ont été admirés chez la plupart des « peuples comme des perfections, comme les « efforts d'une vertu surnaturelle. Cette opi- « nion n'est pas fondée sur des préjugés ou des « lois arbitraires. (*Morale univ.*, *n.* 2, *c.* 11, § 3, *c.* 9.)

Colonne A.

3. « La pudeur n'est que l'invention de la « volupté raffinée.... La licence que les femmes « sont contraintes d'affecter est la cause de leur « fausseté. Dans le Malabar et à Madagascar, si « toutes les femmes sont vraies, c'est qu'elles « satisfont sans scandale à toutes leurs fantai- « sies, ont mille galans, et ne se déterminent au « choix d'un époux qu'après des essais répétés. » (*De l'Esprit*, *disc.* 2, *c.* 15.)

4. « Le culte de Paphos peut nous faire seule « supporter le pénible fardeau de la vie..... Eh ! « quel objet plus digne de notre adoration ! Nul « doute qu'on ne s'élève aux grandes choses « quand on aura l'Amour pour précepteur...... « L'Amour forme à son gré des héros, des gé- « nies et des gens vertueux. » (*De l'Esprit*, *p.* 366 *et* 206.) « L'Amour seul peut nous ren- « dre fidèles à nos devoirs. Je ne crains rien « pour les mœurs de la part de l'Amour ; il ne « peut que les perfectionner. » (*Les Mœurs*, *part.* 3, *c.* 1, *art.* 1.)

5. « Une belle femme a des attraits auprès « desquels tous les autres ne sont rien. Pour y « résister, il faut être imbécile, et ne pas con- « noître les plaisirs les plus vifs. En ce cas, il « faut être envoyé comme Hippolyte à la pâ-

Colonne B.

3. « La pudeur et la modestie sont le véri- « table apanage et la plus belle parure des fem- « mes. » (*Hist. polit. et phil.*, *l.* 19.) « Celle « qui a franchi les barrières de la pudeur est « perdue sans ressource. » (*Id.*) « La pudeur « n'est pas assurément une invention humaine.» (*Les Mœurs*, 2[e] *part.*, *art.* 3. § 2.) « Pour- « quoi dites-vous que la pudeur rend les femmes « fausses? Celles qui la perdent sont-elles plus « vraies que les autres? Tant s'en faut: elles sont « plus fausses mille fois. (*Emile*, *l.* 5.)

4. « L'amour des femmes peut ébranler l'a- « mour le plus vif du bien public, et déraciner « les idées les plus profondes de vertu. » (*Essai sur le mérite*, *p.* 104.) « Si l'amour n'est pas « contenu dans de justes bornes, tout nous « prouve qu'il est la source des plus affreux ra- « vages........: qu'il amollit les âmes des grands « hommes, et dispose les femmes à se familia- « riser avec des idées qui peuvent avoir pour « elles les conséquences les plus funestes. » (*Morale univ.*, § 3, *c.* 9.)

5. « C'est par la continence qu'il importe « d'apprendre à régner sur soi-même..... C'est « par les désordres du premier âge que les « hommes dégénèrent. Vils et lâches dans leurs « vices mêmes, ils n'ont que de petites âmes.....

Colonne A.

« ture. Je ne sais, si les bêtes pouvoient parler, « si elles ne refuseroient pas de recevoir parmi « elles un homme qui seroit insensible aux « charmes de la beauté..... Il est non-seulement « presque impossible de résister aux attraits « d'une belle femme, mais il n'y a qu'un im- « bécile qui puisse en venir à bout. » (*Marquis d'Argens*, *Lett. cabal*, *t.* 4, *p.* 317.)

6. « C'est une inconséquence politique de re- « garder la galanterie comme un vice moral « partout où le luxe est nécessaire....... Les « femmes sages sont moins bien conseillées par « leurs directeurs que les femmes galantes par « le désir de plaire....... Nulle proportion entre « les avantages que le commerce et le luxe pro- « curent à l'état, constitué comme il l'est; avan- « tages auxquels il faudroit renoncer pour « en bannir le libertinage, et le mal presque « infiniment petit qu'occasionne l'amour des « femmes. » (*De l'Esprit*, *disc.* 2, *c.* 15.) « La « luxure est de tous les péchés le moins nui- « sible à l'humanité. » (*Id.*, *disc.* 4, *chap.* 10, *note.*)

Colonne B.

« S'il s'en trouvoit un seul qui sût au milieu « d'eux se préserver de la contagion de l'exem- « ple, il écraseroit tous ces insectes, et devien- « droit leur maître avec moins de peine qu'il « n'en eut à devenir le sien. » (*Emile*, c. 4.) « Il n'y a que de dangereuses séductrices pro- « pres à ébranler la pudeur d'un jeune homme « par des propos licencieux..... Je veux inspirer « des mœurs. Est-ce aimer un amant ou une « amante que de lui ravir son innocence, souil- « ler son âme d'un crime, la plus affreuse de « toutes les taches. » (*Lettres cabalistiques*, *tom.* 4.)

6. « Le dérèglement des mœurs, le liberti- « nage, ou ce qu'on appelle galanterie, sont des « suites nécessaires de l'ignorance, de la légè- « reté, de la dissipation. « (*Syst. soc.*, *part.* 3, c. 10.) La coquetterie dans une femme est « une disposition à laquelle la morale ne peut « aucunement conniver..... Une femme qui « veut plaire à tout le monde a du moins l'es- « prit gâté..... Une nation est perdue quand « la dissolution devient universelle..... La « vertu n'a plus de droits sur les âmes corrom- « pues par la débauche..... Ceux qui regar- « dent la débauche et la dissolution des mœurs « comme des objets sur lesquels le Gouverne- « ment doit fermer les yeux, en ont ils donc

Colonne A.

7. « Les sensualités n'amollissent le cœur que « lorsqu'elles dégénèrent en besoin..... Les « héros en fait de mœurs ne sont pas des ana- « chorètes qui aient abjuré le plaisir, mais qui « savent s'en sevrer aussitôt que l'honneur et « le bien de la patrie l'exigent. » (*Les Mœurs*, *part.* 2, § 2, *c.* 1). « Les plaisirs goûtés indis- « tinctement sont contraires à la santé, à l'ai- « sance, à la liberté : c'est la règle que nous « avons adoptée pour apprécier toute chose. » (*Traité élémen. de Morale*, c. 15.) « Ceux « qui méconnoîtront ces vérités en seront pu- « nis par la privation de leur santé, par le mé- « pris de la société, et souvent par une exis- « tence malheureuse. » (*Lettr. à Eugénie*, *liv.* 11.) Voilà nos motifs, et les règles qu'il faut savoir vous prescrire.

8. Les liens du mariage, « ces liens indisso- « lubles dont on a fait, dans quelques cantons « de la terre, une maxime de conscience, n'en « assurent que la durée; mais loin d'attacher « les époux à leurs devoirs réciproques, elle « contribue plus que toute autre à leurs infi- « délités..... Les complaisances et les soins des « commerces clandestins, qu'on appelle concu-

Colonne B.

« sérieusement envisagé les conséquences? » (*Morale univ., extr. des* § 3, *c.* 9, *et* § 5, *c.* 1.)

7. Gardez-vous bien d'attendre que les plaisirs aient compromis votre santé ou votre honneur pour modérer le penchant à la volupté. Il faut veiller même sur vos désirs et vos pensées, car « les pensées enflamment les désirs, « les désirs échauffent l'imagination, et don- « nent de l'activité à nos passions. D'où il suit « que la tempérance nous prescrit de mettre un « frein même à nos pensées, de bannir de notre « esprit celles qui peuvent nous rappeler des « idées déshonnêtes, capables d'irriter nos pas- « sions pour les objets dont l'usage nous est in- « terdit ». *Morale univ.* (*ibid.*) Telle est la règle de la vraie philosophie; elle est ici presque aussi sévère que celle de nos anachorètes.

8. « Il importoit au bien de la société que le « mariage fût un engagement pour la vie; et la « nature même semble en avoir fait un pré- « cepte.... Les lois positives qui en ont déter- « miné les solennités n'ont fait que seconder « les vœux de la nature sur sa perpétuité. » (*Toussaint, les Mœurs, part.* 2, *c.* 4, *art.* 1, *pag.* 308.) « L'union conjugale est le plus res-

Colonne A.

« binage, sont les perpétuels alimens des ten-
« dres feux dont brûlent deux amans. Libres de
« se séparer, ils n'en sont que plus unis. Rien
« ne coûte de ce qu'on fait volontairement; mais
« le plaisir même est à charge lorsqu'il devient
« un devoir. » Tel est le commerce clandestin
d'Hermogène et de Junie. « Depuis dix ans ils
« vivent ensemble sur le pied de deux époux,
« sans tenir par d'autres liens que ceux d'un
« amour réciproque..... Ce commerce est un
« lien que la nature approuve. » (*Toussaint*, *les Mœurs*, 2[e] *part.*, *c.* 4, *art.* 1, *p.* 312 *et* 313.) « Toute société (et celle du mariage en-
« tre autres) qui n'apporteroit que des peines
« à ceux qu'elle engage devroit être rompue
« par la nature même des choses. » (*Morale univ.*, § 5, *c.* 1, *p.* 5.) « Deux époux cessent-
« ils de s'aimer? commencent-ils à se haïr?
« pourquoi les condamner à vivre ensemble?....
« La loi d'une union indissoluble dans le ma-
« riage est une loi barbare et cruelle. En
« France, le peu de bons ménages prouve, en
« ce genre, la nécessité d'une réforme. » (*Helvét.*, *de l'Homme*, § 8, *note* 5.) « Le divorce
« ne seroit que la liberté de réparer une faute
« irréparable sans ce moyen..... Plus on y ré-
« fléchit, plus on voit qu'il est indispensable-
« ment nécessaire en France. » (*Alamb. moral*, *art.* Divorce.)

Colonne B.

« pectable de tous les liens, le plus intéres-
« sant pour ceux qu'il unit, et pour la société...
« Les époux ne doivent pas seulement se pro-
« poser d'assouvir leurs besoins et d'obéir à la
« volupté, mais encore songer aux jouissances
« plus durables que procurent la tendresse, la
« confiance, la cordialité..... Les préjugés,
« les mœurs, les lois qui tendroient à relâcher
« un lien si doux, sont faits pour être blâmés
« par tout homme raisonnable..... La raison
« nous montre que, dans l'union conjugale, le
« mari appartient à la femme, de même que la
« femme appartient à son mari. L'un et l'autre
« ne peuvent, sans risquer leur bien-être, re-
« noncer aux droits de cette propriété récipro-
« que. » (*Morale univ.*, § 5, *c.* 1, *p.* 6 et 11.)
« Le divorce est certainement contraire à la
« première institution du mariage, qui de sa
« nature est indissoluble. » (*Encyclop.*, *art.* DIVORCE.)

Colonne A.

9. « L'adultère n'est point un crime selon la « loi naturelle. Il y a même tout lieu de croire « que les femmes, dans la loi de nature, de- « voient être communes comme les femelles des « animaux. Si l'adultère étoit défendu par la loi « naturelle, tous les peuples l'auroient con- « damné et puni, ce qui n'est pas, puisqu'il y « a des pays où il est d'usage que les maris of- « frent eux-mêmes leurs femmes aux étran- « gers...... et qu'en France on fait une plaisan- « terie de l'adultère. » (*Alamb. moral*, *art.* Adultère.) « Au royaume de Battimera, toute « femme, de quelque condition qu'elle soit, est « même forcée par la loi, et sous peine de la « vie, à céder à l'amour de quiconque la désire ; « un refus est pour elle un arrêt de mort. » (*De l'Esprit*, *disc.* 2, *c.* 14.)

10. « Nous avons attaché des idées morales à « des actions qui n'en comportent pas. » Lisez le plaidoyer d'un philiosophe en faveur de la jeune Américaine, *convaincue d'avoir produit pour la cinquième fois un fruit illégitime* ; vous verrez qu'une *sévérité outrée* pouvoit seule prononcer contre son innocence ; que *nos lois injustes et cruelles* avoient fait tout son crime ;

Colonne B.

9. « N'en déplaise au divin Platon, des fem-
« mes communes à tous ne seroient véritable-
« ment aimées ni estimées de personne. Ce ne
« seroient que de viles prostituées. Tout est fait
« pour nous convaincre qu'un amour sans règle
« deviendroit un désordre capable de saper la
« société jusque dans ses fondemens. « *Mor. univ.* § 5, *c.* 1.) « Quel jugement devons-nous
« porter des maximes extravagantes établies
« dans ces nations corrompues où l'infidélité
« conjugale est traitée de bagatelle?.... Com-
« ment l'opinion a-t-elle pu se dépraver au point
« de traiter légèrement un crime qui suffit pour
« anéantir sans retour le bien-être d'une fa-
« mille entière, pour briser le plus doux des
« liens, pour faire du mariage un joug insup-
« portable, pour pervertir la postérité par des
« exemples propres à lui faire mépriser la dé-
« cence et la vertu? » (*Syst. soc. part.* 3, c. 10.)

10. Ce n'est point l'homme, c'est la nature même qui condamne la prostitution; car « le
« concubinage, défendu par les lois positives,
« est aussi prohibé par la nature même. » (*Les Mœurs*, *part.* 2, *c.* 4.) Ce n'est point une loi injuste qui attache l'infamie à l'incontinence.
« On peut naturellement supposer qu'une fille
« qui a franchi les barrières de la pudeur est

Colonne A.

qu'elle n'avoit point péché *devant un Dieu juste et bon*, puisque ce Dieu lui laissoit des enfans robustes et bien constitués; qu'elle avoit bien mérité de la patrie, en lui donnant de nouveaux citoyens : vous apprendrez avec transport que la *voix de la raison* la fit absoudre. Si elle devoit être condamnée aujourd'hui, gémissez, avec Raynal, que *le préjugé public ait repris son ascendant*, et que *la politique fasse taire la voix de la nature.* (*Voy. Hist. polit. et philos. liv.* 17, *n*° 21.)

11. Que la débauche la plus contraire à la nature ne soit point inconciliable avec la vertu, c'est ce que nous prouvons aisément. L'histoire, en effet, ne montre-t-elle pas une foule de grands hommes « distingués en même temps « par leur vertu et la débauche la moins natu-« relle? Avant la guerre du Péloponèse, époque « fatale à la vertu des Grecs, quelle nation et « quel pays plus fécond en homme vertueux « et en grands hommes? On sait cependant le « goût des Grecs pour l'amour le plus déshon-« nête. Ce goût étoit si général, qu'Aristide avoit « aimé Thémistocle. Ce fut la beauté de Stési-« léus qui alluma entre eux le flambeau de la « haine. Platon étoit libertin; Socrate même, « déclaré par l'oracle d'Apollon le plus sage des « hommes, aimoit Alcibiade et Archélaüs; il

Colonne B.

« perdue sans ressource, n'est plus propre à « rien, et ne peut être désormais regardée que « comme l'instrument de la brutalité vénale.... « La vertu n'a plus de droits sur les âmes cor- « rompues par la débauche..... Le libertin même « est forcé de mépriser celle qu'il fait servir à « ses plaisirs. » (*Mor. univ.* § 3, *extr. du c.* 9.)

11. Au lieu d'admettre l'alliance monstrueuse de la vertu et du penchant le plus infâme, nous parlerons bien plus philosophiquement, lorsque nous dirons que « le libertinage abrutit « l'homme de lettres et endort le génie..... Ne « parlons pas même de ces goûts bizarres et « pervers, contraires aux vues de la nature, ou « disons seulement que ces goûts inconcevables « paroissent être les effets d'une imagination « dépravée... C'est ainsi que la nature se venge « de ceux qui abusent de la volupté; elle les ré- « duit à chercher le plaisir par des voies qui « mettent l'homme au-dessous de la brute. Les « débauches ingénieuses et recherchées des « Grecs et des Romains annoncent une ima- « gination troublée », et non pas le grand homme conservant sa vertu. (*Moral. univ.* § 3, c. 9.)

Colonne A.

« avoit deux femmes, et vivoit avec les courti-
« sanes. » De pareilles actions ne sont donc criminelles que *par l'opposition qui se trouve entre ces mêmes actions et les lois du pays.* Elles peuvent donc se concilier avec la vertu, lorsque le souverain n'y mettra pas obstacle. (*Helv. de l'Esprit*, *Disc.* 2, c. 14.)

12. Lorsque je justifie *la corruption des Mœurs*, « je déclare que c'est en philosophe que « j'écris...... et qu'ainsi je ne prétends traiter « que des vertus humaines. » J'ai soin d'avertir que *la corruption religieuse est sans doute criminelle*, *puisqu'elle offense Dieu*; c'est uniquement la *corruption politique* que je justifie. Mais ceux-là ne sont que des *Moralistes ignorans et hypocrites*, qui ne savent pas que *la morale n'est qu'une science frivole*, *si on ne la confond avec la politique.....* Mais dans ces ignorans, je ne vois que « des pédans épris d'une « fausse idée de perfection, déclamateurs sans « esprit, qui ne peuvent atteindre à nos hautes « idées de la morale. » (*De l'Esprit*, *Disc.* 2, c. 14, 15, 16.)

13. « Parmi les animaux dont l'union est « permanente, il arrivera souvent qu'à diffé-
« rentes époques de leurs amours, le père jouira

Colonne B.

Le sage de Ferney, ne pouvant concevoir ces déréglemens des Grecs les plus célèbres, vous dira au moins que si ces grands hommes ont pu être coupables d'une pareille *infamie*, c'étoit dans *leur jeune âge*; mais que le *débauché devenu sage* se hâtoit d'y renoncer, et *prêchoit la réforme des mœurs*. (Voy. *Quest. Encyc.*, *art.* AM. SOCR.)

12. Gardez-vous bien de prendre le nom de philosophe pour excuser vos maximes lubriques, « et ces productions qui, dévorées par « une jeunesse bouillante, l'excitent à la dé- « bauche; de tels écrits sont des empoisonne- « mens publics..... La philosophie désavouera « toujours les maximes de ces apologistes du « vice qui empruntent son langage pour ré- « pandre leur poison.... La sagesse ne peut point « adopter ces écrits dangereux qui décréditent « la sévérité des mœurs.... L'ennemi de la mo- « rale ne peut être l'ami de la philosophie; l'a- « vocat du vice est un aveugle et un menteur, « qui ne peut être guidé par la vérité, et qui la « hait nécessairement dans son cœur.... Com- « battre la morale ne peut être que l'ouvrage de « la démence et de la fureur. » (*Essai sur les préjugés*, c. 8.)

13. « Le mariage entre le père et la fille ré- « pugne à la nature, comme celui d'un fils avec « sa mère.... Si quelques peuples n'ont point re-

Colonne A.

« avec sa fille, le fils avec sa mère, le frère avec « sa sœur, cela dépendra du hasard.... On ne « sauroit appeler criminelles de telles unions, « que la raison voit d'un œil bien différent que « le préjugé. L'Inca ne réunissoit-il pas dans la « compagne de sa couche les sentimens de l'a- « mour, la tendresse fraternelle, avec les liens « peut-être plus forts encore, que l'habitude « avoit fait naître, et qui résistent bien davan- « tage à l'impression du temps? » (*Principes de la Philos. natur.*, c. 15.)

Note de madame la Baronne sur le chapitre précédent.

Je ne sais franchement où j'en suis. J'avois mille questions à faire en copiant tout ce chapitre; à présent me voilà hors de moi. Adultère, galanterie, inceste, libertinage affreux, tout ce qui nous sembloit la dépravation, la corruption des mœurs la plus complète, tout ce qui n'annonçoit que la débauche la plus vile, la plus brute et la plus crapuleuse, tout cela

Colonne B.

« jeté les mariages entre les pères et les enfans, « les sœurs et les frères, c'est que les peuples « intelligens n'ont pas toujours suivi leurs lois... « Si les Egyptiens ont épousé leurs sœurs, ce « fut un délire de la religion égyptienne, qui « consacra ces mariages en l'honneur d'Isis.... « Le principe que les mariages entre les pères « et les enfans, les frères et les sœurs, sont dé- « fendus pour la conservation de la loi natu- « relle de la pudeur dans la maison (pour la « propagation de l'espèce, et bien d'autres rai- « sons), doit servir à nous faire découvrir quels « sont les mariages défendus par la loi natu- « relle. » (*Encyclop., art.* MARIAGE, DROIT NATUREL.)

---

approuvé aujourd'hui, justifié, conseillé par nos sages? Non, cela n'est pas possible; non, monsieur l'abbé, vous n'avez pas trouvé dans les chefs-d'œuvre de la philosophie ces maximes lubriques, dégoûtantes, et dignes tout au plus d'être entendues dans les orgies de nos sardanapales. Non, ce n'est pas ainsi que la philosophie a réformé les mœurs. Vous me l'assureriez vous-même, chevalier, que je n'en croirois rien. On dit que nous avons dans la capitale un certain nombre de femmes philosophes! Eh!

qui sont-elles donc ces femmes qui ont pu adopter une philosophie de cette espèce? Où les trouvera-t-on, si ce n'est dans les coulisses d'un théâtre lubrique, ou bien dans les repaires de la prostitution? Quelle est la femme honnête qui consentît à prendre ces leçons pour elle-même, ou à les répéter à sa fille? La mienne, chevalier, la mienne au moins jamais ne lira ce chapitre. Et voyez-vous la ruse de notre catéchiste? Voyez-vous son dessein? Il a su que la philosophie devoit au sexe une grande partie de ses succès; que sans nos sœurs, rangées au nombre des adeptes, la lumière n'eût jamais fait tant de progrès, jamais la réputation de nos grands hommes n'eût été si brillante. Que fait-il? il choisit les leçons les plus propres à nous faire rougir d'avoir pu seulement admettre un philosophe dans notre confiance; il nous montre dans eux les ennemis de cette pudeur faite pour ajouter à tous nos charmes; il veut nous faire croire qu'une femme attachée à la philosophie devient par cela seul une femme dont l'honneur est suspect. Il pousse l'artifice jusqu'à venir nous dire qu'une femme n'est pour le philosophe qu'un animal créé pour les plaisirs communs de tous les hommes; que le premier brutal sortant de l'école d'Helvétius a droit à nos faveurs, qu'il est dans la nature qu'une femme se prête à tout venant. Si je voulois l'en croire, la femelle d'une chien ne seroit pas plus vile

qu'une femme ne l'est aux yeux du philosophe. M. le catéchiste, l'artifice est trop grossier. Jamais je ne croirai que ce chapitre soit l'ouvrage de la philosophie.

OBSERVATIONS

D'un Provincial sur les deux premiers chapitres du double Catéchisme.

J'IMAGINE, lecteur, que votre âme est assez révoltée par les affreux principes et les contradictions interminables que la philosophie vient de vous offrir dans ces premiers chapitres de son double Catéchisme. Il est temps d'opposer à cette école de la perversité des réflexions plus saines, des vérités plus constantes et plus satisfaisantes pour un cœur vertueux.

Observons d'abord comment vos philosophes, suivant leur grand projet, laissant toujours à part l'idée de la Divinité, affectant de revenir sans cesse à leur principe favori, que l'utile et l'honnête, ou la vertu, ne sont en ce monde qu'une seule et même chose. Vous croiriez que les affreuses conséquences qui découlent très-naturellement de ce principe vont les faire rougir d'avoir osé l'admettre ; et ce sont précisément ces mêmes conséquences qui font tous les détails de leurs leçons. Car je parle ici de

cette partie du catéchisme qui leur est propre, non de celle qu'ils savent emprunter de nous, pour mieux séduire, en mêlant au moins quelques vérites foiblement rendues à de grandes erreurs fortement soutenues.

Tout ce qui ne sauroit leur offrir dans ce monde quelque intérêt présent, quelque plaisir physique, est absolument nul dans l'idée qu'ils se font du bonheur. Nous avons trop souvent réfuté cette erreur, en vous montrant la nécessité d'une vie future dans le destin de l'homme, pour nous arrêter de nouveau à le combattre. Laissons donc de côté tout leur premier chapitre; ou bien, s'il avoit fait sur vous quelque impression, revenez à nos réflexions sur l'immortalité de l'âme. Ce qui exige dans ce moment quelques détails, c'est tout ce qu'ils nous disent sur les prétendues *vertus de préjugé*. Voyez comme, en partant toujours de ce principe, que la vertu n'est autre chose que l'utile, voyez comme ils se hâtent de ranger dans la classe des vertus de préjugé, la pudeur, la continence, la chasteté des vestales, et la fidélité conjugale. La sensualité, la galanterie, le libertinage sont leurs vertus réelles; l'adultère, l'inceste et le concubinage cessent d'être des crimes. L'amour le plus contraire à la nature, celui qui déshonore à jamais le nom des Grecs, n'a plus rien qui ne se concilie dans un héros, un sage, dans l'homme philosophe; et ces conséquences mons-

trueuses que nous leurs aurions opposées comme ce qui nous doit montrer dans le principe dont ils partent un principe de corruption et d'infamie, ils ne nous laissent pas seulement le temps de les déduire; ils se hâtent de nous prévenir, non pour les rejeter avec indignation, mais pour les accueillir avec empressement, et pour en composer leur code de morale.

Lorsque je réfléchis que des hommes se disant philosophes ont pu de sang-froid arriver à ce point de perversité, de corruption, d'audace, l'indignation s'empare de mon cœur; mais ma langue se glace, ma raison est muette. Je voudrois réunir contre eux toute sa force et tous ses argumens; quelque chose me dit intérieurement : Eh! que peut la raison contre des effronté qui ont perdu toute pudeur, tout sentiment? Eh bien, je pourrois me faire entendre à eux, je ne le voudrois pas; je les méprise trop; ils m'ont trop révolté. Apôtres impudens de la prostitution! si je rencontre désormais quelqu'un de vos disciples imbu de vos leçons, s'il ose y applaudir en ma présence, qu'il ne s'attende pas que je le désabuse; mais si l'indignation me permet de parler, qu'il entende les vœux que je forme pour lui : Vil pourceau d'Epicure, digne enfant de tes maîtres! puissent et tes enfans, et ton père, et ta mère, ta fille, ton épouse, adopter tes maximes! Puissent-ils, persuadés que la pudeur n'est rien, te

prouver par leur vie, par leurs déréglemens, combien ils sont dociles à tes leçons! Que ta mère, insensible aux sermens de ton père, écoute une autre voix, d'autres amours, et qu'elle fasse asseoir auprès de toi des enfans adultères, sortis du même sein que toi, nourris du même lait! Que ta fille se prête aux vœux de tes valets ou de tes maîtres, de tes amis et de tes ennemis! qu'elle appelle dans tes foyers et dans son lit le citoyen et l'étranger, et l'effrénée jeunesse, et l'infâme vieillard! Que ta femme se joue de ses liens! Puisses-tu brûler toujours pour elle, et la voir toujours brûler pour d'autres! Que de ses faveurs te naissent des enfans, mélange informe de la corruption publique, de la prostitution, de l'adultère, de l'inceste, de toutes ces horreurs que tu préconisois, que tu trouvois au moins si innocentes!

Oui, voilà, lecteur, tout ce que l'indignation me fourniroit contre le philosophe impudent qui viendroit étaler devant moi les principes de corruption de ces modernes catéchistes. Vous le croyez touché de ces reproches, et frappé de mes vœux? détrompez-vous. Le seul aveu qu'ils lui arrachent, c'est que son catéchisme, il est vrai, n'est pas celui des mœurs de ses compatriotes; mais que nos mœurs viennent de l'opinion, que l'opinion est le fruit du préjugé, et que le sage ne voit que la nature. Et pour nous la montrer, cette nature, il nous appellera chez

des nations sauvages; il citera sans cesse le Lapon, le Madagascarien, le Caraïbe. Eh! que ne va-t-il donc la suivre au milieu d'eux, cette nature dont il prétend que seuls ils entendent la voix! Qu'il habite leurs antres, leurs forêts, où la pudeur est nulle comme le sentiment, où l'animal est tout; et qu'il cesse d'écrire pour des peuples qui ont au moins acquis l'usage de la raison.

Je ne m'y trompe pas; le sauvage est, aux yeux de nos prétendus sages, dans l'état de nature, non parce qu'ils le voient sans préjugé, mais parce qu'ils ont cru le voir sans mœurs; non parce qu'il est homme, mais parce qu'il n'ajoute rien à l'animal; non parce que nos sciences, et nos arts, et nos lois n'ont pas ajouté à ses besoins physiques, mais parce qu'il est nul pour le moral; non parce qu'il jouit d'un bonheur plus conforme au droit de la nature, mais parce que l'idée du vice ne trouble pas ses jouissances, parce que tout plaisir n'est pour lui que plaisir, parce que sa raison est toute dans ses sens, ou du moins parce que c'est ainsi qu'ils désirent le voir, et qu'ils affectent de le peindre.

Nous, pour qui la nature n'est pas un simple instinct, nous l'avons consultée. Tout nous a dit d'abord que cette union à laquelle est attachée la propagation du genre humain étoit, par son essence même, et dans toutes les inten-

tions de la nature, une union perpétuelle entre l'homme et la femme; tout nous a annoncé dans ses motifs et ses moyens des nœuds indissolubles, des liens que la mort de l'épouse ou de l'époux peut seule rompre; et dans cette première vérité nous avons vu la source, la réalité, l'importance de toutes ces vertus que nos faux sages osent ici proscrire et renvoyer au préjugé. Nous en avons vu naître ces vertus chères à la nature, la pudeur, la continence, la fidélité conjugale; et seule elle a suffi pour nous montrer le crime, et le crime contraire aux lois de la nature, dans le concubinage, l'adultère, l'inceste, dans toutes ces horreurs pour lesquelles une fausse philosophie voudroit nous inspirer la plus coupable indifférence.

Si j'avois vu ses vains raisonnemens faire moins d'impression sur mes contemporains, s'ils avoient moins hâté la corruption, je me contenterois d'en appeler ici au sentiment, la voix de tous les cœurs honnêtes; mais le sophisme a pris les dehors de la raison; appuyé par le vice, favorisé par les passions, il lui faut aujourd'hui des dissertations pour le combattre: pardonnez-moi, lecteur, si je fais pour le détruire ce que nos faux sages ont fait pour l'accréditer.

Ces prétendus maîtres en appellent sans cesse à la nature; mais si cette nature, ou plutôt si l'auteur même de la nature manifesta jamais ses intentions, ce fut assurément dans les moyens

qu'il prit pour rendre permanente, inviolable, l'union de l'époux et de l'épouse. Voyez d'abord les vœux qu'il leur inspire, écoutez le serment qu'il leur dicte, dès que le sentiment vient régner dans leur cœur et leur apprendre qu'ils sont faits l'un pour l'autre. La plus impérieuse des passions s'empare de leur âme, tous leurs sens sont émus; le trouble est dans leur cœur; le sommeil a fui loin de leurs yeux, il n'a plus de douceurs, et il n'en aura plus jusqu'à l'heureux moment de leur union. Parlez-leur des plaisirs, il n'en est qu'un pour eux; parlez-leur des richesses, que sont tous les trésors pour des cœurs qui soupirent et cherchent à s'unir? Ils vous semblent distraits; mais leur âme est plongée dans la méditation. Un seul objet l'occupe, parce qu'il n'en est qu'un dont la possession puisse la rendre heureuse. Ils se voient; le serment d'un amour éternel est dans leur cœur comme il est dans leur bouche. Venez leur dire alors que la fidélité qu'ils se jurent, que l'union qu'ils méditent, sont la fidélité et l'union de l'instant. Cruel! vous verserez le poison dans leur âme; l'idée, l'idée seule de la séparation les tourmente, les révolte; laissez-les se jurer une ardeur éternelle: ces vœux sont dans leur cœur; ils sont dans la nature. Elle sait que l'ivresse des sens aura son terme; mais c'est de tous leurs feux qu'elle veut se servir pour cimenter l'union qu'elle médite. Ils ne voient que l'a-

mour et ses plaisirs; elle voit ses projets, et elle aura besoin, pour les remplir, de toute leur constance.

Il s'agit de peupler l'univers; ce sont d'autres eux-mêmes qui naîtront de leur sein. Ils ne sont qu'amans encore; mais l'amant sera père, l'amante sera mère. Voilà le vœu de la nature: et quand ce grand projet sera rempli, que le vain sage alors oublie, s'il le peut, les sermens de l'amour; qu'il abandonne celle qui les avoit reçus, et qu'il vole, s'il l'ose, dans les bras de l'étrangère. Alors, eût-il le cœur du tigre et du lion, nous le ramènerons dans ses premiers foyers: là, nous lui montrerons l'épouse abandonnée, et cet enfant le fruit de ses premières amours. Nous lui dirons: Cruel! est-ce ici que ton cœur, la raison et toute la nature t'apprennent à ne voir dans la fidélité conjugale qu'une vertu de préjugé? Ecoute la justice en voyant cette mère éplorée, et elle te dira s'il est dans l'équité que seule elle supporte tout le poids de la maternité; si celui qui reçut l'existence de toi, comme il la reçut d'elle, n'a pas droit à tes soins comme il a droit aux siens. Viens, et vois cet enfant dont les yeux te cherchent vainement autour de son berceau. Pourquoi fus-tu son père, s'il te devoit en vain appeler dans ses chutes, s'il te devoit en vain tendre les bras? Pourquoi devenir père, si ton fils ne te devoit jamais donner un nom si doux, s'il ne devoit

apprendre à le prononcer que pour savoir un jour que tu y renonças ?

Tu parles de nature ; écoute donc sa voix ; c'est elle qui te dit : Si je n'avois voulu perpétuer l'union dont cet être est le fruit, j'aurois su me passer de toi pour l'élever, le nourrir et le fortifier. Viens au moins, viens, et vois les douceurs que j'attachai à ses caresses ; laisse-le t'embrasser, laisse-le te sourire et passer sur ton front, sur ta joue ses mains encore si tendres ; et si tu peux ensuite, tu fuiras loin de lui. Ah ! nourris-toi plutôt du plaisir de le voir se former et grandir à tes côtés, et de tout l'intérêt que ses succès t'inspireront un jour. Ils sont la récompense que je t'ai préparée des soins dont j'ai voulu me reposer sur toi. Il sera long-temps foible, et long-temps les besoins de son enfance, les erreurs de sa jeunesse demanderont un guide et un appui, des secours, des conseils, des lumières. Tu le dirigeras, et tu seras son père une seconde fois ; il sera de nouveau ton enfant et ton ouvrage. A peine son esprit et ses sens seront dans leur vigueur, que déjà au midi de tes jours, bientôt à leur déclin, tu chercheras celui que je chargeai de partager tes travaux, de soutenir ta vieillesse, de te rendre des soins qui te payent des tiens. Tu ornas son berceau, tu reçus ses premiers embrassemens, je veux qu'il reçoive tes derniers soupirs, et que la mort te trouve entre ses bras, versant encore des larmes de

joie, bénissant son amour, ses vertus, et remerciant le Dieu qui te remplit par lui de ses consolations. Eh! le faux sage demanderoit encore où est la loi de la nature qui fixe pour jamais l'époux avec l'épouse! La voilà tout entière dans ce tableau intéressant d'un père, d'une mère, des enfans. Elle est dans ces rapports mutuels et constans qui ajoutent sans cesse à leur union; elle est dans le premier serment qu'elle dicte aux époux; elle est dans leurs plaisirs, qu'elle ne rend communs que pour rendre communs leurs soins et leurs travaux; elle est dans la lenteur que la nature affecte pour ne développer et le corps et l'esprit de l'enfant que lorsque les années ont cimenté l'union du père et de la mère; dans cette providence qui varie les facultés pour rendre les services mutuels, les obligations réciproques; dans ce Dieu attentif à resserrer sans cesse les liens par de nouveaux devoirs, à les rendre plus chers par ceux de l'habitude, à faire succéder à l'empire des sens celui de la raison et d'une intimité que le temps fortifie, qu'il érige en besoin, qu'il rend toujours plus douce en la rendant plus nécessaire.

Le faux sage nous parle de dégoûts, d'ennuis et de satiété, de dissensions domestiques, qui rendent odieux ses premiers engagemens; il parle de ces nouveaux appas qui tourmentent son cœur et l'appellent à de nouveaux liens. Je crois qu'il les éprouve ces ennuis, ces dégoûts,

cette satiété; mais est-ce à la nature qu'il les doit, ou à l'oisiveté, à des mœurs déréglées, aux vices de son cœur, de nos lois et de nos Babylones? Cette satiété jamais s'empara-t-elle de celui qui vient se reposer sur le sein de l'épouse, du poids et des travaux de la journée? Est-ce bien parmi ceux dont les mœurs nous retracent encore les lois de la nature que nous verrons des hommes, de retour dans leurs foyers, n'y trouver que l'ennui et le dégoût? Promenez moins ailleurs votre inutilité où votre fastueuse oisiveté. Cherchez à satisfaire à vos devoirs bien plus qu'à varier vos jouissances; fidèle à vos sermens, ne vous exposez pas sans cesse à les violer, en fuyant celle qui les reçut, en suivant nos Laïs ou la femme étrangère. Portez dans vos foyers la douceur, la bonté, la sagesse, et toutes les vertus domestiques: en un mot, soyez à la nature, et le bonheur sera dans vos devoirs et dans votre constance.

L'aviez-vous consultée cette nature dont vous avoquez aujourd'hui les droits? l'aviez-vous consultée dans cette union qui cause aujourd'hui vos dégoûts? Est-ce elle, ou l'avarice, ou l'ambition qui dicta votre choix, qui forma les nœuds peu faits pour vous? et faudra-t-il qu'elle change ses vues, ses projets, ses lois fondamentales, pour se prêter à vos passions diverses ou à votre imprudence?

Quelle que soit enfin la cause de vos ennuis,

fussent-ils invincibles, vous les supporterez; l'arrêt en est porté; l'intérêt général n'admet point d'exceptions, qui bientôt soumettroient la loi même aux caprices de l'homme.

Elle vous paroît dure cette loi; peut-être enviez-vous le sort de l'animal, qui, libre dans son choix, satisfait le besoin de l'instant, et s'enfuit loin de celle qu'il a rendue féconde. Attendez donc aussi que la nature ait fait pour vous ce qu'elle a fait pour lui, qu'elle ait rendu indépendant de vous et de vos soins cet enfant qu'elle a fait sortir de votre sein; qu'elle ait anéanti dans vous, dans vos semblables ce besoin, cet instinct, ces charmes de la société; et qu'elle ait dit à l'homme comme elle a dit à l'ours: Tu vivras seul dans ta tanière; j'ai fixé le moment où je t'appellerai pour continuer l'espèce; mais ce moment passé, tu seras encore seul, et tu n'existeras que pour toi seul. Tant que le genre humain n'aura pas entendu cet arrêt flétrissant; tant qu'il subsistera, au contraire, des rapports essentiels et constans de l'homme à l'homme, de l'épouse à l'époux, et du père aux enfans, et du frère à la sœur, du citoyen au citoyen, c'est en vain que nos sages chercheront à soumettre aux caprices de l'inconstance l'union de l'homme et de la femme.

Insensé! vous regardez encore d'un œil d'envie la liberté de l'animal! donnez-lui donc aussi vos besoins, vos jouissances, vos plaisirs, et jusques

à vos vices. Il est devenu père, il ne s'en souvient plus aussitôt que ses soins deviennent superflus pour sa femelle ou sa postérité ; il ignorera même s'il peut le devenir encore, jusqu'à ce que le temps et la saison nouvelle en fassent renaître le besoin. Est-ce donc sans dessein que la nature a méconnu pour vous ces périodes, ces intercalations ? Vous aimez aujourd'hui ; elle n'attendra pas le retour du printemps pour rappeler l'épouse vers l'époux : et l'automne et l'été, les frimas eux-mêmes ne ramèneront pas l'indifférence. Tous les temps sont propices à vos nœuds, parce qu'il n'en est point qui doive les dissoudre. Les sens se refroidissent ; mais les plaisirs du cœur, les douceurs de l'intimité, et tous les intérêts de la société se fortifient, se succèdent sans interruption. Un seul jour suffira en tout temps pour dire à l'homme : Tu es seul : les heures du repos lui diront toutes : Tu n'es pas fait pour l'être. Non, la nature n'a pas rendu constante cette chaîne de besoins et de plaisirs pour que votre union fût mesurée sur celle de l'animal. Tout est passé pour lui, tout subsiste pour vous. Postérité, ancêtres, parenté, et celle même par qui il devient père, il ignorera tout ; et toujours vous saurez quelle fut la compagne de votre lit ; toujours elle saura qu'elle fut votre épouse, et vous saurez comme elle que cet homme est sorti de votre sein ; que celui-là est votre frère ; que celui-ci vous a

donné le jour. Malgré vous, leur bien-être vous intéressera : malgré vous, ils auront les premiers droits à vos secours, à vos bienfaits; vous aurez droit aux leurs. Ils vous appelleront, vous les appellerez dans la disette et dans les infirmités; la nature parlera hautement et pour eux et pour vous; elle eût moins prodigué les moyens de s'entr'aider, elle les eût rendus moins habituels, moins nécessaires, si elle n'eût formé des liens que pour l'instant.

Le temps ne dissout pas des nœuds qui vont sans cesse ajoutant aux besoins et aux droits, aux rapports mutuels. Il vous a fait auteur d'une famille; vous n'y teniez d'abord que par l'épouse; ses enfans sont venus vous montrer autant de nouveaux liens qu'il est trop dur de rompre. Le temps vous les donna, le temps vous y attache: vous fûtes leur auteur, vous serez leur appui: ils cesseront d'avoir besoin de vous, vous aurez besoin d'eux. Ils se sont fortifiés à l'ombre de vos ailes, vous vieillirez sous leurs auspices. Dans l'âge des patriarches, entouré des enfans de vos enfans, votre cœur tressaillera de joie; sensible à leurs caresses, vous les rassemblerez autour de vous, vous aimerez à les compter autour de votre table. Vous bénirez le Dieu des générations, ce Dieu qui, de l'instant de votre union, a fait pour vous la source de toutes les douceurs, de toutes les consolations de vos vieux jours.

Appelez à ce spectacle le vieillard solitaire, qui long-temps promena ses amours vagabonds, qui ne peupla la terre que d'êtres incertains de leur naissance, vagabonds comme lui, et que l'affection filiale ou l'amour paternel n'ont fixé nulle part. Il est seul; ses enfans l'ont en vain appelé, il les appelle en vain; il ne s'étoit uni que comme l'animal, il vieillit comme lui, sans que rien l'intéresse; il mourra comme lui abandonné de tous, mais avec le remords de l'avoir mérité, et trop certain que sa mémoire ne peut qu'être maudite de sa postérité. Demandez donc encore, demandez ce qu'a fait la nature pour constater ses lois, pour rendre indissoluble l'union de l'homme et de la femme, et nous vous répondrons: Que pouvoit-elle faire de plus pour nous apprendre quel est ici son vœu le plus ardent? Elle a perpétué tous les rapports, les plaisirs, les besoins mutuels. Elle nous a montré le parjure, la cruauté et l'injustice dans le cœur de l'époux qui abandonne celle dont il fit son épouse; la barbarie et la férocité dans le père qui abandonne ses enfans; l'ingratitude la plus révoltante dans le cœur de l'enfant qui renonce à la tendresse filiale; le bonheur le plus pur dans le cœur de celui qui vieillit dans les nœuds de sa première union; le remords, le désespoir, la solitude affreuse dans le cœur du vieillard qui jamais ne fixa ses plaisirs, ses amours. Pouvoit-elle nous dire d'une voix plus distincte

que le tombeau seul peut dissoudre les nœuds qu'elle forma ?

Oui, elle a plus fait encore ; elle a voulu que la perpétuité de l'union conjugale fût la base essentielle des états, des villes, des empires, de la société universelle, comme elle est la base des familles. Que le mariage soit un acte passager : sur qui la république se reposera-t-elle des soins de la paternité ? Qui veillera sur ses sujets dans le temps où leur frêle existence demandera une attention continuelle ? Dans ces jours où l'erreur, la séduction les environnent, où la vertu doit être soutenue par les leçons et les exemples domestiques, et non par l'appareil des satellites et le fouet des bourreaux, qui formera les jeunes citoyens, et les disposera aux fonctions, aux dignités que l'état ne peut que distribuer ? Quelle loi suivrez-vous dans les propriétés et les successions, dans la distribution des héritages ? Qui les conservera pour les transmettre plus riches, plus fertiles, aux générations futures ? Quel intérêt pour la postérité animera celui qui ne la connoît pas même dans ses enfans ?

Gardez-vous de me parler ici de cette ville trop fameuse pour avoir pu admettre dans son code une loi destructive de cette union sainte ; car c'est à Sparte même que je vous conduirai, pour montrer vos principes et les siens hautement démentis par l'expérience. Heureuse, en

essayant d'anéantir les noms de père, de mère et d'enfant, d'avoir vu la nature plus forte que les lois de Lycurgue. Si Sparte eut des vertus qui tempèrent au moins le tableau de ses mœurs, si de hauts faits nous forcent à respecter encore son nom dans l'histoire, à qui les devoit-elle? Est-ce au fils de l'athlète, qui assouvit ses feux et les oublie? Est-ce bien aux enfans de la prostitution qu'elle dut ses Agis et ses Léonidas? Nommez-nous ses héros distingués ou par l'amour de la patrie, ou par celui de la justice, ou par la bienfaisance, ou par des mœurs austères, et nous vous nommeront le couple heureux dont l'union constante et les soins assidus les formèrent à toutes ces vertus. Est-ce à des lois qui brisent tous les liens du sang qu'elle dut ces pères si zélés pour l'éducation de leurs enfans? Est-ce à tous ces enfans ignorés de leurs pères qu'elle dut ce respect pour les anciens du peuple et les chefs des familles? Est-ce enfin à ces lois si propices à la prostitution qu'elle dut ces mères chastes, plus difficiles à séduire que le mont Taygète à plonger dans l'Eurotas (1)? Leur dut-elle la gloire d'ignorer, dans

(1) Cette comparaison nous rappelle la réponse du Spartiate Géradas. Interrogé par un étranger quelle seroit la peine d'une femme adultère : Ce crime, lui dit il, est inconnu à Sparte. L'étranger insiste, en supposant au moins qu'il ait été commis : En ce cas, reprend le Spartiate, le coupable paiera un taureau assez grand pour boire de la pointe du Taygète dans les eaux de l'Eurotas.

ses beaux siècles, la faute d'une épouse infidèle? Cessez donc de citer les Lycurgue et les Platon : plus forte que leurs lois, la nature a fixé le lien qu'ils tendoient à dissoudre ; elle en a fait dépendre le bonheur des époux, et celui des enfans, et celui des empires. Vous ne serez point père, vous dit-elle. ou vous serez époux jusqu'à la mort. Ou la femme jamais n'acceptera la main de l'homme, ou ils ne feront qu'un jusqu'au tombeau; un par les sentimens que j'ai mis dans leur cœur; un par les sermens que j'ai mis dans leur bouche; un par la voix du sang, que je ferai crier plus haut que toutes celles de vos institutions; un par les intérêts que je confonds pour eux; un par le fruit commun de leurs amours; un par tous les devoirs que je leur impose; un par l'autorité que je dépars aux chefs de la famille; un par les sentimens que j'inspire à tout ce qui les entoure; un par tous les obstacles que j'ai mis à leur division. Si le père, insensible aux charmes de la mère, a quitté ses foyers, si l'amour ne peut plus le toucher, je saurai faire parler encore la pitié, la justice, la compassion; et toutes les voix de l'humanité sainte viendront troubler son cœur. Ce que ne peuvent les larmes d'une épouse, les vœux et les besoins, les cris de ses enfans le feront dans son cœur: ils le ramèneront sous le toit paternel; s'il résiste à l'amour, à la pitié, je saurai faire parler l'orgueil; je lui dirai : Sois

roi, puisque tu ne veux pas être père. Dans tes foyers au moins le sceptre est dans tes mains; si tu ne veux pas voir des enfans, vois au moins des sujets. Ici, tout obéit, tout est soumis à ton empire; ailleurs, tout te méprise et méconnoît ta voix. Ici, je fais un crime de te désobéir, une loi de t'aimer, de te craindre et de te respecter; ailleurs, tu ne verras que des égaux, sinon des maîtres, et tes lois odieuses auront sans cesse à lutter contre moi, contre tous ceux que j'ai créés tes frères, et non pas tes esclaves. Ici, je t'ai fait roi.

Enfin, si la plus forte des passions, le désir du pouvoir, ne rappelle le père auprès de son épouse et des enfans, la nature, par un dernier effort, soulève tous les cœurs contre lui, tout le hait, tout le repousse; la société s'indigne et craint de retomber dans le chaos; le premier de ses liens est rompu; la subordination n'a plus d'appui: l'état n'a plus d'image, les enfans plus de lois; les sujets n'en connoîtront bientôt pas davantage; personne n'a formé leur enfance à les suivre; personne ne répond des vices intérieurs; du sein des foyers domestiques, ils vont tous se répandre et dans les tribunaux, et dans toutes les diverses parties de l'état. O mortel insensé! voyez combien de liens vous brisez en relâchant celui du mariage! Dès-lors, plus d'unité dans les familles, plus de bonheur pour vous, pour vos enfans: plus de paix, de vertu

et de stabilité dans la société générale. La nature avoit tout fait dépendre de ce premier lien, de sa perpétuité. Je ne crains plus que vous me demandiez encore quelle loi elle en fit, et par combien de voix elle la manifeste.

Mais pourquoi n'ai-je pas répondu jusqu'ici à tous ces blasphèmes en morale, et sur la pudeur, et sur la continence, et sur la fidélité conjugale; à toutes ces horreurs préconisées par nos vains sages? Nous l'avons annoncé, et vous allez vous en convaincre: c'est que de cela seul que l'union de l'épouse et de l'époux est inviolable et perpétuelle par sa nature, de ce principe seul dérivent essentiellement les lois de la pudeur et de la continence; c'est que seul il suffit pour detruire toute cette morale scandaleuse sur le libertinage, l'adultère, le concubinage, et ces vices affreux dont l'idée révolte l'âme honnête.

En effet, si l'objet primitif de la nature dans l'union de l'homme entraîne essentiellement le vœu d'une société indivisible, avant de l'avoir fait ce vœu et ce serment que la nature exige pour remplir son objet, comment allumerai-je des feux qu'il rend seul légitimes? Comment approcherai-je innocemment de cette fleur que je ne peux toucher sans enflammer mes sens, que je ne peux cueillir sans la flétrir? Vierges, qui ne croissez à l'ombre des foyers que pour donner un jour à la patrie le gage précieux de

la fécondité! ô vous dont la nature a fait son plus touchant ouvrage! ô vous qu'elle embellit de tous les traits de la beauté! gardez-vous de profaner ces charmes qu'elle n'a mis dans vous que pour récompenser celui qui doit un jour partager avec vous tous les soins d'une génération nouvelle! Cachez-nous ces appas, qui terniroient votre vertu, en nous rendant coupables, en nous dictant des vœux que vous ne devez pas exaucer, en embrasant des cœurs que vous ne devez pas posséder. Que le feu de ces yeux, tempéré par la modestie, inspire le respect plutôt que le désir, et qu'un voile sacré nous dérobe ce sein qui ne doit allaiter que l'innocence. Laissez à cette fleur naissante et l'épine qui doit repousser une main téméraire, et jusques à ce voile qui la cache aux profanes.

Non, la pudeur n'est pas une vertu de préjugé. Le respect qui la suit dédommage la vierge de toute sa foiblesse; elle annonce et maintient l'innocence; elle écarte loin d'elle les images lascives, les discours obscènes, les projets séducteurs et tous les piéges tendus à la vertu. C'est la nature même qui en fit le plus beau de ses charmes, et la plus forte de ses armes; c'est la nature même qui colore le front de la chaste Susanne; c'est elle qui abaisse ses yeux, qui trouble son maintien, et qui force le libertin même à rougir de honte, quand ses discours,

ses projets, ses outrages ont forcé l'innocence à rougir de pudeur.

Non, la pudeur n'est pas une vertu imaginaire. L'ornement, l'appui de la gloire des vierges, elle fait le bonheur des époux, garantit leurs sermens, resserre les liens, ajoute à la confiance mutuelle, éloigne les soupçons, prévient les infractions; elle ne sera pas bannie de nos mœurs sans porter une atteinte mortelle à l'union conjugale. Gardez-vous d'écouter l'ennemi de cette vertu sainte, vous que la nature a déjà réunie à l'époux qu'elle vous destinoit. Mère trop imprudente! de quel droit viendrez-vous étaler en public des appas dont vous avez juré que seul il jouiroit, des attraits qui ne peuvent exciter désormais que des feux adultères? Votre conquête est faite: elle est dans vos foyers; partout ailleurs le plaisir ne se montre pour vous qu'avec le crime. Quels yeux cherchez-vous donc encore à éblouir? quel cœur et quels soupirs provoquent donc encore cet art voluptueux, ces parures lascives, ce voile insidieux qui ne cache à demi que pour mieux éveiller et nourrir le désir? Pour qui sont ces regards indécens? L'amour doit-il chercher un second père à vos enfans? L'adultère doit-il ajouter à leur nombre, et rendre l'origine de leurs frères incertaine, ou porter au fils de l'étranger la substance de l'enfant légitime? Téméraire! pourquoi nous exposer à vous séduire

ou à être séduits? et pourquoi réveiller tous les sens du public, quand vos premiers liens ont fait de nos soupirs autant de crimes?

N'exigez pas au moins cet hommage que vous eût assuré une vertu qui seule est à la fois le gage, le soutien de mœurs publiques. L'épouse licencieuse, non plus que la vierge lascive, ne les violera pas impunément ces lois de la pudeur. Si leur aspect fait naître le désordre des sens, le feu qu'elles allument s'éteint par le mépris. La Vénus effrontée n'aura jamais d'encens que celui du vieillard impudique, plus méprisable qu'elle, ou d'une jeunesse effrénée, que la raison n'élève pas encore au-dessus de la brute. Nous pourrons applaudir à ces charmes que la nature vous avoit prodigués; mais la réflexion nous ramenant à son objet essentiel, nous dirons: Ces appas ne devoient embellir que la vertu; ils devoient n'appeler, ne flatter que l'époux, puisque seul il devoit être père, et remplir le grand objet de la nature.

Mais si de la nature même, de l'union conjugale, provient cette vertu timide et circonspecte que l'ombre seule de l'infidélité alarme, qu'un geste, qu'un regard déconcerte, que seracc de cette philosophie impure qui ne voit dans l'union passagère de l'amant et de l'amante, dans la fornication et le concubinage, d'autre crime que celui du préjugé? Cyniques impudens! la nature vous parle, dites-vous, et ne vous fait

sentir que les besoins des sens; mais demandez-lui donc quel est l'objet de ces besoins qu'elle suscite. Vous l'a-t-elle laissé ignorer, que cette impulsion qui rapproche les sexes n'est, dans son intention, que le moyen de perpétuer l'espèce; que le plaisir ici n'est qu'une chaîne qu'elle entoure de fleurs pour rendre le fardeau plus léger; que la reproduction impose des devoirs plus durables que le feu de vos sens; qu'elle ne vous unit par les plaisirs de l'instant que pour perpétuer les devoirs de la paternité; que le fruit de cette union est fait pour vous survivre; que c'est à vous à l'élever, à le fortifier, de concert avec celle que le ciel veut féconder par vous? Ne vous prêtez donc pas à ces moyens de la nature, ou remplissez ses vœux; rejetez ces plaisirs, ou soumettez-vous à ses lois, et ne la frustrez pas de son espoir. Est-ce à l'homme à borner aux jouissances du moment l'union que le Dieu de la nature a voulu resserrer et perpétuer par des devoirs constans? Est-ce à vous à borner ces plaisirs à votre jouissance, quand il étend ses vues sur la postérité; à réduire à l'instinct de l'animal l'union dont il a fait la base des sociétés humaines? Commencez donc par faire le serment qu'il exige, celui d'une constance, d'une fidélité inviolable, ou bien ayez le front de soutenir que ce n'est pas un crime de tromper la nature, d'éluder son objet principal, et de faire avorter ses projets essentiels.

Quand il aura été prononcé ce serment qui rend seul vos plaisirs légitimes, ce serment sans lequel tout désir est un crime, et toute jouissance une prostitution ; quand il n'aura plus fait qu'un seul cœur de celui de l'épouse et du vôtre ; prescrit par la nature, quand il aura été reçu par la patrie : quel est donc encore cette philosophie qui ne verra dans l'adultère qu'une faute, une erreur de préjugé? Quoi! l'homme est innocent quand il viole la foi qu'il a donnée, qu'il a dû donner? et l'illusion des sens suffira pour justifier un cœur parjure? Ce n'est donc pas une injustice et une perfidie que de manquer à celle qui jura de se donner à vous et à vous seul, parce que vous juriez de vous donner à elle seule? Ce n'est donc pas un crime de lui laisser la chaîne qui la lioit à vous, et de briser l'anneau qui vous lioit à elle? Ce n'est pas être ingrat de recevoir les vœux et les faveurs, les attentions d'un cœur sincère, et de ne lui rendre en échange que des embrassemens perfides et les vœux du mensonge; de réserver pour elle tout le poids de votre existence domestique, de vos chagrins, de vos humeurs, de vos infirmités, et de porter ailleurs vos jouissances, vos plaisirs, et ce cœur dont la possession pouvoit seule alléger ses ennuis, ses peines, ses travaux, ses douleurs? Il n'est donc pas injuste ce père qui reçoit dans ses foyers les caresses d'une épouse qu'il trompe, et celles des enfans dont elle l'environne, et qui porte les

siennes à la mère, aux enfans de la prostitution? Quelle étonnante philosophie que celle qui ne voit que l'erreur du préjugé dans tant de dureté, dans tant d'ingratitude et tant de perfidie! Quelle plus étonnante philosophie encore que celle qui se contentera du secret et des ténèbres pour légitimer l'infidélité! Le crime n'est-il donc que dans l'éclat, et non pas dans le cœur? La nature perd-elle tous ses droits? Son auteur cesse-t-il de vous voir quand vous réussissez à vous cacher aux hommes? Et quand il parle au cœur, à la conscience, lui faut-il des témoins pour créer le remords et vous prouver le crime?

Vous reviendrez à celle que vous avez abandonnée! reviendrez-vous intact pour cela, et la foi conjugale en aura-t-elle été moins violée? Vous abandonnerez celle dont les appas vous rendent infidèle! L'avez-vous moins séduite? ou bien lui rendez-vous son innocence? Vous ne fûtes que foible! En êtes-vous moins lâche, moins parjure? et sera-ce le crime qui vous rendra plus fort? Mais votre cœur est encore libre! vous ne l'avez encore lié par aucun nœud! N'est-ce donc que votre propre chaîne que la nature vous défendoit de rompre? n'est-ce donc que vos propres sermens qu'elle vous ordonna de respecter? ou n'est-ce pas un crime que de faire un coupable? Vous êtes encore libre! Mais est-ce pour séduire celle qui ne l'est pas, pour recevoir un cœur dont la loi, les sermens et la nature ont

déjà disposé? Vous êtes encore libre! Ne le serez-vous donc que pour porter le trouble, la désunion, la haine dans les foyers qui ne sont pas les vôtres? Ces appas, ces hommages, ce cœur que l'on vous offre, ou que vous recherchez, un autre y a des droits inviolables : à quel titre osez-vous vous les approprier? Cette épouse est son bien, elle étoit son bonheur; il jouissoit de sa vertu, il passoit avec elle des jours tranquilles, il l'aimoit, il en étoit aimé, il devoit l'être; et vous la lui rendez déshonorée, injuste, ingrate, indifférente! Plus de ces douces communications, plus de ces mutuels épanchemens, plus de cette intimité si chère et jadis si précieuse à son cœur! L'amour que vous avez pour elle, celui qu'elle a pour vous, que vous avez fait naître, que vous avez nourri, a éteint tout celui auquel il avoit droit. Elle le hait, cruel! c'est votre ouvrage! C'est sans doute celui de l'amitié perfide, dont vous aviez d'abord emprunté le voile pour vous introduire dans ses foyers. Ravissez-lui son champ, prenez-lui ses trésors; ils ne sont rien auprès de ce cœur que vous lui enlevez. A qui s'ouvrira-t-il de ses projets? qui pleurera désormais avec lui dans ses malheurs? qui le consolera? qui se réjouira de ses succès? qui l'aimera dans ses foyers, quand vous aurez porté la division, l'indifférence dans sa société la plus intime?

Vainement croiriez-vous éviter ses justes reproches en prétextant que vous avez au moins

respecté le premier de ses droits, que la couche nuptiale n'a pas été souillée. Vous avez déjà fait un malheureux; vos assiduités lui ont rendu suspecte celle dont l'innocence lui étoit précieuse; la crainte, les soupçons, la jalousie le tourmentent; vous les avez fait naître; n'en est-ce pas assez pour croire à l'hospitalite violée? Il n'en est qu'aux soupçons, ce malheureux époux, et déjà il n'ose plus nommer celle dont la vertu étoit sa gloire; il craint que ce nom seul ne se prononce plus sans rappeler le vôtre, sans réveiller l'idée de son outrage. Il ne se trompe pas; le public n'a déjà que trop de certitudes, et n'attend pas des preuves qu'il ne sauroit avoir. Ah! s'il est dans nos mœurs un préjugé, c'est celui qui fermera la bouche à l'époux que vous déshonorez, qui le condamneroit à souffrir en silence, ou bien à devenir la risée du public. C'est vous qui devez être l'objet de nos sarcasmes, c'est vous qui le serez de nos mépris, de notre indignation, quand votre crime sera apprécié, quand chacun concevra combien est odieux et impudent l'être qui se fait gloire d'avoir porté le trouble, la séduction, la honte dans le sein des familles. Quoi! l'adultère encore ne seroit pour le vain philosophe qu'un crime de préjugé? Venez donc, et entrons dans ces foyers où il a pénétré; demandons à cet époux humilié s'il est rien de plus réel, de plus amer que sa douleur profonde; s'il est rien de plus affreux que d'avoir sans cesse

sous les yeux celle qui l'a trahi, que d'avoir désormais à mépriser la compagne de son lit et de sa table; s'il est rien de plus désespérant que ce doute seul; si les enfans qu'il nourrit, qu'il caresse, ont tous droit de l'appeler leur père. Voyez ces enfans mêmes, et demandez-leur combien il est cruel de se voir humiliés dans leur mère, de ne pouvoir la respecter et la chérir sans jeter sur le passé un voile que la méchanceté publique s'obstine à déchirer. Demandez-lui à elle-même s'il est un remords plus cuisant que celui d'avoir pu mériter la haine d'un époux, les sarcasmes du peuple, le mépris de ses propres enfans. Son infidélité fût-elle enveloppée de toutes les ténèbres de la nuit, demandez-lui encore s'il est des remords plus déchirans que celui de voler aux enfans légitimes la substance que dévorent les enfans de l'adultère. Demandez à tous nos tribunaux s'il est un crime qui excite plus de dissensions domestiques, qui trouble davantage les familles; s'il en est qui seconde avec plus de plénitude le démon de la discorde.

Répondrons-nous encore au vil sophiste, lorsqu'il essaiera de justifier et de concilier avec l'idée de la vertu jusqu'à ces turpitudes, ces vices honteux qui souillèrent la Grèce? Non, ils n'auront de moi d'autre réponse que le silence du mépris et de l'indignation. J'en rougis pour Athènes, si l'histoire est embarrassée de démentir Helvétius lorsqu'il nous parle de ces amours

infâmes des héros de la philosophie ancienne; mais j'en rougis bien plus pour la philosophie moderne, quand ses maîtres prétendent que ces horreurs mêmes laissent encore aux Grecs des droits à nos respects et au titre de sages vertueux. Quel mélange affreux sera donc celui de la vertu, si elle peut encore subsister dans l'homme dont les mœurs révoltent la nature? Non, je ne crains pas de le dire : quand vous montrez Platon, et Socrate lui-même, à l'école de la pédérastie, je ne vois plus qu'un monstre dans Platon et dans Socrate, et je laisse à l'indignation publique le soin de le prouver.

Je n'aurai pas d'autre réponse à faire à l'insolent qui ose reléguer parmi les brutes le jeune homme assez fort et assez vertueux pour résister aux appas des Laïs. Je n'appellerai pas à d'autre tribunal ce sophiste impudent qui ne voit dans nos viles courtisanes que le flambeau de la bienfaisance, et les actes d'une charité plus éclairée que celle de la femme pieuse qui verse ses aumônes dans le sein de la veuve et de l'orphelin : je laisserai encore le public juger seul tous ces hardis apôtres de la sensualité, qui réduisent hautement toutes les lois d'une jeunesse lascive au secret des ténèbres, et au soin de conserver assez de force pour ne pas abréger les années de la prostitution. Qu'ils fuient loin de nous ces maîtres sans pudeur, ou nous fuirons loin d'eux. Leur répondre, c'est les trop honorer. La raison

ne rameneroit pas à l'empire des mœurs celui qui peut entendre ou dicter de sang-froid des leçons de cette espèce.

Faudroit-il donc encore s'occuper à réfuter celui qui, poursuivant toujours sa comparaison flétrissante de l'homme et de la brute, pour justifier jusqu'aux amours incestueux d'un père ou d'une mère, croit ne revendiquer en leur faveur que les droits de la nature? Il ne s'aperçoit pas que la nature même, affectant au respect, à la soumission, à une indépendance absolue, la durée de l'enfance, dit assez hautement pourquoi elle retarde si long-temps dans l'espèce humaine les années de la reproduction. Il ne voit pas que si le sentiment de la paternité s'efface en peu de jours dans l'animal, il est constant dans l'homme; qu'il répugne au système d'égalité qu'exige l'union conjugale; que le sceptre du père ne sauroit s'accorder avec l'amour et les jeux de l'épouse; qu'il en éteint les feux, loin de les enflammer. Il ne voit pas surtout que par ces unions monstrueuses la nature est trompée; que cet être, à la fois aïeul et père, ne sera plus que l'homme décrépit quand le fruit de l'inceste exigera le plus de soins; et que, pleurant un père dans l'époux, la mère, avant le temps, sans appui, sans secours, n'aura plus que le triste repentir de n'avoir pas suivi l'ordre de la nature, et de s'être abusée au point de transformer le respect filial en amour incestueux.

Pardonnez-moi, lecteur, si je néglige d'opposer à toutes ces horreurs philosophiques, et la sagesse de nos lois, et la sainteté des préceptes religieux. Je vous l'ai dit : nos vains sophistes ont toujours dans la bouche le mot de nature; c'est par elle qu'ils ont voulu nous persuader que nos institutions morales, nos idées sur les mœurs, l'adultère, l'inceste et le plus effréné libertinage, n'étoient fondées que sur le préjugé; j'ai voulu vous montrer cette même nature se soulevant sans cesse contre leur école. Nous sommes remontés à ses intentions primitives dans l'union de l'homme et de la femme; de son objet essentiel, des moyens qu'elle emploie pour la reproduction et l'entretien de l'espèce humaine, nous avons vu dériver sa loi fondamentale pour la perpétuité du lien conjugal; sur ce même principe nous avons établi les devoirs naturels de l'époux et de l'épouse, les lois de la pudeur, et la nécessité de cette vertu même si généralement méprisée par nos sages, de cette continence dont ils rient, mais dont la nature nous fait un précepte formel, jusqu'à ce que les nœuds qu'elle a sanctifiés aient légitimé les plaisirs de l'union conjugale.

Vous avez vu enfin cette nature dont vos impurs sophistes nous opposent sans cesse et le nom et les prétendues lois, démentir elle-même en tout point la licence et l'obscénité de leur morale. Mais, souvenez-vous-en, pour mieux sentir encore toute la perversité de leurs leçons,

c'est votre cœur même qu'il faut consulter; c'est à la conscience des âmes honnêtes qu'il faut les appeler. C'est là, oui, c'est surtout dans le silence des passions qu'il faut examiner cette suite de principes honteux, de maximes lubriques, de détails scandaleux. C'est là que la pudeur et la nature se feront entendre, et que le sentiment, plus fort que leurs sophismes, vous mettra, par l'indignation seule, à l'abri de la séduction.

Mais si j'ai réfuté cette morale pleine d'obscénités et de principes révoltans pour les âmes honnêtes, je conviendrai, lecteur, que vous pourrez la rejeter sans concevoir cependant tout le prix d'une vertu que je pardonne presque à nos faux sages d'outrager, parce qu'elle n'est pas faite pour eux, et qu'ils ne sont pas faits pour l'apprécier. Il faut donc encore qu'à vos yeux au moins j'essaie de justifier cette continence du sacerdoce, cette chasteté de nos vestales, ce vœu du célibat qu'ils vouent au mépris et au sarcasme. Qu'ils l'outragent encore ce vœu sublime, qu'ils le citent sans cesse au tribunal de la politique ; ce n'est pas auprès d'eux que j'en serai l'apologiste, ils ne m'entendroient pas. Ce n'est pas à des cœurs pétris de boue qu'il faut parler de l'homme élevé à la dignité des esprits célestes du vœu qui l'affranchit des sens, et qui prépare à son esprit les délices des saints. Laissons le philosophe blas-

phémer ce qu'il ignore; mais vous, à qui les grands principes de la religion ne sont pas inconnus, vous qui savez que l'homme n'est pas fait pour la terre, que les grandes victoires sont celles qui vous font triompher des grandes passions, souffrez que je propose à votre admiration et la Vierge du Christ, qui ne veut d'autre époux que son Dieu, et l'homme religieux qui se dévoue tout entier à son Dieu par un vœu solennel. S'ils avoient à vous rendre raison du sacrifice qu'ils ont fait, que chaque jour ils renouvellent, qu'auriez-vous à répondre vous-même quand ils vous auroient dit : « Je naquis « pour les cieux, laissez-moi renoncer à ces « plaisirs qui fixent vos regards sur la terre. La « chair corrompt l'esprit, et je veux en expier « le crime. Ce corps m'assimiloit à l'animal; je « veux être l'image de la Divinité. »

Que lui répondriez-vous quand il ajouteroit : « Plus je me livre aux sens, plus mes sens exi- « gent et m'inspirent d'aversion, d'éloignement « pour cet esprit de pénitence qui purifie l'âme « aux yeux du ciel. Si les plaisirs terrestres ont « des charmes pour vous, la contemplation des « vérités célestes a pour moi des délices ineffa- « bles. S'il est pour vous mille intérêts divers dans « cette vie qu'un souffle vous arrache, laissez- « moi méditer les années éternelles. Si le monde « a des charmes pour vous, laissez-moi fuir « ses crimes, et prévenir les vengeances d'un

« Dieu juste. Si le feu des sens vous domine, « laissez-moi les dompter. Je sais celui qui « veut bien être ma récompense, il vous donne « la terre à repeupler, il me montre les cieux « à contempler; il destine par vous des enfans « à la patrie, il m'appelle à la sanctifier, à éloi- « gner par la ferveur de mes prières, par le « maintien et la propagation de sa doctrine, « par l'image des vertus de son fils, les fléaux « de sa colère. Ingrat! vous sentirez un jour le « prix de ces services que vous aimez à vous ca- « cher. »

Qu'auriez-vous à répondre, s'il vouloit continuer : « Vous affectez de craindre ma foi- « blesse, vous taxez mes sermens d'imprudence. « Connoissez mieux celui qui les inspire et les « accepte. C'est lui qui est ma force; c'est à « moi à savoir ce que peut l'homme sous les « auspices de son Dieu. Vous ignorez ce que « peuvent la retraite, la fuite des occasions, « l'étude, les méditations saintes, les jeûnes, la « prière et l'amour de la Divinité. C'est à moi « à savoir, si avec ces moyens, mes vœux sont « téméraires. Gardez pour vous votre insul- « tante pitié. Je sais le Dieu qui s'est chargé de « mon bonheur; puissiez-vous goûter dans vos « foyers des délices qu'il verse dans ma soli- « tude! Suivez la destinée qu'il a tracée pour « vous; ne me fatiguez pas dans ma vocation « par votre feinte compassion ou par vos ca-

« lomnies, et laissez-moi du moins, pour obéir
« à la voix de Dieu, la liberté que je vous laisse
« dans le sein de vos familles, dans le tourbillon
« d'un siècle étranger au salut et à ma grande
« affaire dans ce monde. »

Oui, lecteur, qu'aurons-nous à répondre au pieux cénobite, à la sainte vestale, ou au prêtre fervent, qui daigneront ainsi justifier devant nous l'objet de leur retraite, et ce vœu, ce serment solennel qui ne leur permet plus de sacrifier aux sens, qui ne leur laisse plus avec le monde d'autre commerce que celui de la charité, et d'autres jouissances que celles d'un cœur intimement uni à la Divinité? Leur opposerons-nous la loi de leur Dieu même, et ce précepte donné aux premiers hommes de croître et de se multiplier? Nous aurions bonne grâce à les objecter au saint célibataire, aujourd'hui que le sang du premier homme est répandu partout, que la terre est peuplée, et que nos vices seuls la rendent moins féconde! aujourd'hui surtout que l'incontinence des Laïs et les désordres de tant de libertins suffiroient pour dépeupler nos villes, si elles pouvoient l'être! Commençons par proscrire le célibat de l'avarice, le célibat du luxe, le célibat de l'esclavage, le célibat de la prostitution, le célibat de l'égoïsme, le célibat de la philosophie, le célibat de tant de passions opposées au vœu de la nature, et nous pourrons nous occuper ensuite du célibat de la

vertu, de la religion; nous verrons si celui qui élève le prêtre, la vestale au-dessus de la nature, ne laisse pas assez de citoyens à la patrie et de cultivateurs à nos campagnes.

S'il faut justifier le sacerdoce d'une religion sublime par celui de la superstition, nous pourrons demander à l'histoire si, malgré la multitude de ces prêtres voués à un célibat forcé, et malgré celui du bonze asiatique, la Phrygie, la Syrie, le vaste empire de la Chine, se virent dépourvus d'habitans; si c'est de ses vestales que Rome se plaignoit quand elle vit les siens s'évanouir dans ses dénombremens; si c'étoient déjà les prêtres et les vierges du Christ qui multiplièrent les édits, sous Auguste, pour réparer les pertes de la stérilité. Croyez-moi, lecteur, laissons à Dieu ses saints, corrigeons nos vices, et il saura répandre sur nos familles ces bénédictions d'Abraham, Isaac et Jacob, qui égalent le nombre des enfans d'Israël au nombre des étoiles, au sable de la mer; ces bénédictions, que notre grand crime est aujourd'hui de redouter, parce qu'elles s'opposent au fatal égoïsme, parce qu'elles destinent au maintien d'une tribu nombreuse ce que nous aimons mieux ne consacrer qu'à notre superflu, au faste, à nos plaisirs.

Politiques insensés! au lieu de les proscrire ces célibataires d'une religion sainte, loin de leur reprocher les pertes de la patrie, pesons

ce que la patrie même doit à la sainteté de leurs fonctions ; comptons, s'il est possible, les citoyens nombreux dont la dépravation des mœurs eût étouffé le germe, et qui ne doivent, en un sens, leur naissance qu'à leurs exhortations et aux foudres qu'ils lancent sans cesse contre un libertinage destructeur des empires, comme de la vertu. Elle n'est pas sans fondement, elle mérite toute votre attention, et doit rendre votre politique plus juste, cette réflexion de notre correspondante : Qui est-ce, dans nos villes, nos bourgades, nos campagnes, qui s'oppose avec le plus de force et de constance à la dissolution des peuples ? Qui est-ce qui exhorte le plus assidûment à prévenir les crimes de la jeunesse par des unions légitimes? Qui est-ce qui anime la confiance de l'époux et de l'épouse en cette Providence qui fournit au moucheron sa subsistance ? Qui est-ce qui menace et qui tonne, soit dans les chaires de la vérité, soit dans les tribunaux de la pénitence, contre cette sordide avarice, ou ce luxe bien plus avare encore et bien plus ennemi de la postérité ? Qui est-ce qui prend soin de solliciter votre charité pour des familles nombreuses, que l'indigence est prête à moissonner ? Ce sont ces prêtres célibataires auxquels vous reprochez de dépeupler l'Etat ; ce sont et vos curés et vos vicaires, et tous ces religieux dont l'exemple, la piété, les saints discours opposent presque seuls quelques

obstacles à la dissolution générale. Le célibat leur a facilité leurs fonctions, et toutes leurs fonctions tendent à l'entretien des mœurs, et les mœurs seules multiplient, sanctifient les mariages, les rendent plus féconds, enrichissent l'Etat. Le célibat philosophe et toutes les maximes impures de son école, à quoi tendent-ils au contraire, si ce n'est à la dissolution des mœurs, à l'égoïsme, à la dépopulation?

Je le sais, vous allez me le dire, et j'en suis plus révolté, plus affligé que vous ; je le sais. il est des prêtres, il est dans cette nombreuse légion de lévites, des célibataires scandaleux : mais l'union conjugale n'a-t-elle pas aussi ses adultères? mais faudra-t-il toujours parler d'abus quand il s'agit de l'esprit de la loi, et toujours des méchans quand il s'agit des saints? Je voudrois plus que vous les anéantir, ces abus du célibat religieux ; mais est-ce de lui-même et de sa nature qu'ils proviennent, ou des vices du siècle et de son avarice, et de sa corruption et de sa dureté, et de vos lois barbares et de votre fatal philosophisme, qui n'a pas respecté les barrières des cloîtres?

Quels sont ces vœux suivis du désespoir, de la profanation et des scandales? Ce sont les vœux du prêtre que Dieu n'appeloit pas au ministère, du cénobite qu'il destinoit au monde, ou de la malheureuse vestale dont ses desseins faisoient une mère féconde. Vous avez contrarié la voca-

tion du ciel, père barbare! vous avez immolé cet enfant sur l'autel, crainte de ne pouvoir suffire à votre luxe et à ses besoins. Ce n'étoit pas au joug du Seigneur qu'il venoit se soumettre, c'est sous le vôtre qu'il plioit en prononçant ses vœux; il rongera son frein; et vous serez l'auteur de ses scandales, à moins qu'instruite par ses protestations, l'Eglise, qui demande des enfans et non pas des esclaves, ne rouvre ses barrières que vous aviez fermées sur lui.

Quelle leçon encore donnez-vous à cet enfant, que vous couvrez de la robe des lévites? Est-ce dans la sainteté du sacerdoce, dans la sublimité de ses fonctions, dans les services que l'Eglise et l'Etat attendent d'un véritable prêtre, que vous avez puisé les motifs dont vous l'animez? Avez-vous pris au moins quelque soin de lui représenter l'étendue de ses engagemens? Non; il est dans l'Eglise des dignités, des bénéfices, des prélatures, des richesses, et vous les lui montrez. Voilà sa vocation; c'est celle de l'orgueil, de l'ambition, de l'avarice. Eh! vous serez surpris qu'il ne soit un jour qu'un prêtre scandaleux, avare, ambitieux, sans mœurs, comme tant d'autres qui n'ont qu'une même vocation? C'est de vous et non pas de l'Eglise que viendront ses scandales. Nos lois saintes vont mettre dans sa bouche le vœu de continence, il le prononcera; mais vous avez mis dans son cœur le vœu des passions. Nous croyons faire un

prêtre, vous en avez fait un hypocrite. A qui sera la faute, s'il déchire le voile quand son ambition sera satisfaite; si nous n'avons qu'un comte, qu'un marquis ignorant, désœuvré, luxurieux, hautain, rempli de tous les vices, au lieu d'un saint prélat?

Que je la hais cette philosophie qui voit le scandale et qui nous le reproche, qui ose le tourner contre l'essence même de la plus pure des vertus! C'est elle qui le cause, et qui l'étend encore tous les jours, en insinuant ses principes licencieux jusque dans l'asile de l'innocence. Elle a dit, cette philosophie lubrique: Le plaisir est la voix de la nature et sa première loi. Elle a dit: Insensé est celui qui croira plaire à Dieu, ou expier des fautes, en mortifiant ses sens, et s'élever aux cieux en méprisant la terre. Humiliée de la force et de la grandeur d'âme des vierges du Christ, des prêtres du Seigneur, tantôt elle affecta de mépriser le sacrifice le plus héroïque, le plus noble triomphe des saints; tantôt elle nous dit ce triomphe impossible; et il l'étoit pour elle, parce que ce n'est pas à la secte rampante d'Epicure qu'appartient la victoire de l'esprit sur les sens. Sa voix a retenti jusqu'au fond des cloîtres; elle y a rallumé le feu des passions; le religieux, séduit par le sophisme, ne se reconnoît plus, il ne retrouve plus son appui dans des lois qu'il méprise, dans le Dieu qu'il cesse d'invoquer. Le mépris, les

sarcasmes d'un siècle qu'il devoit subjuguer à force de vertus, le subjuguent lui-même, et l'entraînent dans les vices des mondains. Monstre affreux sous le manteau des saints, inquiet, chancelant entre Voltaire et l'Evangile, affoibli par les doutes, il hésite, il ne sait si son Dieu accepte un sacrifice que déjà il méprise lui-même, que déjà les passions lui rendent trop pénible. Ces murs et cette enceinte où il devoit le consommer lui sont insupportables; il cherche à s'y soustraire, et à se dissiper dans un monde pervers; c'en est fait, son antique vertu l'abandonne: il déteste ses vœux et ses sermens: il ne peut fuir l'autel, il le profane; son cœur s'endurcit; les sacriléges se multiplient; d'heureux et de fervent cénobite il devient un pécheur habituel; plus les barrières qui l'arrêtoient sont fortes, plus il a fallu devenir décidément méchant pour les franchir. Voilà ton ouvrage, ô siècle prétendu philosophique! et ton crime ira encore plus loin. Je l'ai vu cet adepte ennemi de la Divinité, Epicure, Lucrèce ou Voltairien, sous l'habit des lévites, déchirer dans nos foyers ce même Evangile dont il étoit l'apôtre dans nos chaires. Vil rebut d'une société qui se fit une loi de chasser ses membres scandaleux ou gangrenés, proscrivant dans ses livres un commerce infâme dont il se nourrissoit; prêchant la liberté des hommes qu'il vendoit, calomniant les vœux qu'il avoit faits, il erre, il vit encore sous l'habit

de nos prêtres; l'autorité qui l'a proscrit n'a pas fait taire encore les cent trompettes d'une philosophie qui l'exalte malgré tous les scandales; et l'on s'étonne qu'il y ait des prêtres impudiques! et l'on nous citera cette espèce de prêtres pour faire regarder comme impossible le vœu de continence que l'Eglise exige de ses ministres! Ajoutez, s'il le faut, à leur nombre tous ces demi-lévites, philosophes du jour, déguisés en rabat, ou prêtres des toilettes bien plus que des autels, ces Adonis oiseux ou intrigans, perpétuels coureurs de bénéfices, et toujours ennemis du service; méprisables faquins qui pullulent dans votre capitale, plus faits pour décider sur vos pompons dans vos boudoirs que pour paroître dans nos temples et soutenir la majesté du culte; profanes et souvent insidieux adulateurs d'un sexe auquel ils s'assimilent, en dégradant le leur par la fatuité, par des grimaces féminines. Sont-ce là les abbés dont vous opposerez les mœurs à la sévérité des lois ecclésiastiques? Dussiez-vous nous rappeler encore ces prêtres hypocrites, qui commencent par les discours des saints, et finissent par les œuvres du démon tentateur; je les méprise, je les déteste plus que vous, et les uns et les autres; je n'oublierai pas que j'ai eu à rétablir la foi qu'ils avoient ébranlée dans l'objet de leur séduction. Mais c'est alors que j'ai conçu ce que c'est qu'un prêtre philosophe. Ils étoient habillés comme

moi, ils parloient comme Diderot, ils raisonnoient comme Voltaire; ils s'étoient faits sophistes comme lui et comme Helvétius avant que d'être des prêtres scandaleux. Ils avoient adopté leurs principes; au moins les suivoient-ils dans la pratique, au moins avoient-ils renoncé au moyen d'observer la loi avant que de la rendre suspecte. Eh! qui vous dit jamais que la continence, le vœu du sacerdoce, fût possible à ces sortes de prêtres? Votre philosophisme a perverti leur cœur; est-ce nos lois qu'il faut accuser de leurs crimes? Ah! rendez-nous des prêtres animés de l'esprit de Jésus-Christ, fuyant le monde et ses dangers, adonnés à la prière, à l'étude, au travail, aux œuvres de charité, de tout leur ministère; donnez-nous des prélats plus exercés, dans nos provinces et nos campagnes, aux fonctions des apôtres, qu'habitués dans votre capitale aux intrigues des courtisans; plus jaloux de faire retentir auprès des rois la parole de Dieu que de ramper en lâches mendians autour du trône; donnez-nous des prélats élevés dans le zèle, la charité, la science, la mortification des Paul, des Augustin, des Ambroise, des Chrysostôme; des prêtres, des prélats, tels au moins que le sein de l'Eglise en renferme encore pour l'édification, le maintien de la foi; et loin de demander si le vœu du célibat n'est pas un serment téméraire, s'il est possible aux prêtres de

l'observer, vous nous demanderez comment il est possible que des prêtres s'égarent au point de le violer. Donnez-nous des vierges et des cénobites appelés par Jésus-Christ, et non pas encloîtrés par l'avarice ou la misère; et vous saurez alors si vos plaisirs approchent des délices de l'épouse céleste et des cœurs enflammés d'un saint amour.

Quelle n'est pas ici la conduite de nos prétendus sages! ils commencent par pervertir des abbés, des religieux, des vestales, et ils opposent les chutes, les scandales qu'ils ont causés eux-mêmes, dont au moins leurs principes sont trop souvent la source, à la loi de l'Eglise, à la possibilité de son exécution. Ils nous citent les religieux qu'ils ont gâtés, pour nous prouver qu'il ne peut en exister de chastes. Qu'ils ne prétendent pas excuser à mes yeux leur philosophie, en me disant qu'il y eut des religieux, des prêtres scandaleux avant la naissance de nos sages modernes. Je vous déclare, moi, qu'il n'y a jamais eu de prêtre corrompu et habituellement scandaleux sans que son cœur ne se fût fait tous les principes de vos philosophes. Il ne les trouvoit pas encore dans vos livres, ces principes, il les trouvoit dans ses passions; et c'est là que nos sages les ont pris comme lui. Je le sais bien, la foi dans un cœur rempli de contradiction, comme celui de l'homme, n'est pas incompatible avec quelques écarts que l'on peut attri-

buer à sa foiblesse ; mais, à coup sûr, un prêtre habituellement incontinent, un prêtre endurci, un prêtre de sang-froid corrupteur de l'innocence, est un prêtre qui a perdu la foi, un prêtre philosophe, imbu de vos principes philosophiques sur les passions, sur les plaisirs, sur Dieu, sur la nature. S'il tient encore tant soit peu à l'Evangile, c'est un reste de grâce fait pour le rappeler à la pudeur, à la continence, à ses sermens, comme les principes de la philosophie sont faits pour le confirmer dans l'incontinence, la lubricité, l'inceste et le sacrilége.

Cependant, lecteur, quelque zèle que je montre ici pour venger le célibat ecclésiastique du mépris et des vains argumens d'une fausse philosophie ; quelque facile, quelque heureuse que j'en croie l'observation pour ceux que Dieu appelle véritablement à cet état, ne croyez pas que je sois prêt aussi à approuver tous ceux qui s'y dévouent. Le célibat des prêtres, de nos curés, de nos évêques, leur a été prescrit pour en faire des apôtres uniquement occupés sur la terre des intérêts du ciel, pour empêcher leur cœur de se partager entre les besoins d'une famille et ceux de leurs ouailles ; pour qu'un prêtre appelé au secours d'un malheureux mourant ne fût pas retenu par la tendresse d'une épouse ou de ses enfans ; pour que les plaisirs de ce monde ne l'empêchassent pas de voler à celui qui invoque son ministère au moment de passer

à une vie nouvelle; pour que la subsistance des enfans ne l'empêchât pas de distribuer aux pauvres les richesses de l'église. Le vœu de continence dans nos religieux et dans nos saintes vestales a pour objet d'entretenir dans l'église le modèle d'une piété consommée, de la perfection évangélique; de nous montrer des anges dans des hommes, des esprits toujours purs dans une chair toujours tendante à la corruption; des êtres toujours brûlans d'amour pour le Créateur, avec des sens toujours prêts à s'enflammer pour la créature. Il est noble ce vœu, il est sublime; je n'en serai que plus étonné que tant d'hommes se croient appelés à le former; que le nombre de ceux qui s'y engagent ait rempli tant de cloîtres, nous donne tant de prêtres. L'idée seule de perfection et d'héroïsme me sembleroit devoir exclure la multitude. Nous en aurions bien moins, mais ils seroient aussi plus utiles, plus saints, si tous concevoient bien la grandeur de leur vocation.... Je m'arrête; je crains que, dans le siècle où nous vivons, on ne puisse parler d'une sainte réforme sans qu'une fausse philosophie ne se croie autorisée à des suppressions impies, à des vols sacriléges; et il est temps d'ailleurs de vous laisser passer à de nouveaux chapitres d'une production qui nous prépare assez d'autres erreurs à réfuter.

CATÉCHISME PHILOSOPHIQUE.

CHAPITRE III.

Autres vertus à renvoyer au préjugé.

Le Philosophe. OUTRE la chasteté des vestales, outre la pudeur, la continence, la fidélité conjugale, les sages n'ont-ils pas encore relégué bien d'autres vertus à l'école du préjugé?

L'Adepte. C'est ce que fait encore le philosophe, lorsqu'il sait apprécier tout ce qu'on appelle *vertus sociales* et *vertus religieuses*.

Le Philosophe. L'amour des pères et des mères est-il, par exemple, une vertu réelle et naturelle?

L'Adepte. On l'a cru jusqu'ici; mais ce n'est là qu'une *méprise de sentiment*, dont la philosophie sait découvrir la source. (*Preuves*, n° 1.)

Le Philosophe. En direz-vous autant de l'amour des enfans pour leurs parens?

L'Adepte. J'en dirai bien davantage encore. Rien n'est moins philosophique que l'amour, le respect et la soumission que les enfans ont pour

CATÉCHISME

PHILOSOPHIQUE.

CHAPITRE III.

Autres vertus à maintenir dans leur réalité.

Le Philosophe. OUTRE la chasteté des vestales, outre la pudeur, la continence, la fidélité conjugale, les sages n'ont-ils pas relégué un bon nombre de vertus à l'école du préjugé?

L'Adepte. La vraie philosophie se fait au contraire un devoir de maintenir toutes les vertus sans exception.

Le Philosophe. L'amour des pères et des mères pour leurs enfans est-il, par exemple, une vertu réelle et naturelle?

L'Adepte. C'est la nature même qui a fait de cet amour le principe et la base de la société; et la philosophie ne peut que le fortifier. (*Preuves*, n° 1.)

Le Philosophe. En direz-vous autant de l'amour des enfans pour leurs parens?

L'Adepte. Sans doute; je dirai que l'amour filial provient de la nature même; qu'il est indispensable, soit dans l'enfance, soit dans l'âge

Autres vertus à renvoyer au préjugé.

leurs parens. Si cet amour est une vertu, c'est celle *de l'ivresse et de l'ignorance du bas âge.* (*Preuves*, n° 2.)

Le Philosophe. Que nous apprendrez-vous de l'amitié?

L'Adepte. Je dirai que l'amitié n'est qu'une affaire d'intérêt, sur laquelle un philosophe ne doit pas être absolument délicat. (*Preuves*, n° 3.)

Le Philosophe. En quel rang mettrez-vous la reconnoissance?

L'Adepte. Au rang de ces vertus *factices*, que personne au moins n'est en droit d'exiger de nous. (*Preuves*, n° 4.)

Le Philosophe. La crainte du mensonge, ou la véracité et la sincérité, seroient-elles des vertus bien philosophiques?

L'Adepte. Jusqu'à un certain point, c'est-à-dire, jusqu'à ce qu'il ait quelque intérêt à mentir. (*Preuves*, n° 5.)

Le Philosophe. Croyez-vous que le parjure ajoute quelque chose au mensonge?

L'Adepte. Point du tout; c'est un vrai préjugé que l'utilité des sermens. (*Preuves*, n° 6.)

Le Philosophe. Que pensez-vous en général de toutes ces vertus qui constituent la probité d'un particulier, ou l'honnête homme?

Autres vertus à maintenir dans leur réalité.

mûr. Il n'y a que des monstres qui puissent y renoncer. (*Preuves*, n° 2.)

Le Philosophe. Que nous apprendrez-vous de l'amitié?

L'Adepte. Je dirai qu'elle est le sentiment le plus désintéressé; que les fautes contre l'amitié ne sont pas rémissibles. (*Preuves*, n° 3.)

Le Philosophe. En quel rang mettrez-vous la reconnoissance?

L'Adepte. Au rang de ces vertus qui dérivent de la justice, et dont on ne peut se dispenser sans crime. (*Preuves*, n° 4.)

Le Philosophe. La crainte du mensonge, ou la véracité et la sincérité, seroient-elles des vertus bien philosophiques?

L'Adepte. Le sage ne doit rien voir de plus précieux que la vérité, pas même sa vie et son honneur. (*Preuves*, n° 5.)

Le Philosophe. Croyez-vous que le parjure ajoute quelque chose au mensonge?

L'Adepte. Non-seulement je le crois, mais il est très-important que chacun en soit persuadé. (*Preuves*, n° 6.)

Le Philosophe. Que pensez-vous en général de toutes ces vertus qui constituent la probité d'un particulier, ou l'honnête homme?

Autres vertus à renvoyer au préjugé.

L'Adepte. Je les regarde comme fort inutiles et fort peu intéressantes pour l'état. (*Preuves* n° 7.)

Le Philosophe. Que nous direz vous à présent des vertus religieuses ou évangéliques?

L'Adepte. La religion et l'Evangile en général font descendre du ciel toutes leurs vertus; c'en est bien assez pour les déclarer toutes vertus de préjugé. (*Preuves*, n° 8.)

Le Philosophe. Que pensez-vous en particulier de la crainte de Dieu?

L'Adepte. Si c'est une vertu, ce ne peut être que celle de la folie. (*Preuves*, n° 9.)

Le Philosophe. Que doit penser le sage de l'amour des ennemis, du pardon des injures?

L'Adepte. Il doit les regarder comme des vertus *outrées*, *impossibles*, *imaginaires et fanatiques.* (*Preuves* , n° 10.)

Le Philosophe. Le mépris des richesses seroit-il une vertu bien philosophique?

L'Adepte. C'est la vertu des *imbéciles*, *des ineptes*, *des paresseux*. Celui qui ne travaille pas à sortir de la misère ne sera point souffert parmi nos sages. (*Preuves*, n° 11.)

Le Philosophe. L'humilité chrétienne mérite-t elle quelque estime?

L'Adepte. Celle qu'on peut avoir pour des

Autres vertus à maintenir dans leur réalité.

L'Adepte. Sans cette probité, la politique s'occuperoit en vain du bien de l'état, il ne resteroit plus que des fripons à gouverner; ce qui n'est pas facile. (*Preuves*, n° 7.)

Le Philosophe. Que nous direz vous à présent des vertus religieuses ou évangéliques ?

L'Adepte. Je dirai qu'elles sont une vraie acquisition pour la philosophie, et bien supérieures à toutes les vertus des anciennes législations. (*Preuves*, n° 8.)

Le Philosophe. Que pensez-vous en particulier de la crainte de Dieu ?

L'Adepte. Cette vertu est le plus ferme appui de toutes les autres. (*Preuves*, n° 9.)

Le Philosophe. Que doit penser le sage de l'amour des ennemis, du pardon des injures ?

L'Adepte. La philosophie, loin de les rejeter, pourroit se glorifier de les avoir découvertes. (*Preuves*, n° 10.)

Le Philosophe. Le mépris des richesses seroit-il une vertu bien philosophique ?

L'Adepte. Très-philosophique. Sans ce détachement des richesses, il n'est ni vrai bonheur, ni sagesse. (*Preuves*, n° 11.)

Le Philosophe. L'humilité chrétienne mérite-t-elle quelque estime ?

L'Adepte. Cette vertu doit être regardée

Autres vertus à renvoyer au préjugé.

vertus *rampantes et abjectes*, *absurdes et injustes*; pour *une vraie folie*. (*Preuves*, n° 12.)

Le Philosophe. L'esprit philosophique banniroit-il l'orgueil?

L'Adepte. Pourquoi bannir l'orgueil? Le sage, qui en voit l'utilité et la nécessité, ne doit être occupé qu'à le fortifier. (*Preuves*, n° 13.)

Le Philosophe. Qu'est-ce pour le sage que l'ambition, l'amour du pouvoir, des honneurs, de la gloire?

L'Adepte. Cet amour est dans l'homme le *grand mobile de toutes les vertus*; rien n'est plus dangereux que de chercher à le détruire. (*Preuves*, n° 14.)

Le Philosophe. Le sage, en général, est-il bien jaloux de se vaincre soi-même?

L'Adepte. La vertu essentielle à la philosophie est au contraire un entier abandon à nos penchans, à tout ce qui nous plaît; et c'est par là surtout que la morale de la philosophie est opposée à celle du préjugé. (*Preuves*, n° 15.)

Autres vertus à maintenir dans leur réalité.

comme celle qui anéantit toutes les ressources de l'amour-propre, en nous montrant nos défauts réels, et les perfections qui nous restent à acquérir. (*Preuves*, n° 12.)

Le Philosophe. L'esprit philosophique banniroit-il l'orgueil?

L'Adepte. Comment le supporter? il est inconciliable avec le vrai mérite. C'est le vice *des sots et des imprudens.* (*Preuves*, n° 13.)

Le Philosophe. Qu'est-ce pour le sage que l'ambition, l'amour du pouvoir, des honneurs, de la gloire?

L'Adepte. Ce sont les passsions les plus funestes, la vraie, la seule cause de tous les attentats et de tous les malheurs du genre humain. (*Preuves*, n° 14.)

Le Philosophe. Le sage, en général, est-il bien jaloux de se vaincre soi-même?

L'Adepte. Rien n'est plus précieux au philosophe que cet empire sur soi-même; rien n'est plus nécessaire à son bonheur. C'est par là surtout que la philosophie se rapproche du Christianisme. (*Preuves*, n° 15.)

PREUVES *philosophiques du chapitre précédent.*

Colonne A.

1. AMOUR PATERNEL. « Cet amour paternel, « dont tant de gens font parade, et dont ils se « croient vivement affectés, n'est le plus sou- « vent qu'un effet ou du sentiment de la pos- « téromanie, ou de l'orgueil de commander, ou « d'une crainte de l'ennui et du désœuvre- « ment..... Les méprises de sentiment sont en « ce genre très-fréquentes. (*De l'Esprit*, *disc.* « 4, *c.* 10.) On a regardé la tendresse pater- « nelle comme un sentiment inné, et qui se « trouvoit inhérent au sang. La réflexion la « plus légère auroit suffi pour détromper de « ce préjugé si flatteur. » (*Moral. univ.* § 5, « *c.* 2, *pag.* 36.)

2. AMOUR FILIAL. « L'amour des enfans pour « leur père n'est pas d'une obligation si géné- « rale, qu'il ne puisse être susceptible de dis- « pense.... S'il faut tenir compte à son père du « prétendu bienfait de la naissance, on lui de- « vra donc des actions de grâces pour les mets « délicats qu'il s'est fait servir, pour le cham- « pagne qu'il a bu, pour les menuets qu'il a « bien voulu danser. » (*Toussaint*, *part.* 3,

Preuves *Philosophiques du chapitre précédent.*

Colonne B.

1. Amour paternel. « L'amour des pères et « des mères est un sentiment qui se trouve « même dans les animaux les plus sauvages ; « nous les voyons remplis de la plus tendre sol- « licitude pour leur progéniture. Ce sentiment « doit être encore plus vif dans l'homme. » Celui qui s'y refuse combat donc un sentiment qui vient de la nature même. (*Moral. univ.*, § 5, c. 2, *p.* 52.) « Lorsqu'un père refuse son amour « à ses enfans, c'est que l'instinct est distrait « par les sophismes d'une raison captieuse.... Si « cet amour s'égare, c'est le pouvoir de la cou- « tume qui l'emporte sur la force de l'instinct. » (*Les Mœurs*, *part. ext. de l'art.* 5.)

2. Amour filial. « La soumission des en- « fans aux parens est fondée sur un amour res- « pectueux ; quoiqu'indispensable, elle doit être « volontaire et partir du cœur. *Il n'est aucun « cas dans la vie où les enfans puissent en « être dispensés....* L'âge apporte des change- « mens aux devoirs d'un fils pour son père. « Pendant son enfance, il lui doit une soumis- « sion sans bornes ; incapable d'examiner, il n'a

Colonne A.

art. 4.) « Le lien qui unit les enfans aux pè-« res est moins fort qu'on ne l'imagine.... Le « commandement d'aimer ses pères et mères « prouve que l'amour des enfans est plus l'ou-« vrage de l'habitude et de l'éducation que de « la nature. » (*Helvétius, de l'Homme*, c. 8,). « L'autorité du père sur les enfans n'est fondée « que sur les avantages qu'il est censé leur pro-« curer. » (*Syst. nat.*) « Cette autorité s'éva-« nouit au moment où les enfans peuvent se « pourvoir eux mêmes. » (*Raynal, Hist. Polit. et Phil., liv.* 18, n° 42.) « Les enfans ne res-« tent liés au père qu'aussi long-temps qu'ils « ont besoin de lui pour se conserver. Sitôt que « ce besoin cesse, le lien naturel se dissout. » (*J. J. Rousseau, Contrat social*, c. 2.) « Il « est constant que la soumission des enfans ne « doit avoir lieu que pour le temps où ceux-ci « sont dans l'état d'ignorance et d'ivresse. » (*Encyclop., art.* ENFANT.)

5. AMITIÉ. « L'amitié ne se mesure pas sur « l'honnêteté de deux amis, mais sur la force « d'intérêt qui les unit... Aussi l'homme d'es-« prit, en prédisant l'instant où deux amis ces-« seront de s'être utiles, peut-il calculer le mo-« ment de leur rupture, comme l'astronome « calcule le moment de l'éclipse. » (*De l'Es-prit, disc.* 3, c. 4.) « Le philosophe est moins

Colonne B.

« rien à examiner. Dans l'âge qui suit l'enfance, « il entrevoit les objets, sa raison se développe ; « les remontrances respectueuses ne lui sont pas « alors interdites ; mais si les représentations « ont été faites sans fruit, il ne lui reste plus « d'autre parti que celui de l'obéissance. Devenu « homme à son tour, il ne laisse pas d'être fils, « il doit toujours à son père des respects et des « déférences. » (*Catéch. moral*, c. 1, *art.* 4.) « Les enfans ne manqueront point aux droits « de la reconnoissance envers leurs parens, sans « la plus grande injustice et la plus noire in- « gratitude. » (*Princip. de la Philos. natur. c.* 15.)

5. Amitié. « L'amitié est une affection dés- « intéressée, uniquement fondée sur l'estime... « Le sentiment à quoi elle ressemble le plus « est l'amour... Il ne peut y en avoir de stable « dont la vertu ne soit la base... Les soins offi- « cieux plaisent à l'amitié; mais on ne peut pas « dire qu'elle soit intéressée... Elle est indul- « gente; mais rompre avec son ami, le trahir

Colonne A.

« délical en amitié, en amour plus aisé à satis-
« faire et à vivre. Les défauts de confiance dans
« l'ami, de fidélité dans la femme, ne sont pour
« lui que de légers défauts d'humanité. » (*La-
métrie*, *t.* 1, *p.* 285.)

4. Reconnaissance. Lorsque je dis que nécessairement l'homme fait tout pour soi, on ne manquera pas de m'objecter « qu'en ce cas l'on « ne doit point de reconnoissance à ses bien- « faiteurs. Du moins, répondrai-je, le bienfai- « teur n'est pas en droit de l'exiger. » (*De l'Esprit*, *disc.* 2. *Voyez aussi disc. sur l'inégalité des condit.*, *part.* 2.) « Un homme n'o- « blige que parce qu'il sent du plaisir à obliger. « Quelle bizarrerie d'imaginer que l'on doit sa- « voir gré à un homme qui est fait et organisé « pour être libéral! C'est à peu près comme si « je le remerciois quand il va au bal, parce « qu'il aime la danse. Sa folie est de vouloir « obliger, ou c'est la vanité qui le fait agir. » (*Voyez les Mémoires philanthropiques*, c. 8.)

5. Vérité, mensonge. « Il est très naturel « de traiter la vérite comme la vertu. Ce sont « des êtres qui ne valent qu'autant qu'ils ser- « vent à ceux qui les possèdent. » (*Œuv. de Lamét.*, *p.* 217.) Le mensonge est si peu essentiellement condamnable en lui-même et par sa nature, *qu'il deviendroit une vertu s'il pouvoit être utile.* (*Syst. social*, *part.* 1, c. 2.)

Colonne B.

« ou l'outrager, ne sont pas des crimes rémis-« sibles. » (*Toussaint, les Mœurs, extr. du chap.* 2.)

4. RECONNOISSANCE. « La reconnoissance dé-« rive de la justice. Il est sensible qu'un homme « n'est juste qu'autant qu'il est reconnoissant, « et qu'il est injuste en devenant ingrat... La « société a deux liens, la justice et la bienfai-« sance. Celui qui manque de reconnoissance « les viole tous deux; il est beaucoup plus cou-« pable que celui qui prend le bien d'autrui. » (*Traité élém. de Morale*, c. 28.) « La recon-« noissance est un devoir. Il n'est rien de plus « odieux, de plus injuste, de plus insociable, « que l'ingratitude. » (*V. Morale univ.*, § 3, c. 5.

5. VÉRITÉ, MENSONGE. « La loi naturelle, « qui veut que la vérité règne dans tous nos « discours, n'a pas excepté même le cas où « notre sincérité nous coûteroit la vie. Mentir, « c'est offenser la vertu; c'est donc aussi bles-« ser l'honneur : or on convient généralement « que l'honneur est préférable à la vie. Il en « faut dire autant de la sincérité. » (*Les Mœurs*, 2e *part.*, c. 3.)

Colonne A.

6. Serment, parjure. « C'est outrager gra- « tuitement les hommes que d'exiger d'eux « des sermens. Le superstitieux peut seul mettre « de la différence entre un mensonge et un par- « jure. » (*Les Mœurs*, *part.* 2, *art.* 1.)

7. Probité. « Qu'importe au public la pro- « bité d'un particulier ? Cette probité ne lui est « d'aucune, ou presque d'aucune utilité; aussi « juge-t-il les vivans comme la postérité juge « les morts. Elle ne s'informe point si Juvenal « étoit méchant, Ovide débauché, Annibal « cruel, Lucrèce impie, Horace libertin, Au- « guste dissimulé, et César la femme de tous « les maris.... Qu'importe (encore une fois) la « bonne ou la mauvaise conduite d'un particu- « lier? Un homme de génie, eût-il des vices, est « encore plus estimable que vous.... Peu im- « porte (enfin) que les hommes soient vi- « cieux, c'en est assez s'ils sont éclairés. » (*Helvétius*, *de l'Esprit*, *disc.* 2, c. 6; *disc.* 4. c. 8, *de l'homme*, § 9, c. 6.)

8. Vertus du christianisme en général. « Le Christianisme n'a point enseigné à l'uni- « vers des vertus plus réelles que celles du pa- « ganisme, et il est difficile, pour quiconque les « examine, de souscrire aux éloges qu'une pré- « vention aveugle lui prodigue souvent. » (*Syst. soc.*, *part.* 1.)

Colonne B.

6. SERMENT, PARJURE. « Il est clair que la « sainteté des sermens est nécessaire, et qu'on « doit se fier davantage à ceux qui pensent qu'un « faux serment sera puni qu'à ceux qui pensent « qu'ils peuvent faire un faux serment avec im- « punité. » (*Volt. Dict. Phil. art.* ATHÉISME.)

7. PROBITÉ. « Un individu représente l'état « comme chacun de ses membres. Or il seroit « absurde de dire que ce qui fait le bonheur et « la perfection de l'homme fût inutile à l'état, « puisque celui-ci n'est que la collection des « citoyens, et qu'il est impossible qu'il y ait « dans le tout un ordre et une harmonie qu'il « n'y a pas dans les parties qui le composent... « Lorsqu'il n'y a plus de vertu (dans les parti- « culiers), alors les lois les plus sages sont im- « puissantes contre la corruption générale.... « Ce sont les mœurs des citoyens qui remontent « et vivifient l'état. » (*Encycl. art.* VERTU.)

8. VERTUS DU CHRISTIANISME EN GÉNÉRAL. « Bien supérieur aux anciennes législations, le « christianisme rétablit dans sa splendeur la loi « naturelle, et nous montra les vertus les plus « sublimes. » (*Encycl.* Voy. *art.* VERTU et CHRISTIANISME.)

Colonne A.

9. CRAINTE DE DIEU. On nous dit, d'après la Bible, que la crainte de Dieu est le commencement de la sagesse. « Cette crainte ne seroit-« elle pas plutôt le commencement de la folie ? » (*Boulanger, Christian. dévoilé, pag.* 165, *en note.*)

10. PARDON DES INJURES. « Cet amour des « ennemis, que le christianisme est si fier d'a-« voir imaginé, est un précepte impossible. « Sommes-nous les maîtres de chérir la dou-« leur, de recevoir un outrage avec joie, d'ai-« mer ceux qui nous font éprouver des traite-« mens rigoureux? » (*Lettres à Eugénie,* « *lettre* 8.) L'on peut appeler fanatiques tous « ces esprits outrés, ces docteurs despotiques, « qui choisissent les systèmes les plus révoltans; « ces casuites les plus impitoyables, qui, après « avoir arraché l'œil, vous disent encore d'ai-« mer la chose qui vous tyrannise. » (*Encyc., art.* SUPERSTITION.) « Le précepte du pardon des « injures et de l'amour des ennemis semble « n'être propre qu'à faire des lâches.... Il est « directement opposé aux idées de la gloire, « qui veut qu'on se venge avec éclat d'un af-« front qu'on a reçu aux yeux du public. » (*Marquis d'Argens, Lettres Juives, lett.* 8.)

Colonne B.

9. Crainte de Dieu. « Lorsque la créature, « entêtée d'opinions absurdes, se roidit contre « le vrai, et donne la préférence au vice, sans « la crainte des peines et des récompenses (sans « la crainte de Dieu qui distribue les unes et les « autres), il n'est plus de retour. Cette crainte « est le frein le plus puissant que la philoso- « phie oppose au vice. » Voy. *Principes de la Phil. Morale*, § 5; *idem. Volt. de l'Athéisme.*)

10. Pardon des injures. « Les hommes n'ont « pas besoin d'une révélation céleste pour sa- « voir que le pardon des injures est un senti- « ment noble, grand, digne d'un homme d'hon- « neur « (*Syst. soc. part.* 1, *c.* 15.) « La gé- « nérosité qui fait pardonner les injures est un « sentiment inconnu aux petites âmes... La ven- « geance n'est un plaisir que pour les âmes « atroces. (*Moral. univ.* § 3, *c.* 5.) Le vrai « courage consiste bien plus à pardonner une « injure qu'à s'en venger. Pour pardonner, il « faut dompter les transports de son courroux; « pour se venger, il ne faut que s'y laisser aller. » (*Catéch. moral. art. de l'Héroisme.*) « La can- « deur, le pardon des injures, font du Naza- « réen un véritable philosophe. » (*Marquis d'Argens, Lettres Juives, lett.* 142.)

Colonne A.

11. Mépris des richesses. « La vertu ne « consiste point dans le mépris des richesses, « des grandeurs, de la puissance. » (*Syst. soc.*, c. 14.) « Le vœu de pauvreté n'est que d'un « inepte ou d'un paresseux. » (*Raynal*, *Hist. Polit. et Phil.*, *liv.* 19.) « La pauvreté nous « prive du bien être, qui est le paradis des phi- « losophes... Elle bannit loin de nous toutes les « délicatesses sensibles... Nous bannissons loin « de notre société le philosophe qui ne travaille « pas à se délivrer de la misère. » (*Nouvelle liberté de penser*, *p.* 202.) « Toute religion qui, « dans les hommes, honore la pauvreté d'esprit, « est une religion dangereuse. » (*Helv. de l'Homme*, § 7, *c.* 3.)

12. Humilité. « L'indifférence et l'humilité « des chrétiens ne sont propres qu'à éteindre « toute vertu..... Quelle que soit la source des « bonnes dispositions de l'homme, il ne peut « s'empêcher de savoir qu'il les a, de s'en ré- « jouir, de s'applaudir de les avoir, d'être con- « tent de lui-même.... D'où l'on voit que l'hu- « milité vraiment chrétienne est un être de rai- « son, et que si elle étoit possible, elle seroit « injuste et absurde. » (*Syst. soc. part. c.* 13 *et note* 44.)

13. Orgueil. « L'orgueil, nous dira-t-on,

Colonne B.

11. Mépris des richesses. « La manière de « penser du sage qui veut se rendre heureux « se réduit à deux principes, au détachement « des richesses, et à celui des honneurs. » (*D'Alembert*, *Elém. de Phil.*, *art.* Morale.) « Il est nécessaire pour le bonheur. de ne dé- « sirer que les choses qui ont une bonté réelle... « Or les richesses et les honneurs ne sont que « des biens imaginaires.... qui ne constituent « pas le bonheur; le philosophe doit donc les « mépriser. » (*Traité élém. de Morale*, *extrait des chap.* 16 *et* 17.)

12. Humilité. « Le sentiment profond d'hu- « milité gravé dans les esprits détruit, anéantit « toutes les ressources de l'amour-propre, en « les poursuivant jusque dans les replis les plus « cachés de l'âme. » (*Encycl. art.* Christian. « Pour acquérir cette vertu, il faut tâcher de « se convaincre combien de perfections nous « resteront toujours à acquérir; que le peu « même que nous valons est l'ouvrage de la « nature et des circonstances, autant ou plus « que le nôtre. » (*Catéchisme philosophique*, *Morale*, c. 1.)

13. Orgueil. « Le mérite réel n'est jamais

Colonne A.

« attache l'homme à la terre. Tant mieux, ré-
« pondrons-nous ; l'orgueil a donc son utilité.
« Loin de le combattre, que la religion fortifie
« dans l'homme l'attachement aux choses ter-
« restres. » (*Helv. de l'Homme*, § 1, *c.* 14.)
« S'estimer, être estimé des autres, telle est la
« félicité que la morale propose à tous les hom-
« mes, dans tous les états de la vie. » (*Morale univ.* § 5, *c.* 8.)

14. Ambition, amour du pouvoir et de la gloire. « L'ambition est le plus grand mobile « des actions et même des vertus des hommes; « et par cette raison, il seroit dangereux de la « vouloir éteindre. » (*D'Alembert, Elém. de Phil. art.* Morale.) « L'amour du pouvoir est « la disposition la plus favorable à la vertu. Le « ciel, en l'inspirant à tous, leur a fait le don « le plus précieux. » (*Helv. de l'Homme*, § 4, *c.* 14.) « L'amour de la gloire est, entre « toutes les passions, la seule qui puisse inspirer « des actions véritablement vertueuses. » (*Helvétius, de l'Esprit, Disc.* 3, *c.* 7.)

15. Empire sur soi-même. « Ecoutez la re- « ligion; elle vous ordonnera de vous vaincre

Colonne B.

« orgueilleux ; l'orgueil annonce toujours de « l'impudence et de la sottise..... L'orgueilleux « est un être insociable. » (*Morale univ.* § 3, *c.* 2.)

14. AMBITION, AMOUR DU POUVOIR ET DE LA GLOIRE. « L'ambition, cette passion funeste « de primer, de dominer et de se distinguer, a « produit plus de crimes que toutes les passions « ensemble. » (*Traité élémentaire de morale*, *c.* 14.) « L'homme qui se passionne pour la « gloire est comme l'enfant qui s'extasie au co- « loris d'une bulle de savon. (*Id.*) Attacher le « bonheur au char de la gloire et de la renom- « mée, c'est le mettre, comme un enfant, dans « un joujou, ou dans le bruit que fait une trom- « pette. » (*Lamétrie*, *Vie heureuse*, *p.* 198.) « Les ambitieux de gloire ne peuvent être que « de grands criminels..... Les causes des grands « attentats sont l'amour de la gloire et l'am- « bition. » (*Helvétius*, *de l'Homme*, *t.* 2, *p.* 60 *et* 138.)

15. EMPIRE SUR SOI-MÊME. « L'habitude de « se vaincre soi-même, dans laquelle consiste

Colonne A.

« vous-même, décidant sans balancer que rien « n'est plus facile; et que pour être vertueux, « il ne faut que vouloir. Prêtez l'oreille à la « philosophie, elle vous invitera à suivre vos « penchans, vos amours, et tout ce qui vous « plaît. Ici, il n'y a qu'à se laisser aller aux agréa- « bles impulsions de la nature; et là, il faut se « regimber contre elles. » Telle est la différence énorme entre la morale de la philosophie et celle de la religion. (*Lamétrie, de l'Ame, page* 31.)

Colonne B.

« la pratique de la morale, loin de détruire, « comme on le pense, le charme de la vie, de- « vient elle-même l'habitude la plus satisfai- « sante.... Il est évident que le travail de la mo- « rale sur l'homme, ou plutôt de l'homme qui « veut être heureux sur lui-même, doit ten- « dre à acquérir cet empire sur soi. » (*Traité élémentaire de Morale*, *c.* 10 *et* 19.) Telle est la ressemblance entre la morale de la philosophie et celle de la religion.

NOTE

De madame la Baronne sur le chapitre précédent.

Savez-vous, chevalier, que voilà encore un assez grand nombre de vertus que notre catéchiste renvoie au préjugé? Tout à l'heure c'étoit la pudeur, la chasteté, la fidélité conjugale; à présent c'est l'amour paternel, la tendresse filiale, l'amitié, la reconnoissance, la probité, l'amour du vrai, le mépris des richesses, le pardon des injures, la générosité. Quelles sont donc les vertus qui nous restent, si toutes celles là sont perdues pour nous? Savez-vous bien qu'un philosophe qui n'aime point son père, qui n'aime point son fils, qui n'aime point son ami, qui n'aime point son bienfaiteur, qui n'aime point la vérité, qui n'aime point la probité, qui n'aime point l'humilité; mais qui, en revanche, aime bien le mensonge et le parjure utile; qui aime bien l'orgueil, les richesses, l'ambition, la vengeance; qui aime bien encore la gloire, le pouvoir, l'autorité; savez-vous bien, dis-je, qu'un pareil philosophe ne seroit pas pour nous un homme fort aimable? Savez-vous qu'en répétant à vos compatriotes des leçons de cette espèce, notre catéchiste s'entend parfaitement à nous décréditer, autant qu'il est

possible, dans l'esprit de tout homme qui pense? N'allez pas vous contenter de rire des efforts qu'il redouble pour nous rendre odieux. En voilà, ce me semble, bien plus qu'il n'en faudra pour y réussir; si je n'ai pas un démenti formel à lui donner.

Et remarquez toujours le soin qu'il a de présenter les mêmes sages, tantôt sous la colonne A, tantôt sous la colonne B, se démentant sans cesse eux-mêmes. Dans le chapitre précédent, c'étoit votre marquis d'Argens, qui ne voyoit rien de plus odieux que les propos licencieux, et le crime de ceux que la beauté entraîne à des plaisirs illicites; et renvoyoit ensuite à la pâture, tenoit pour imbécile celui qui résistoit aux charmes d'une belle femme. C'étoit votre moraliste universel, qui voyoit tous les liens d'un mariage peu heureux rompus par la nature même des choses, et nous disoit ensuite que toute loi, tout préjugé, tendans à relâcher les nœuds du mariage doivent être blâmés par l'homme raisonnable. C'étoit votre Toussaint, qui, dans la perpétuité du mariage, voyoit le grand obstacle à la fidélité des époux, et vous disoit que ces nœuds perpétuels sont le vœu de la nature. Ici, c'est d'Alembert qui craint de voir l'ambition s'éteindre, et qui ne voit ensuite le bonheur du sage que dans le détachement des richesses et des honneurs, grands objets de l'ambition. C'est encore votre marquis d'Argens,

qui ne voyoit d'abord que lâcheté, bassesse dans le pardon des injures, et qui vous dit ensuite que ce pardon fait du chrétien un véritable philosophe. C'est votre Helvétius, qui ne connoît de source de nos grandes vertus que dans l'amour de la gloire, et qui vous dit ensuite que les ambitieux de gloire ne peuvent être que de grands criminels? Croyez-vous bien que notre catéchiste ait fait sans dessein tous ces rapprochemens? Croyez-vous bien surtout qu'il n'ait pas senti toute l'indignation dont vos compatriotes alloient être saisis en voyant Boulanger demander sans pudeur si la crainte de Dieu n'est pas le commencement de la folie? En vérité, j'ai peur qu'ils ne répondent tous que la philosophie est la consommation de l'impudence et du délire. Jugez après cela si j'ai raison de craindre que ce malheureux catéchisme ne perde absolument nos sages dans l'esprit de nos provinciaux, et de vous demander les armes les plus fortes contre la calomnie.

OBSERVATIONS

D'un Provincial sur le troisième chapitre du double Catéchisme philosophique.

Vous avez vu nos sages, ou plutôt nos vains sophistes insulter hautement à la pudeur, renvoyer aux vertus de préjugé la chasteté, la continence, la fidélité conjugale; vous avez vu tous leurs efforts pour justifier le libertinage le plus effréné, la fornication, l'adultère, l'inceste, et pour concilier avec le nom de la vertu jusqu'à l'infâme pédérastie (1). Les voilà qui viennent

(1) J'ai vu plus que cela, et il faut que je le dise, parce qu'il est bon de faire connoître à quel point de dépravation cette prétendue philosophie conduit ses adeptes. Je ne la connoissois encore qu'imparfaitement; je fus conduit par un homme que je croyois honnête, au milieu d'une société, où bientôt l'on agita des questions relatives aux mœurs. On en vint à l'horrible méprise de l'habitant du Caire, qui, disoit-on, se satisfait avec..... Je ne peux pas l'écrire; mais pourra-t-on le croire? La bestialité même trouva un défenseur dans celui qui me sembloit le philosophe le plus considéré de l'assemblée. Avec toute la fierté d'un homme qui sent sa supériorité, il fit des argumens dignes de l'animal qu'il voyoit avec indifférence uni à l'homme. Il défia qu'on pût lui répondre. Les adeptes écoutoient, et sembloient convenir que la bestialité n'étoit encore qu'un crime de préjugé. Quant à moi, je l'avoue, dans mon indignation, je ne conservai qu'autant de sang-froid qu'il en falloit pour me retirer. J'avois dix ans de moins qu'au moment où j'écris; mais le discours de l'infâme sophiste m'est encore présent, et me glace d'horreur.

à présent anéantir toutes les vertus de société, l'amitié, la reconnoissance, et jusqu'à la tendresse paternelle, à l'amour filial : les voilà qui affectent un souverain mépris pour la probité, pour toutes les vertus religieuses, la crainte de Dieu, le détachement des richesses, le pardon des injures, l'humilité chrétienne, et l'attention à se vaincre soi-même. Je vous l'avois bien dit, que de leur principe fondamental, ou de cet égoïsme qui, sans aucun égard pour l'honnêteté, réduit tout à l'utilité, à l'intérêt présent, suivoit évidemment la ruine de toute la morale. Il est vrai que le double catéchisme vous présente toujours quelques-uns de nos sages rejetant ces affreuses conséquences : mais quel gré pourrons-nous leur en savoir encore, puisque de part et d'autre il n'en est pas un seul qui me ramène aux vrais principes ; puisque, si d'un côté ils se montrent toujours effrontés moralistes, je ne puis voir de l'autre que des sophistes insidieux, ou des logiciens pitoyables?

S'il est vrai qu'ils rougissent d'avouer que leur philosophe sera essentiellement mauvais fils, mauvais père, ami perfide et mauvais citoyen, malhonnête homme, que ne rougissent-ils aussi d'avoir voulu que l'intérêt personnel, l'utilité présente fussent le seul mobile de toutes les vertus? Pourquoi s'obstinent-ils à rejeter cet intérêt éternel qui, dédommageant abondamment la vertu de tous ses sacrifices, ne me

permet jamais de renoncer à mes devoirs, de quelque nature qu'ils puissent être, et quelque opposés qu'ils se trouvent à l'intérêt présent? Si l'utile du jour fait tout, n'est-il pas vrai qu'un père doit s'attacher fort peu à des enfans qui lui sont à charge? N'est-il pas vrai qu'un fils doit secouer le joug de ses parens dès que son bien-être ne s'accorde pas avec leur autorité? qu'un homme doit trahir son ami, sa patrie, dès qu'il croit y trouver son avantage? Ou l'art de raisonner est nul, ou, le principe de nos sages admis, il faut évidemment admettre aussi toutes ses conséquences.

S'il falloit cependant les réfuter dans leur affreux détail toutes ces odieuses conséquences, pourriez-vous bien, lecteur, vous y résoudre? et ne sont-elles pas assez révoltantes pour que l'indignation qu'elles excitent ne nous permette pas seulement de les combattre par le raisonnement? Répondriez-vous au fou, au frénétique qui viendroit vous dire : Il n'est pas naturel qu'un père s'attache à ses enfans; cette affection, loin d'être naturelle, *n'est le plus souvent qu'un effet de la postéromanie, de l'orgueil ou du désœuvrement?* Tout ce qu'on peut répondre à ce prétendu sage n'est-il pas au moins dans ces mots : Sois père, et écoute ton cœur? Que dirai-je donc, moi, à votre Helvétius? Irai-je contester avec lui, et lui demanderai-je comment il a pu lui venir dans l'esprit que la nature

ait si étroitement lié le sort de l'enfance aux soins, aux attentions, à la vigilance continuelle, à l'amour le plus inquiet, le plus actif de la part des parens, sans vouloir cependant que ces parens aiment réellement, sincèrement et constamment le fruit de leur union? Elle est donc bien bizarre cette nature! elle est aussi inconséquente que votre philosophie; elle veut que ce père se consacre à son fils, et ne veut pas qu'il l'aime! elle en a fait son Dieu, son ange tutélaire, et il lui donne un cœur rempli d'indifférence, le cœur d'un étranger! elle veut et prescrit en un mot tous les soins de l'amour, et ne veut ni ne prescrit l'amour! C'est de vous, de votre sang, c'est par l'amour et le plaisir qu'elle l'a fait naître cet enfant; c'est par l'amour, par les caresses qu'elle vous attache à lui; elle n'a rien créé de si touchant, de si aimable, de si intéressant; et l'imprudente ne veut pas que vous soyez touché, que le cœur de cette mère même soit sensible, s'inquiète, s'intéresse, s'attendrisse à son aspect! O raison! ô nature! qu'êtes-vous donc pour le sophiste? Quand reconnaîtra-t-il votre voix s'il est sourd au précepte de l'amour paternel?

Oh! qu'il m'est odieux ce vain sage! il n'a pas ordonné à mon père de m'aimer, il ne m'ordonne pas d'aimer mon père! et pour me dispenser de cet amour, il me demandera s'il est fondé sur un autre bienfait que celui de la vie;

il prescrira un terme à mon dévouement. Tais-toi, vain philosophe; et tes questions et tes dispenses me révoltent. Laissez-moi voir mon père; laissez moi voir dans lui l'objet de ma tendresse, de mes vœux, de ma reconnoissance; laissez-moi l'assurer que le temps, les années ne feront qu'ajouter à mon respect, à mon affection; que si j'acquiers des forces, ce sera pour voler à lui dans ses besoins, pour lui rendre les soins qu'il eut de mon enfance. Et toi, de ses nombreux enfans le plus heureux, puisque le sort ne t'éloigna jamais de ses foyers, toi qu'un droit précieux retient auprès de lui, ah! veille sur ses jours; veille sur une mère émule de ses soins, de ses vertus et de sa piété. De tous tes droits d'aînesse, c'est le seul que mon cœur t'envia. Loin de moi ces calculs de ce qu'ils laisseront à Esaü où à Jacob, de la prédilection que Joseph ou Benjamin peuvent obtenir d'eux! Je leur dois l'existence; je leur dois tous ces soins prodigués à une longue enfance, au maintien d'une vie que moins d'attention, moins d'amour de leur part m'eût fait perdre cent fois; je leur dois ces leçons, ces exemples qui tant de fois soutinrent ma vertu chancelante; je leur dois ces secours prodigués à l'instruction de ma jeunesse; je leur dois cet intérêt touchant qu'ils n'ont cessé de prendre à mes travaux et à mon sort. Etends, Dieu des patriarches, étends encore pour eux la carrière des années. Dans l'âge d'Abraham,

qu'ils revoient leurs enfans et les enfans de leurs enfans; qu'ils nous voient encore réunis auprès d'eux; que nos vœux, de nouveau, leur arrachent des larmes de plaisir, de tendresse; qu'ils nous entendent tous bénir le Dieu qui les conserve, et conjurer le ciel de prolonger encore leurs jours et leur bonheur.

Pour vous qui jouissez d'un sort moins heureux, vous qui croyez avoir et qui avez peut-être des reproches à faire à la tendresse paternelle, parce que la nature fut trop foible dans le cœur d'un père, faut-il qu'elle devienne nulle dans le vôtre? Sans doute elle aura vu avec douleur les sentimens paternels oubliés. Mais croyez-vous la consoler et réparer son outrage, en renonçant à la tendresse filiale? Non, non, il est au moins un bienfait pour lequel elle réclamera toujours votre reconnoissance. Celui que vous croyez pouvoir vous dispenser d'aimer vous a donné la vie; comment ferez vous donc cesser l'obligation tant que le bienfait dure? Comment celui par qui vous êtes deviendra-t-il pour vous indifférent ou odieux, comme celui de qui vous n'avez obtenu ni l'existence, ni aucun des biens qui l'ont suivie? Vous les lui devez tous comme à leur source; ne lui dussiez-vous que la vie, quels services mettez-vous dans la balance? Je le sais, une philosophie insensée a dédaigné de mettre cette vie au nombre des bienfaits; elle me force à réfléchir que

son école et les abominations de l'égoïsme lui donnoient des moyens et des motifs de vous laisser dans le néant. Qu'importe que la nature l'ait appelé par le plaisir à être père? Êtes-vous moins son fils? êtes-vous moins à lui? en a-t-il moins de droits sur son ouvrage, sur celui qui existe par lui? Ne faut-il pas d'ailleurs un cœur d'airain pour penser seulement qu'il soit possible à un enfant de voir souffrir son père et de ne pas souffrir avec lui, de ne pas oublier toutes les disgrâces domestiques et de ne pas voler à son secours? Quel cœur philosophique que celui dans lequel toute injure ne se trouve pas effacée, et toute haine éteinte, à cette pensée seule : Il est mon père! Quel maître que celui qui viendra me conseiller de calculer, avant d'aimer mon père, ce qu'il me doit et ce que je lui dois; de chercher s'il n'y a pas ici des compensations; si l'homme ne peut pas faire oublier le père, et de peser enfin froidement où la justice commence, où le devoir finit! Oh! qu'il m'est odieux ce philosophe au cœur glacé! je n'aurois pas le mot à lui répondre, je le détesterois. Quelle école que la sienne pour notre jeunesse, pour la génération future! qu'elle s'étende encore, et la nature aura toujours des calculs, des sophismes à combattre pour établir le sentiment; bientôt l'enfance même n'éprouvera plus son doux empire, et bientôt le père ne sera

pour le fils qu'un étranger, qu'un homme ordinaire.

Déjà elle l'a prononcée cette maxime inconcevable : *Les enfans ne restent liés au père qu'aussi long-temps qu'ils ont besoin de lui pour se conserver ; sitôt que ce besoin cesse, le lien naturel se dissout.* Dans quel délire philosophique ont-ils osé écrire ce blasphème? Echappé au naufrage et sorti de l'abîme, je ne dois plus rien à la main qui m'a conduit au port ! L'instant où je pourrai connoître et juger le bienfait sera celui qui me dispense de la reconnoissance, qui me permet de fuir mon bienfaiteur, pour n'avoir désormais avec lui aucun engagement, aucune liaison ! Cet instant effacera de ma mémoire quinze et vingt années de peines, de soucis, de conseils, de dépenses, de soins habituels consacrés à mon éducation, au maintien de mes jours, à m'instruire, à me fortifier, à prévenir mes fautes et à me relever ! Je ne commencerai à pouvoir agir par moi que pour me refuser à ceux qui ont vécu pour moi ! et le premier des droits que je reçois de la nature seroit le droit de n'être qu'un ingrat ! Elle n'a donc pas fait, cette nature, à mon père, à ma mère, une loi de ces soins qu'exigeoient mon enfance et ma jeunesse? Elle n'a pas voulu que ma vie leur fût chère ; elle leur a rendu impossible le devoir de m'aimer! Car enfin, quel est l'homme qui pourra franchement,

sincèrement et cordialement s'attacher à l'enfant dont il peut dire : Voilà un être que j'élève; je lui donnai le jour; je ne vis, ne respire que pour lui, il me doit tout ce qu'il est, tout ce qu'il pourra être; et dès l'instant qu'il n'aura plus besoin de moi, je ne serai plus rien pour lui; je n'aurai plus aucun empire sur son cœur : mes volontés seront pour lui ce qu'elles sont pour l'étranger; j'aurai beau le chercher, l'appeler dans mes besoins, dans mes infirmités, dans ma vieillesse; il fuira loin de moi? Il seroit près de moi, et nos lieus seroient dissous! la nature ne lui diroit plus rien, si ce n'est qu'il est libre et qu'il ne me doit rien!

De quelque état que vous soyez, lecteur, je vous interpelle; soyez franc et sincère, je vous le demande; cet enfant dont la conduite vous seroit ainsi connue d'avance, le pourriez-vous aimer actuellement? Dans ses caresses même, seroit-il pour vous autre chose qu'un serpent réchauffé dans votre sein? Oui, la seule idée de ses dispositions à venir glaceroit votre cœur. Vous le verriez grandir, il vous affligeroit, il vous contristeroit; chaque jour, ajoutant à ses progrès, ajouteroit à votre aversion et à votre douleur, parce que chaque jour avanceroit l'instant qui ne vous montrera qu'un ingrat, qu'un fils dénaturé. Qu'elle est donc monstrueuse cette philosophie qui, effaçant ainsi toute idée d'atta-

chement, de soumission dans le cœur des enfans, sème la douleur, l'aversion, la haine, l'indignation dans le cœur des parens! cette philosophie qui les force à maudire un enfant que la nature les force à élever; cette philosophie qui m'autorise à voir la prophétie la plus accablante, la plus désespérante pour le père malheureux auquel je pourrai dire : Tu élèves un enfant; il sera un philosophe. O Jean-Jacques! ô Rousseau! toi qui détestois tant les philosophes, les Raynal, les Toussaint, les Diderot, les Helvétius, les Encyclopédistes, comment as-tu donc pu te déclarer ici et tant de fois pour leur philosophie? Je l'entends cet adepte de quinze ou de vingt ans, qui oppose à mes conseils tes leçons et les leurs; je me trouve forcé de lui répondre : Taisez-vous, jeune ingrat, et rougissez d'un cœur que le plus perfide et le plus odieux des sophismes ne révolte pas. Vous n'avez plus besoin de vos parens, et vous osez conclure qu'ils n'auront plus de droits sur vous! Voilà où vous conduit le détestable intérêt personnel, l'égoïsme réduit en action. Vous n'avez plus besoin de vos parens! eh! quel besoin avoient-ils donc eux-mêmes d'un enfant tel que vous, d'un enfant qui devoit les oublier dès qu'il pourroit se passer d'eux? Quel besoin avoient-ils de l'élever, de le nourrir, de s'inquiéter sans cesse pour lui, de retrancher pour lui à leur sommeil, à leurs plaisirs, à leur subsis-

tance? S'ils avoient raisonné comme vous, où seriez-vous? Vous n'avez plus besoin de leurs secours! mais bientôt, mais dès ce jour peut-être, ils ont besoin des vôtres; et quel cœur avez vous, si cette pensée seule ne vous fait pas voler à eux?

Vous n'avez plus besoin de vos parens! eh! depuis quand les droits de la société, de la nature, n'ont-ils de règle que vos propres besoins? Faudra-t-il donc attendre que j'aie besoin de mon ami pour le servir, de mon bienfaiteur pour cesser d'être ingrat, de mon Roi pour cesser d'être rebelle?

L'ami, le bienfaiteur dans ce père ne disent rien à votre cœur! eh bien, il sera votre maître. Vous n'avez pas voulu prévenir ses volontés, la nature vous soumet à ses ordres; et puisque votre cœur, gâté par les sophismes, ne veut entendre ici qu'un droit sévère, je parlerai de justice, où je voulois ne parler que d'amour. Je dirai : Il est juste, il est dans l'ordre de la nature même, que vous serviez ce père, que vous obéissiez, que vous soyez soumis à sa voix: ni le temps, ni les lois ne vous dispenseront jamais de ce double devoir. La condition des pères est trop dure, elle n'a pas été réglée par l'équité, et la nature a mis de leur côté toutes les peines, du côté des enfans tout l'avantage, si ce contrat formel n'est écrit dans son code: Le père veillera sur ses enfans tant qu'ils auront besoin de

lui; les enfans serviront le père dès qu'il aura besoin de leurs services; son empire sera celui des rois, et son peuple sera dans ses enfans : ils auront obéi pour leur bonheur, ils devront obéir pour le sien. Ils furent son ouvrage, ils seront sa possession, ils seront en quelque sorte à lui, comme il est lui-même au Créateur; ils seront obligés de l'honorer, de le servir.

Je ne veux pas, sans doute, leur donner un tyran dans un père; je ne veux pas non plus lui donner des esclaves dans ses enfans; mais l'empire de la paternité, parce qu'il est plus doux, en sera-t-il moins juste? parce qu'il n'aura pas l'appareil des licteurs, aura-t-il moins pour lui toute la force de la raison, toute celle de la nature?

Je le vois bien, jeune homme, nos vains sages vous ont dit que vous étiez né libre : mais si la liberté consiste à n'avoir plus de devoirs, ce père étoit donc libre aussi de vous abandonner dès l'instant que votre enfance lui devint incommode et troubla ses plaisirs, ou fut à charge à son repos, à sa fortune? Soyez libre, mon fils, mais soyez-le sous le joug de l'amour, du respect et de l'obéissance filiale. N'y eut-il donc jamais d'autre devoir que celui de l'esclave? Venez, et que je vous apprenne à obéir sans avilir la dignité de l'homme. Prévenez les désirs d'un père tendre, et surtout prévenez ses besoins. S'il a fallu qu'il vous les exprimât, affligez-vous de les avoir

connus trop tard. Votre fortune a-t-elle ajouté à votre aisance? faites-vous un plaisir de la partager avec ce père, cette mère indigente. N'attendez pas qu'ils le demandent. Soyez l'appui de leur vieillesse, et encore une fois n'allez pas calculer sur les services rendus, les services que vous avez à rendre. Ecoutez la nature, et suivez la douceur de ses impressions. Voilà la liberté de la raison, de la vertu, de l'enfant devenu vrai philosophe. Il aime, il obéit et il sert par amour, en laissant l'esclave obéir et servir par contrainte.

Choisissez; mais il faut essentiellement l'un ou l'autre, ou servir par amour, ou servir par justice. La nature vous offre ces deux liens. Malheur au philosophe qui vous dit : L'un et l'autre sont rompus par la seule cessation de vos besoins! Que le Dieu de Moïse ne lui épargne pas la malédiction attachée, dans ses lois, à l'enfant qui n'aime point son père, et ne l'honore pas. Qu'il abrège ses jours, ou qu'il lui donne des enfans qui lui ressemblent.

Mais de quel œil faudra-t-il regarder ces prétendus sages, à mesure que leurs leçons se développent? Hélas! ils ont fait des époux infidèles, des pères insensibles, des enfans ingrats; il falloit bien s'attendre à les voir faire des amis perfides. Oui, c'étoit là encore que tendoient leurs principes. L'amitié, par elle-même, est moins une vertu qu'un sentiment; mais que je

leur en veux de l'avoir avili, ce sentiment si pur; de l'avoir confondu encore avec leur fatal égoïsme; d'avoir osé nous dire qu'il n'a encore d'autre mesure que l'intérêt ! Oui, j'en veux à cette lâche philosophie, de flétrir mon Henri, le plus brave des rois, le meilleur des amis. Je lui en veux d'attacher l'intérêt à l'âme de Sulli, d'effacer de ses titres le plus glorieux pour lui, d'écrire sur sa tombe : Ce n'étoit pas Henri, c'est le roi qu'il aima. Je lui en veux d'avilir Jonathas, le plus pieux des princes, le plus touchant modèle de l'amitié constante et généreuse; d'effacer de l'histoire le nom de ce Damon, de ce Pythias que Syracuse a vus rendre les tyrans mêmes jaloux de l'amitié; d'avoir fait son possible pour éteindre dans les cœurs les plus unis tout sentiment d'estime, de respect mutuel, et pour anéantir dans tous l'amitié elle-même.

Comment régnera-t-elle sur la terre, et dans quelle âme trouvera-t-elle place, quand nous nous serons tous convaincus, avec Helvétius, qu'un ami n'est qu'un homme que l'intérêt peut seul nous attacher, et qui nous quittera dès qu'il n'aura plus rien à espérer de nous? Est-il rien qui l'efface, ce sentiment si doux; est-il rien qui s'oppose à la confiance, à l'intimité, plus efficacement que cette persuasion, et qui rende l'amitié plus suspecte, qui la fasse s'évanouir plus vite ? Jamais, non jamais mon âme ne se déchargera du poids de sa douleur sur le sein de celui que

mes malheurs ne touchent que pour le refroidir. Jamais il ne saura mon secret, le lâche qui n'attend pour le trahir que l'instant où il pourra le faire avec quelque avantage. Je le méprise trop; et si tous les amis doivent lui ressembler, je ne veux plus d'amis.

Grâces à la nature ! tous les hommes n'ont pas le cœur de nos sophistes. Elle réclame encore trop hautement contre leur école. Elle ne souffre pas seulement l'union de ces idées : amitié, intérêt personnel; dans aucun idiome, ami intéressé n'a jamais signifié autre chose qu'un ami dangereux, qu'un ami perfide, ou prêt à l'être.

Grâces à la nature ! nos vains sages ont beau blasphémer l'amitié, il est encore des cœurs faits pour en jouir, et pour la distinguer de vos affections serviles et rampantes. O toi, qui m'inspiras ce sentiment et plus noble et plus pur, tu le sais, si jamais j'attendis rien de toi que toi-même ! Ma carrière n'a point lié mon sort à tes bienfaits, et le tien ne dépendit jamais de mes services; cependant, qui pourra détacher mon âme de la tienne? Sois heureux : tu le sais, c'est là le plus sincère, le plus ardent de mes vœux, le plus indépendant de mon propre destin. Mais si l'adversité te menace jamais, ou te fait éprouver des revers, ah ! pense, pense au moins qu'il te reste un ami : c'est alors que tu le connoîtrois, et, crois-moi, c'est

alors qu'il s'applaudiroit de l'être. Viens avec confiance, viens, partage avec moi, et ne va pas me croire généreux quand je dirai que ce qui est à moi t'appartient. Partage sans rougir et sans craindre de me voir regretter ce qui passe de mes mains dans les tiennes. A quoi me serviroit ce vil métal, lorsque mon ami souffre? Appelle, appelle-moi dans tes afflictions; ne crains pas de troubler mes plaisirs; je n'en connois plus d'autres que celui de te consoler. Appelle-moi dans tes dangers. Que deviendroient mes jours après les tiens? Je l'ai trop éprouvé; dix années n'ont pas encore fermé la plaie.... Pardonnez-moi, lecteur; les maîtres des perfides amis m'en rappeloient de vrais; et j'allois oublier que ces élans des cœurs ne sont pour nos sophistes qu'une vaine illusion.

Mais vous-même, peut-être, vous avez un ami; votre cœur étoit fait pour en trouver; dites-moi s'il est vrai que l'intérêt vous l'ait donné, que l'intérêt seul vous attache encore à lui; dites-moi si, avant que de l'aimer, de vous plaire avec lui, de vous livrer à ces épanchemens qui font passer votre âme dans la sienne, la sienne dans la vôtre, vous fûtes bien long-temps à calculer en quoi son amitié devoit vous être utile. Vous le vîtes honnête, vertueux; dès l'enfance, peut-être, l'habitude de la société et de vos jeux communs vous rapprochèrent; vous vous cherchiez l'un l'autre;

vous ne le saviez pas encore, et vous étiez ami. Quand votre cœur s'en aperçut enfin, quand sa société vous devint nécessaire, quand vous réfléchîtes pour la première fois qu'en son absence il vous manquoit la moitié de vous-même, que ses plaisirs étoient vos plaisirs, ses douleurs vos douleurs, ses succès vos succès; dites-moi, si l'on fût venu alors vous demander: Que vous importent son bonheur ou ses revers? pourquoi vous réjouir quand il se réjouit? pourquoi vous contrister quand il s'afflige? que vous en revient-il? votre fortune est-elle donc attachée à la sienne? êtes-vous moins aisé quand tout lui manque, moins sain s'il est infirme? que vous font en un mot les malheurs d'un ami, quand vous êtes heureux? A toutes ces questions d'un vil sophiste, quelle n'eût pas été votre indignation? Mais si le lâche avoit encore la bassesse d'ajouter: Il n'est plus cet ami, vous pouvez profiter de sa dépouille; ou bien encore: Il est disgrâcié, et sa place est ouverte aux concurrens; vous pouvez hériter du rang qu'il a perdu: consolez-vous enfin; car sa perte sera votre fortune. Ah! je crois vous entendre: Retire-toi, âme de boue, et va-t'en consoler des amis qui te ressemblent. Livrez-vous à ce noble courroux; il est dans la nature. C'est elle qui soulève votre cœur; c'est elle qui vous dit: L'amitié que j'inspire est le plus généreux des sentimens; celui-là n'est qu'un lâche sophiste, qui a pu la

confondre avec la passion la plus vile, le sordide intérêt.

Voulez-vous les connoître ces amis guidés par l'égoïsme? voyez tous ceux qu'il forme dans les Cours; le nom de l'amitié est dans leur bouche, la haine est dans leur cœur. C'est vous qu'ils flatteront; mais c'est vous que leurs sourdes intrigues supplanteront dès qu'ils croiront pouvoir s'élever sur vos ruines. Voulez-vous, à l'école de nos sophistes mêmes, voir les fruits naturels de l'intérêt? c'est de lui que proviennent ces guerres intestines et ces tours perfides que vous les entendez se reprocher les uns aux autres. Intérêt pécuniaire, intérêt de vanité, intérêt de parti, voilà ce qui les lie. Cessez de les flatter; il n'est pas d'ennemis plus jaloux et plus dangereux. Tu le sais, Jean-Jacques, ce qu'il t'en a coûté pour avoir cessé de sacrifier à Diderot, à d'Alembert! Nos faux sages se connoissent trop bien pour s'entr'aimer quand le moindre intérêt tend à les diviser. Ils s'adorent sans doute, et ils s'encensent mutuellement, parce qu'ils se redoutent. Voltaire les voyoit presque tous à ses pieds; mais en fut-il un seul qui l'aimât, ou qui ne redoutât de sa part ces fureurs que la plus légère égratignure suffit tant de fois à exciter?

Ils sont pourtant unis, nos vains sophistes; ils le furent long-temps. Oui; mais leur union est celle d'une armée dont les chefs se jalou-

sent, se détestent, ou se méprisent; sur lesquels cependant l'emportera la haine d'un ennemi commun. Ils sont unis entre eux, comme toutes les hérésies se liguent contre la seule Eglise catholique, comme tous les démons conspirent contre l'homme, sans cesser de se haïr entre eux et de se nuire. Voilà les amitiés formées par l'intérêt; c'est de celles-là seules qu'Helvétius peut dire qu'*en prédisant l'instant où deux amis cesseront de s'être utiles, l'homme d'esprit peut calculer celui de leur rupture*. Mais malheur à celui qui n'en connoît point d'autres! Ne cherchons pas à lui prouver qu'il en existe; son âme n'est pas faite pour entendre nos preuves; et d'ailleurs plus j'avance dans la réfutation de nos sophistes, plus je suis convaincu que le raisonnement n'est pas ce qu'il faudroit opposer à leurs principes. C'est un cœur qu'il faudroit leur donner. Les malheureux! ils n'en ont point; et c'est bien d'eux qu'on pourroit dire ce qu'on fait des démons: *Ils sont condamnés à ne jamais aimer!* plus malheureux encore, ils sont condamnés à ne pouvoir croire à l'amitié!

Et certes, s'ils avoient le cœur de l'homme, si le sentiment moral n'étoit pas nul dans eux, nous faudroit-il encore des argumens pour leur persuader que la reconnoissance au moins est un devoir, l'ingratitude un vice? Oh! pour le coup, je ne chercherai pas à le prouver au vain

sophiste ; je lui promettrai au contraire d'envoyer les nations à son école; mais une chose que j'exige de lui, c'est qu'en gros caractère, et sur le frontispice de son Lycée, il commence par graver ces mots : *Ici nous apprenons à dispenser les hommes de la reconnoissance*. Sur le front de l'adepte qui osera entrer l'écouter, je veux qu'on puisse lire ces paroles, preuves de son triomphe: *Ingrat comme son maître*. Alors que l'un et l'autre se montrent dans nos sociétés, dans les places publiques, et je leur abandonne tous ceux dont leur aspect ne réveillera pas l'indignation, le mépris et l'horreur.

Non, je n'opposerai pas d'autre argument à ces principes odieux ; je conviendrai que la reconnoissance n'est pas un droit légal; j'avouerai que l'ingrat peut, sans crainte des lois, tout refuser à celui dont il a tout reçu; mais qu'on m'avoue au moins que j'ai le droit de mépriser le philosophe ingrat, et de le détester.

Je l'ai vu se roidir contre le sentiment, et je l'entends encore qui me dit : « De quel droit « pourrez vous l'exiger de moi, cette reconnois- « sance? L'homme n'agit jamais que pour son « intérêt ou son plaisir; sans un de ces motifs, il « agit sans raison; il se satisfait donc, il se paye « lui-même en me servant ; quel retour lui de- « vrai-je pour s'être satisfait? »

Telle est sans doute l'âme du vain sophiste, et tels sont ses services. Hommes plus généreux,

ce n'est pas comme lui que je vous jugerai ; et dites-moi vous-mêmes depuis quand l'intérêt personnel ou le plaisir sont l'unique raison suffisante pour vous déterminer? Est-ce que le desir d'être utile à un autre que moi n'est pas un vrai désir? ne peut-il donc pas être un vrai motif, une raison très-suffisante pour décider ma volonté? Agirai-je sans cause quand j'agirai par cette cause?

Je veux que l'homme trouve toujours quelque plaisir dans le bien qu'il me fait, quoique souvent peut-être il seroit vrai de dire qu'il en trouveroit plus dans la vengeance même que dans un service rendu à l'ennemi; ce plaisir qui accompagne le bienfait en sera-t-il essentiellement le motif déterminant ? C'est votre utilité que je cherche, et non la mienne; c'est l'amour du devoir, si souvent opposé à celui du plaisir ou de l'intérêt, qui me conduit. Dispensez-vous de la reconnoissance, mais ne flétrissez pas au moins le bienfaiteur.

Je le veux encore, que toujours le plaisir soit uni au service; ce plaisir est celui d'une âme généreuse. Par sa nature même, il détruit vos principes et en démontre toute la fausseté. Celui qui s'applaudit d'un service rendu au malheureux cessera de s'en croire meilleur et de s'en applaudir dès que sa conscience pourra lui reprocher intérieurement votre égoïsme; il est donc incompatible, ce plaisir de l'âme honnête, avec

tous vos principes; il faut donc renoncer à ces principes, ou insulter à tout le genre humain, et soutenir que jamais homme n'a connu les plaisirs d'une vraie générosité.

Je le veux enfin, que ce plaisir que j'ai à vous obliger soit inséparable de mes services; il aura pour principe l'amour que j'ai pour vous, puisque mon cœur se réjouit du bien que je vous fais, et même de celui que tout autre vous fait; et c'est pour cela que vous vous dispensez de la reconnoissance! C'est-à-dire que vous cherchez jusque dans l'amour que j'ai pour vous un titre contre moi. Autant valoit me dire: Plus vous êtes mon ami, plus j'ai raison d'être ingrat envers vous.

Mais pourquoi raisonner avec le philosophe? Résolu d'être ingrat, il le sera toujours, et toujours il accumulera les sophismes. Qu'il ajoute tant qu'il voudra argument sur argument, l'ingratitude n'en sera pas moins, non-seulement un vice, mais le vice qui ajoute à tous les vices, qui aggrave tous les crimes. Quelle est en effet la dernière mesure des forfaits, si ce n'est l'ingratitude? C'est un crime que d'être méchant; mais c'est être doublement méchant que de l'être envers celui qui étoit bon pour vous. C'est une scélératesse que l'homicide; mais c'est le comble de la scélératesse que d'ôter la vie à celui qui vous la donna, que d'empoisonner celui qui vous nourrit. Que verront donc nos mal-

heureux sophistes, et que trouveront-ils dans leur cœur, s'ils n'y découvrent pas des vérités si simples?

Suivez leur catéchisme, vous les verrez toujours devenir plus révoltans. Les voilà qui érigent en vertu le mensonge dicté par l'intérêt. Encore une fois, je vous le disois bien, qu'avec ce dogme de l'intérêt personnel la morale étoit bouleversée. Quel est donc le menteur qui ment uniquement par le plaisir de contrarier la vérité? Ce plaisir, si c'en est un pour lui, sera son intérêt, et légitimera le mensonge. Un petit intérêt l'emportera sur ce qu'il appelle une vérité peu importante; un intérêt plus fort lui fera trahir les vérités les plus sacrées; et trouvez, s'il se peut, un menteur plus hardi, plus impudent qu'un menteur philosophe, ou menteur par principe. Je ne suis plus surpris de voir dans leurs productions tant de hardis mensonges, de les voir si souvent mentir contre l'histoire, mentir contre nos dogmes, mentir contre notre morale, calomnier Jésus-Christ, sa religion, ses saints et son Eglise. L'intérêt souverain de leur école, cet esprit de parti qui les domine, leur fait une vertu de leurs mensonges; l'intérêt de l'orgueil et de la vanité, un intérêt souvent plus vil encore, l'intérêt de l'avare écrivain, qui vendroit la vérité moins cher que le mensonge à l'avare libraire, qui voit bien plus de bourses ouvertes pour l'infâme Pucelle que

pour l'héroïne des mœurs ; pour une diatribe contre le sacerdoce que pour des discours évangéliques : tant d'intérêts divers m'expliquent enfin cette foule de mensonges qui ont tant de fois excité mon indignation dans leurs livres prétendus philosophiques.

Je ne suis plus surpris de les voir baffouer nos docteurs, et jusqu'à ce saint père qui décide illicite jusqu'au mensonge même qui pourroit racheter l'univers. Cependant, supposez qu'Augustin soit trop sévère, il n'est point de mensonge, point de supercherie et de mauvaise foi qu'un intérêt graduel ne justifie. L'enfance mentira pour se soustraire aux verges ; l'amitié, pour obliger un frère ; le brigand, pour cacher un complice ; la pitié, pour consoler la veuve ; l'ambition, pour voiler ses projets ; la superstition, pour contenir les peuples ; le ministre du croissant, pour dompter l'Arabie. La vertu comme le vice se conciliera enfin partout avec le mensonge ; et la vérité ne sera plus qu'un instrument, que le juste et le méchant pourront également adopter ou rejeter suivant les projets de l'instant.

Pour faire concevoir à ces vains moralistes combien la religion est plus sage, en proscrivant sans exception tout mensonge, de quelque utilité qu'il puisse devenir, il faudroit les élever ici jusqu'à ce Dieu auquel la vérité a seule droit de plaire, et qui saura dédommager l'homme

vrai de tous ses sacrifices : mais tous nos philosophes du jour n'entendroient rien à ce langage; ils n'y entendront rien tant que la vertu ne sera pour eux que l'utile en ce monde. Il est tout simple qu'ils aiment le mensonge, la ruse, la dissimulation et l'artifice, quand ils s'en trouvent mieux dans cette misérable carrière, où ils désirent tant de borner leur existence : mais aussi avouez qu'il est tout simple que leurs leçons ne donnent à la terre qu'un tas de menteurs, de fripons, de parjures, toujours prêts à mentir quand l'intérêt l'exigera.

Quels citoyens, quels hommes prétendent-ils former encore, quand ils viennent étaler un souverain mépris pour toutes ces vertus qui constituent la *probité des particuliers ?* Seroient-ils insensés au point d'imaginer que la vertu règnera dans un empire, dans une ville, dont chaque citoyen sera sans probité?

Que veulent-ils nous dire quand ils affectent de publier que la postérité ne s'informe pas *si Lucrèce fut impie, Ovide débauché, Auguste dissimulé, et César la femme de tous les maris ?* et quand ils osent ajouter formellement : *Peu importe que les hommes soient vicieux ; c'en est assez s'ils sont éclairés ?* Sans doute eux, qui se croient la lumière du monde, veulent nous disposer à leur passer toute la débauche, toute l'impiété, toute la perfidie, toutes les infamies des Ovide, des Lucrèce, des Au-

guste, des César. Après avoir exalté sans pudeur toute leur fausse science, sans doute qu'ils se flattent de nous persuader que plus un homme est éclairé, plus il peut être vicieux et méchant sans conséquence, sans avoir droit à nos mépris, à notre haine. En faut-il davantage pour m'apprendre à quoi se réduit la vertu, avec combien de vices et d'horreurs elle se concilie à leur école?

Mais dois-je les haïr ou les plaindre quand, insolens sophistes, ils ne rougissent pas d'insulter grossièrement à l'homme craignant Dieu, au chrétien pénétré d'estime et de respect pour les vertus évangéliques? Oui, je les plains réellement, et bien sincèrement, ces sophistes à l'âme vile et basse, à l'esprit trop borné pour ne pas blasphémer le Christ et des leçons dont ils ne sont pas faits pour atteindre la hauteur. Je les plains ces sophistes au cœur trop lâche pour concevoir que l'homme soit capable de mépriser l'éclat des richesses, et de se croire heureux quand il est pauvre: je les plains de ne pouvoir imaginer qu'on puisse oublier une injure, pardonner à l'ennemi, faire du bien à celui dont on reçoit du mal. Ils ont raison de dire ces vertus impossibles: elles le sont pour eux, tristes jouets de l'orgueil et de la bassesse, de l'arrogant sophisme et de la folle erreur, et, s'il est quelque chose de moins philosophique encore, de la sotte et risible jalousie. Car, je ne

puis le croire, ils n'ont pas tous été assez bornés pour se persuader qu'il y a réellement plus de grandeur d'âme à venger une injure qu'à savoir pardonner; à chercher les honneurs, les richesses, et toute la fumée de la gloire, qu'à savoir s'en passer; à suivre ses passions qu'à savoir les dompter. Quand ils voient leur Socrate avaler la ciguë sans maudire la main qui verse le poison; quand ils voient leur Diogène content de son tonneau, et leur Cratès et leur Bias renonçant à la fortune pour vivre en philosophes libres, ils savent bien alors exalter jusqu'à l'ombre de nos vertus chrétiennes; mais c'est dans l'évangile qu'ils les voient élevées au sublime degré de la perfection, soutenues par des motifs plus nobles, dégagées de tout le faste de l'orgueil, ne faisant qu'un seul système avec la religion; ils ne pardonnent pas à Jésus-Christ d'avoir laissé bien loin derrière lui le Lycée et le Portique; d'avoir fait commencer le chrétien où toute la sagesse antique devoit se terminer; d'avoir fait un précepte universel de ce qui leur sembloit le dernier effort de la philosophie. Pour ravir à ce Dieu et à ses disciples l'admiration des peuples, ils se sont efforcés de méconnoître la vertu à son plus haut période; ils ont voulu la faire ramper à côté d'eux comme leurs passions; ils ont cru la montrer prudente et circonspecte dans l'avare, noble dans le superbe, voluptueuse et lascive dans l'homme charnel,

irréconciliable et supérieurement haineuse dans le philosophe humilié. Ils ont beau répéter ces leçons ; l'homme de l'évangile, humble au sein des grandeurs, méprisant les honneurs, les richesses, tenant ses passions sous le joug, l'homme doux, l'homme bon, pardonnant les outrages, rendant le bien pour le mal, sera toujours

---

CATÉCHISME

PHILOSOPHIQUE.

CHAPITRE IV.

Conscience et remords réformés.

Le Philosophe. La conscience est-elle un objet essentiel en morale?

L'Adepte. Non, et sur cet article nous avons à réformer bien des idées.

Le Philosophe. Que doit entendre un philosophe par ces mots de conscience et de remords?

L'Adepte. La conscience est, pour le philosophe, ce sentiment qui nous fait approuver ou condamner intérieurement notre conduite, suivant que nous sentons qu'elle pourra nous attirer l'estime ou le mépris des autres..... Le

aux yeux de tous les peuples l'homme de la vertu, de la vraie grandeur d'âme. Ils auront beau absoudre l'ambition, l'orgueil, la vengeance et toutes les passions, ils auront beau vouloir transformer leurs vices en vertus, on ne les croira pas; et je devois peut-être consacrer moins de temps à leur répondre.

CATÉCHISME

PHILOSOPHIQUE.

CHAPITRE IV.

Conscience et remords maintenus.

Le Philosophe. La conscience est-elle un objet essentiel en morale?

L'Adepte. Oui, et sur cet article le sage ne s'éloignera pas des opinions reçues.

Le Philosophe. Que doit entendre un philosophe par ces mots de conscience et de remords?

L'Adepte. La conscience est, pour le philosophe, ce sentiment qui nous fait approuver ou condamner notre conduite, suivant qu'elle est conforme ou contraire à nos devoirs, sans aucun égard à ce que les autres pourront en

Conscience et remords réformés.

remords est la crainte des châtimens que nos actions peuvent nous attirer en ce monde. (*Preuves*, n° 1.)

Le Philosophe. D'où provient à l'homme ce sentiment qu'il a de ses actions?

L'Adepte. Il nous vient uniquement de l'habitude, de l'expérience, et nullement de la nature. (*Preuves*, n° 2.)

Le Philosophe. L'homme a-t-il des remords des actions secrètes impunies dans ce monde?

L'Adepte. L'expérience nous prouve qu'un crime impuni dans ce monde n'excite jamais de remords. (*Preuves*, n° 3.)

Le Philosophe. Croyez-vous les remords bien utiles?

L'Adepte. Avant le crime, ils ne l'évitent pas; après le crime, ils ne le réparent pas. C'est le plus inutile des supplices. (*Preuves*, n° 4.)

Le Philosophe. Seroit-ce un service pour l'humanité, que l'extinction des remords?

L'Adepte. C'est le plus important que nous rendions à l'homme; ce n'est pas la faute de nos philosophes, si le succès n'est pas complet. (*Preuves*, n° 5.)

Le Philosophe. Connoissez-vous des philo-

Conscience et remords maintenus.

penser. Le remords est ce reproche, cette crainte d'une conscience qui désapprouve nos actions. (*Preuves*, nº 1.)

Le Philosophe. D'où provient à l'homme ce sentiment qu'il a de ses actions?

L'Adepte. De la nature même, qui l'a gravé dans tous les cœurs. (*Preuves*, nº 2.)

Le Philosophe. L'homme a-t-il des remords des actions secrètes impunies dans ce monde?

L'Adepte. Le méchant le plus certain d'avoir caché son crime, le despote le plus assuré de l'impunité, seront forcés d'avouer que leur cœur est en proie au trouble et aux remords. (*Preuves*, nº 3.)

Le Philosophe. Croyez-vous les remords bien utiles?

L'Adepte. Il n'y a que l'homme consommé dans le crime qu'ils ne rappellent pas à la vertu. (*Preuves*, nº 4.)

Le Philosophe. Seroit-ce un service pour l'humanité, que l'extinction des remords?

L'Adepte. Il en resteroit un à rendre à celui qui y réussiroit, ce seroit de l'étouffer. (*Preuves*, nº 5.)

Le Philosophe. Connoissez-vous des philoso-

sophes qui aient hautement travaillé à l'extinction des remords?

L'Adepte. J'en connois qui s'en glorifient, et qui déclament fort éloquemment pour que leur voix étouffe celle des remords dans le cœur des méchans. (*Preuves*, n° 6.)

Le Philosophe. Le vrai philosophe étouffe-t-il au moins les remords dans lui-même?

L'Adepte. Le vrai philosophe a trop d'esprit pour se laisser tourmenter par les remords, et devenir lui-même son bourreau. (*Preuves*, n° 7.)

PREUVES *philosophiques du chapitre précédent.*

Colonne A.

1. « La conscience, pour le superstitieux, est « la connoissance qu'il croit avoir des effets que « ses actions produiront sur la Divinité.... (Pour « le philosophe) elle est la connoissance des effets « que ses actions produiront sur les autres. » (*Syst. soc.*, *part.* 1, *c.* 13.) Nous l'avons dit, nous le répéterons : « La conscience dans l'homme « vivant en société est la connoissance des effets « que ses actions produisent sur les autres, et « par contre-coup sur lui. (*Moral univ.* § 2,

Conscience et remords maintenus.

phes qui aient hautement travaillé à l'extinction des remords?

L'Adepte. J'en connois qui en rougissent de honte, et qui s'en cachent alors même qu'ils y travaillent le plus efficacement. (*Preuves*, n° 6.)

Le Philosophe. Le vrai philosophe étouffe-t-il au moins les remords dans lui-même?

L'Adepte. Le vrai philosophe, au lieu d'étouffer les remords dans lui-même, ne voit que l'ennemi du genre humain dans celui qui nous aide à les braver. (*Preuves*, n° 7.)

PREUVES *philosophiques du chapitre précédent.*

Colonne B.

1. « CE n'est pas des caprices de la socité que « dépendent les notions vraies du juste, de l'in- « juste, du bien, du mal moral..... C'est sur « notre propre essence que sont fondées nos « idées du vice et de la vertu. » (*Syst. nat.*, *t.* 1, c. 12.) « La conscience consiste dans le juge- « ment que chacun porte de ses propres actions « comparées avec les idées qu'il a d'une cer- « taine règle nommée loi; en sorte qu'il conclut « en lui-même que les premières sont ou ne sont

Colonne A.

c. 1 *et* 15.) « Les remords ne sont que la pré-« voyance des peines physiques auxquelles le « crime nous expose.... Ils ne sont que la crainte « produite par l'idée que nos actions sont capa-« bles de nous attirer la haine ou le ressenti-« ment des autres. » (*Helvétius, de l'Homme, t.* 1, § 2, *c.* 7. *Moral. univ.*, § 1, *c.* 15.)

2. « La conscience n'est pas l'effet d'un sen-« timent inné, mais de l'expérience et de la « réflexion. » (*Syst. soc. ibid.*) « C'est avec « très-peu de fondement que les moralistes ont « regardé la conscience comme un sentiment « inné, c'est-à-dire comme inhérente à notre « nature. Quand on voudra s'entendre, on sera « forcé de convenir que les lois de la conscience « dépendent de l'habitude. » (*Moral. univ., ibid.*)

5. « L'expérience nous apprend que toute « action qui ne nous expose ni aux peines légales, « ni aux peines du déshonneur, est en général « exécutée sans remords. Un homme est-il sans « crainte? est-il au-dessus de la loi? c'est sans « repentir qu'il commet l'action malhonnête « qui lui est utile. » (*De l'Homme, tom.* 1, § 2, *chap.* 7.) « Si nous avons des remords, « c'est quand nous prévoyons que nos actions « nous rendent haïssables ou méprisables aux

Colonne B.

« pas conformes aux dernières. (*Encyclop.*, *art.* CONSCIENCE.) « La conscience est la règle « antérieure à l'opinion; elle juge le préjugé « même.» (*J. J. Rousseau*, *voy. ses Maximes.*) « Et les remords en sont les reproches secrets. » (*Encycl.*, *art.* REMORDS.)

2. « Conscience! conscience! instinct divin! « immortelle et céleste voix!.... C'est toi qui fais « l'excellence de sa nature, et la moralité de ses « actions..... La conscience est à l'âme ce que « l'instinct est au corps; qui la suit, obéit à la « nature..... Sitôt que la raison fait connoître le « bien à l'homme, sa conscience le porte à l'ai- « mer, et c'est ce sentiment qui est inné..... « C'est la conscience qui écrit au fond des « cœurs les lois éternelles de la nature et de « l'ordre. » (*J. J. Rousseau*, *ibid.*)

3. « Il est impossible d'échapper aux re- « mords, parce que nous ne pouvons nous en « imposer au point de prendre le faux pour le « vrai, le laid pour le beau, le mauvais pour le « bon. On n'étouffe point à volonté la voix de « la conscience. » (*Encycl.*, *art.* REMORDS.) « Considérez à quel point les tyrans ou les scé- « lérats, assez puissans pour ne pas redouter les « châtimens des hommes, craignent pourtant « la vérité. Ils ont donc la conscience de leur

Colonne A.

« autres..... Si ces effets de nos actions sur les « autres sont inutiles pour nous, nous n'avons « point de remords. » (*Extrait du Syst. nat.*, *tom.* 1, *c.* 12.)

4. « Les remords sont inutiles, ou du moins « ce qui les fait naître, avant le crime; ils ne « servent pas plus après que pendant le crime... « Si je soulage la machine des méchans de ce « fardeau de la vie, elle en sera moins mal- « heureuse, et non plus impunie. En sera-t- « elle plus méchante? je ne le crois pas..... « Puisque les remords sont un vain remède à « nos maux, et qu'ils détruisent les eaux les plus « claires, sans clarifier les plus troubles, dé- « truisons-les donc. » (*Œuvres de Lamétrie*, *p.* 157 *et* 158.)

5. « Tous les méchans peuvent être heureux, « s'ils peuvent être méchans sans remords. J'ose « dire que celui qui n'aura point de remords, « dans une telle familiarité avec le crime que « les vices soient pour lui des vertus, sera plus « heureux que tel autre qui, après une belle « action, se repentira de l'avoir faite, et par là « en perdra tout le prix. Tel est le merveilleux « empire d'une tranquillité que rien ne peut « troubler. » (*Œuv. de Lamét. p.* 207.)

6. « Ne troublons point notre esprit par des « inquiétudes inutiles..... Cesse donc, ô homme!

Colonne B.

« iniquité? Ils savent donc qu'ils sont haïssables « et méprisables? Ils ont donc des remords », quoiqu'ils soient à l'abri des châtimens des hommes? (*Syst. nat.*, *t.* 1, *c.* 12.)

4. Gardez-vous bien de détruire les remords. « Celui qui les éprouve toutes les fois « qu'il a fait le mal s'observe et se corrige..... « On ne répare le mal que lorsque la conscience « tourmente assidûment..... La continuité des « blessures qu'elle nous fait nous force non-seu- « lement au repentir, mais encore à détruire, « autant qu'il est en nous, le mal dont l'idée « nous afflige. » (*Mor. univ.*, § 1, c. 13 *et* 14.)

5. Etouffez les remords, puisque vous le voulez; mais quand vous y aurez réussi pour vous-même, savez-vous ce que nous aurons à faire? « Alors il faudra vous étouffer; et soyez sûr que « parmi les hommes qui n'aiment pas qu'on les « opprime, il s'en trouvera qui vous mettront « hors d'état de faire de nouveaux crimes. » (*Volt.*, *Dict. Phil.*, *art. Catéchis. chinois.*)

6. « Qu'on ne m'accuse point, disoit le « célèbre Diderot, d'autoriser le crime par des

Colonne A.

« de te laisser troubler par des fantômes que « ton imagination où l'imposture ont créés..... « Dégage-toi de tes craintes accablantes. Suis « sans inquiétude la route que la nature a tra- « cée pour toi. Sème-la de fleurs ; écarte, si « ton destin le permet, les épines qu'il y a ré- « pandues. Ne plonge point tes regards dans un « avenir impénétrable...... Méchant infortuné, « qui te trouves sans cesse en contradiction avec « toi-même ! machine désordonnée, qui ne peux « t'accorder ni avec ta nature, ni avec celle de « tes associés ! ne crains pas dans une autre vie « les châtimens de tes crimes.... Ne crains plus « l'avenir : il mettra fin aux tourmens que tu « t'infliges toi-même. (*Syst. nat.*, *t.* 1, *c.* 12 *et* 17.)

7. « Le philosophe, trop éclairé pour se trou- « ver coupable de pensées et d'actions qui nais- « sent malgré lui, ne se laisse pas ronger par « ces bourreaux de remords, fruits amers de « l'éducation que l'arbre de la nature ne porta « jamais. » (*Lamétrie*, *Discours sur le Bonheur.*)

Colonne B.

« principes qui affranchissent l'homme de toute « crainte, de tout remords. Rien ne seroit plus « évidemment calomnieux que cette accusation, « puisqu'il n'y a pas un seul de mes raisonne-« mens qui ne tende au contraire à anéantir « tout scélératisme, à le rendre même inconce-« vable, (à prouver qu'il ne peut exister.) » (*Code nat.*, 3ᵉ *partie*, *p.* 152.) Qu'on ne me dise point que mon système, celui du fataliste, « tend à nous enhardir au crime, et à faire « disparoître les remords, comme souvent on « l'en accuse »; au lieu de vouloir les détruire, je soutiens que ces *remords* sont des suites *nécessaires* de notre tempérament; je tiens pour une société *dépravée* celle *où les remords n'existent point.* (*Syst. naturel*, *extrait du chap.* 12, *tom.* 1.)

7. « La philosophie plus éclairée avoue que « c'est une cruauté et une trahison de calmer « les remords des méchans.... Ils sont des phi-« losophes sans mœurs, des imposteurs, des « charlatans méprisables, ces hommes qui, par « une lâche complaisance pour les vices et les « passions, affoiblissent leurs scrupules et leurs « remords..... Ils sont les corrupteurs du genre « humain. » (Voy. *Mor. univ.*, § 2, *c.* 14; § 5, *c.* 9.)

NOTE

De madame la Baronne sur le chapitre précédent.

Relisez, je vous prie, relisez ce dernier texte de la colonne B : « Ils sont des philosophes sans mœurs, ils sont des imposteurs, des charlatans, des corrupteurs du genre humain, ces philosophes qui ne cherchent qu'à détruire les remords. Je tremble, chevalier, que ces paroles ne soient précisément les seules que nos provinciaux retiendront de ce double chapitre. Ils les appliqueront de part et d'autre, parce que les mêmes philosophes se présentent encore ici de part et d'autre. Ils nous reprocheront cette idée inconcevable de vouloir que le remords du crime ne soit que la crainte des hommes et de leurs supplices, tandis qu'il est de fait que la crainte d'un Dieu vengeur trouble bien autrement les consciences.

Nos provinciaux trouveront bien plus étonnante encore cette opinion de votre moraliste universel, que je n'ai pas encore copiée, et que je trouve écrite en marge à la fin de ce chapitre. La voici cette opinion absurde, si jamais il en fut. « La conscience, dans l'homme isolé, « est la connoissance acquise par l'expérience

« des effets que ses actions produisent sur lui...
« Quoique tout seul, un être intelligent doit
« aimer l'ordre, et haïr le désordre, dont le
« théâtre se trouve au-dedans de lui...... Il doit
« être inquiet toutes les fois que ses fonctions
« organiques (ou ses digestions) sont trou-
« blées.... Il doit s'applaudir quand tout chez
« lui se passe dans l'ordre, quand ses facultés le
« servent à son gré, quand ses forces, son in-
« dustrie répondent à ses vues.... Mais en refu-
« sant de se soumettre à ses devoirs, il s'en trou-
« vera puni; il se verra languissant et malade;
« il n'aura qu'une existence incommode, dont
« il accusera sa propre folie. » (*Moral. univ.*,
§ 2, *c.* 1.)

Quel échafaudage pour apprendre à nos provinciaux que la conscience de l'homme qui est seul et manque à ses devoirs se trouve dans son pouls et dans ses digestions; qu'il aura des remords s'il attrape la fièvre; et que son estomac, plus ou moins chargé, plus ou moins libre, sera le véritable juge s'il a bien ou mal fait! Concevez-vous que notre catéchiste ait pu nous imputer rien de plus ridicule? et croyez-vous que nos provinciaux n'en sentent pas toute l'absurdité? ils nous en feroient bien observer d'autres en parcourant ce chapitre.

Comment pardonneroient ils à Diderot, quand on lui reproche d'éteindre les remords, d'autoriser le crime, comment lui pardonneroient-

ils de s'excuser en disant au contraire que le crime est impossible ; que, suivant tous ses raisonnemens, le scélératisme n'est pas même concevable ? J'aurois peur, chevalier, que nos provinciaux ne trouvassent dans cette tournure une vraie scélératesse philosophique. N'en trouveroient-ils pas autant dans tous ceux qui soutiennent à gauche les remords et leur nécessité, quoiqu'ils en détruisent à droite l'unique fondement, et quoique pas un seul n'ose remonter jusqu'à ce Dieu vengeur, la véritable source des remords ? Plus j'avance, et plus je sens le coup que ce fatal catéchisme va porter à la philosophie.

OBSERVATIONS

D'un Provincial sur le quatrième chapitre du double Catéchisme philosophique.

Vous le savez, ce juge indépendant de ce qui nous entoure ne règle ses arrêts ni sur l'opinion, ni sur la crainte de nos frères, de nos amis, de nos proches, amis ou ennemis : c'est sur nos actions mêmes qu'il prononce, sur leur conformité avec la loi suprême, avec la volonté d'un Dieu auteur de l'ordre et de toute vertu, et non sur ce que peuvent en dire ou en penser les hommes, ni sur ce qu'elles peuvent nous attirer d'utile ou de nuisible de leur part.

Vous le savez encore, les remords dans celui qui a fait le mal ne sont que les effets de ce jugement intérieur que nous portons nous-mêmes sur notre conduite, dès qu'elle cesse d'être conforme à la vertu. Malgré lui le coupable connoît alors ses crimes, ses forfaits; il voit un Dieu vengeur, et il sait que ce Dieu pénètre les replis les plus secrets du cœur, que nul crime n'est caché à ses yeux, et qu'il doit tôt ou tard les punir tous. Voilà ce qui l'effraie, ce qui répand le trouble, l'amertume au milieu de ses plaisirs, ce qui porte la terreur depuis le trône où le tyran s'assied jusque dans la caverne où le brigand se cache. Ils pourront l'un et l'autre échapper à la justice humaine: le plus scélérat même passera quelquefois pour le plus saint des hommes; mais nul n'échappera à la justice divine; et déjà ils se jugent eux-mêmes comme ils seront jugés au tribunal de Dieu. Déjà ils voient l'enfer s'ouvrir, les démons accourir, les vengeances célestes s'accomplir : voilà le vrai remords, voilà ce qui les trouble, les agite et les presse, tandis qu'il en est temps encore, d'expier leurs forfaits pour se soustraire aux flammes dévorantes.

Vous le savez enfin, ce juge intérieur, qui console le juste et qui effraie le pécheur, c'est Dieu même, qui semble avoir placé son siége dans nos cœurs, ou pour faire goûter d'avance les délices célestes à l'innocence qu'il absout,

ou pour rendre sensibles et sans cesse présentes au méchant qu'il tourmente ces vérités précieuses : qu'il n'est point de bonheur, point de paix intérieure dans les routes du vice ; que le crime est lui-même son bourreau ; que l'impie ne sera pas toujours exalté ; qu'il prévoit, malgré lui, un terme à son triomphe ; que ce terme est la mort.

Vous n'aurez pas besoin de mes réflexions pour observer combien ces notions sont simples et conformes à tout ce qui se passe dans nos cœurs, lorsque nous consentons à rentrer dans nous-mêmes pour y examiner de bonne foi ce que c'est que la voix de notre conscience, et surtout pour suivre la loi qu'elle nous trace. Mais voulez-vous connoître toute la perfidie et toute la noirceur de nos sophistes ? Observez que la voix de cette conscience n'est pas simplement l'effroi du vice et la consolation de la vertu ; qu'elle est encore la plus forte, la plus irréfragable, la plus irrésistible démonstration de tous nos dogmes primitifs combattus par l'impie, tels, entre autres, que l'existence de ce Dieu, de ce juge, qui, s'il n'existoit pas, ne se montreroit pas, dès cette vie même, sous des traits si terribles au méchant, si propices aux justes ; tels encore que l'existence d'un être spirituel dans l'homme, qui, s'il étoit uniquement matière, ne s'aviseroit pas d'aller se faire un crime de n'avoir pas suivi les devoirs

de l'esprit et de l'intelligence; tels surtout que l'existence de cette liberté, dont il faut bien que l'homme soit habituellement convaincu, puisque tous les remords portent sur les reproches qu'il se fait d'en avoir abusé, puisqu'il n'est pas encore entré dans la tête d'un être intelligent, puisqu'il est impossible qu'il entre jamais dans l'esprit de l'homme de se reprocher d'avoir suivi les lois de la nécessité; tels enfin que ce dogme de l'immortalité, que supposent évidemment les frayeurs d'un supplice qui attend le méchant au-delà du tombeau.

Nos faux sages l'ont vue cette démonstration de tous nos dogmes primitifs dans l'existence seule des remords. Qu'ont-ils fait pour se mettre à l'abri d'une preuve si forte et si évidente? ils ont dénaturé le remords et toute les notions de la conscience. Si vous les en croyez, ce n'est plus sur la crainte ou l'espoir des jugemens de Dieu que portent ces remords, mais sur les opinions de ceux qui nous entourent; ce sont uniquement les bourreaux de cette vie présente qui troublent le méchant. Méditez ces leçons, vous y verrez l'empreinte du mensonge.

S'il est vrai que l'impie ne redoute que l'homme, pourquoi donc tremble-t-il, pourquoi le désespoir se peint-il dans ses yeux, et pourquoi le remords devient-il plus puissant, plus actif que jamais, à l'instant où les hommes vont perdre toute action et tout pouvoir sur

lui? Pourquoi est-ce surtout aux approches de la mort qu'il éprouve le supplice intérieur du réprouvé? Il a joui de tous ses crimes, il ne lui reste plus qu'à s'endormir; les hommes, satisfaits de voir la terre déchargée de ce honteux fardeau, ne viendront pas troubler son dernier sommeil et réveiller sa cendre, ou le rappeler à la vie, pour exercer alors leurs jugemens. Il le sait, il ne peut en douter, la mort va le soustraire à toutes leurs vengeances; quel est donc le grand juge qu'il redoute, si ce n'est l'Eternel? Il ne craint ni vos roues, ni vos bourreaux; il sait bien que vous les écarteriez vous-même en ce moment; qu'est-ce donc que ces flammes, ces gouffres, où déjà il s'écrie qu'une main vengeresse vient le précipiter, si ce n'est les flammes et les gouffres de l'enfer? Parlez-lui de vos lois vengeresses et de tous vos supplices; il seroit trop heureux d'en être quitte pour subir tout ce que vous avez de feux et de tortures : le temps viendroit bientôt y mettre fin : c'est de l'éternité qu'il faut le délivrer. Vous l'entourez, vains sages! vous essayez de dissiper ses craintes; mais votre propre cœur dément vos promesses, et le sien ne voit dans vos consolations qu'une amitié perfide. C'est nous, ce sont nos prêtres qu'il appelle à grands cris : c'est nous seuls qui pouvons dissiper son effroi, et ce n'est pas à votre magistrat ou à vos lois que nous le soustrairons : c'est avec le Dieu des

vengeances éternelles que nous viendrons le réconcilier ; laissez-nous lui porter des paroles de paix de la part de ce Dieu même ; et l'espoir renaîtra dans son cœur, la pénitence bannira ses frayeurs, et vous saurez alors d'où venoient les remords de sa conscience.

N'attendez pas même cet instant pour vous en assurer. Tandis que le tyran est encore sur le trône, à l'instant même où l'univers fléchit en sa présence ; ou quand le scélérat, profitant des ténèbres, a su se prémunir contre tous les témoins, échapper à tous les yeux, demandez-lui quel œil il craint encore. A l'abri des mortels, qui peut-il craindre encore, si ce n'est ce grand Dieu qui ne connoît ni voiles, ni ténèbres ?

Que le méchant se taise ; que l'innocence seule nous instruise. Hélas ! vous le savez, c'est bien elle qui, trop souvent, a tout à redouter de la part des hommes ; cependant, calomniée, opprimée, la verrez-vous jamais troublée par les cris, les terreurs de la conscience ? Vous pouvez affliger l'homme juste, vous pouvez l'accabler, vous pouvez épuiser vos supplices sur lui : il n'aura pas toujours sur son front la contenance des héros ; mais il aura toujours la paix dans l'âme. Vous pouvez arracher des larmes à sa foiblesse ; mais que sa chair soit déchirée en lambeaux et que son sang inonde l'échafaud, il mourra sans remords. Ils ne viennent

donc pas de la crainte des hommes, ces remords, puisque les hommes ne sauroient en donner à l'innocence, lors même qu'ils l'immolent; puisque les méchans ne peuvent s'y soustraire, lors même qu'ils n'ont rien à craindre des hommes.

Mais encore une fois, le remords seul annonce un Dieu vengeur, et nos faux sages ont juré de détruire l'idée de ce Dieu; c'est là ce qu'ils appellent rendre aux hommes un service important, les soustraire au préjugé, les délivrer de leurs terreurs paniques. Qu'ils apprennent au moins à l'apprécier, ce prétendu service; qu'ils sachent quelle obligation et les particuliers et les empires peuvent leur en avoir, ou plutôt qu'ils entendent nos trop justes reproches. J'avois un protecteur dans le Dieu des consciences et des remords; je savois que ce Dieu veilloit pour moi dans le cœur des méchans; sa foudre menaçante écartoit les projets des ténèbres; il me suivoit partout, et jusque dans les ombres de la nuit, il crioit au brigand: Je te vois, et je veille pour lui; garde-toi de verser un sang que je saurai venger; les bourreaux des mortels sont loin de toi, j'appellerai les miens, et l'enfer s'ouvrira sous tes pas.

Cette voix de mon Dieu détournoit les embûches, et je dormois tranquille. Vous me l'avez ôté ce protecteur, il ne tient pas à vous du moins que je ne l'aie perdu. Vous dites au méchant:

Cette voix qui arrête tes projets, qui, troublant ta conscience, fait trembler le poignard dans tes mains, n'est que la voix du préjugé, et tu peux la braver : échappe seulement à l'œil de l'homme, tu n'as plus rien à craindre. Où en serai-je donc, si le méchant vous croit? Vous m'avez laissé seul contre toutes les ruses et tous les artifices, contre la nuit et les ténèbres que les brigands affectent, contre les puissans qui bravent le jour même, contre tout l'intérêt de cette classe avide qui voudra me voler, de ces riches qui voudront m'opprimer, de ces jaloux qui voudront me supplanter, de ces proches même qui voudront hériter. Vous m'avez laissé seul contre moi-même, contre toutes les passions et les penchans d'une nature pervertie. Voilà le service que vous m'avez rendu, philosophes cruels ! Vous haïssez le Dieu qui me protége; vous le chassez du poste qu'il avoit choisi dans le cœur des méchans pour me servir d'égide, et pour les détourner de leurs projets par la terreur; vous le chassez, autant qu'il est en vous, du poste qu'il avoit choisi dans mon cœur même pour m'éloigner du vice. La haine que vous avez vouée à ce Dieu protecteur est retombée sur moi; et vous vous attendez à ma reconnoissance ! Ah ! gardez pour vous-même ce service cruel ; je n'en veux ni pour moi, ni pour tous ceux dont le bonheur m'est cher.

Ce Dieu qui me protége veilloit également

sur mes frères, sur mes concitoyens, sur la patrie. Ainsi que moi, dans mille circonstances, ils n'ont pour eux que l'œil du Tout-Puissant. Il est mille moyens d'échapper à la loi; il est mille forfaits divers dans l'intérieur de nos foyers, dans les ressources d'une fausse amitié, dans les artifices de l'hypocrisie; il en est dans le sanctuaire même de la justice, dans la hardiesse et le parjure, dans la séduction; il en est dans la plus monstrueuse ingratitude, dans les secrètes trahisons; il est, dis-je, mille forfaits divers que la loi proscrit en vain, parce qu'elle ne peut ni les juger ni les connoître, et que le magistrat sera forcé d'absoudre, parce qu'il ne sauroit les constater. Alors c'est sur ce Dieu, uniquement sur lui, que reposent la paix des familles, la confiance des citoyens, et la sécurité des empires Qu'avez vous fait en disant aux méchans : La conscience qui redoute autre chose que l'homme est la conscience du préjugé? Vous avez rendu muet le Dieu qui effrayoit l'enfant dénaturé, l'esclave révolté, l'épouse infidèle. Vous en serez peut-être la première victime. Ils sont seuls avec vous, ces amis simulés, ces serviteurs intéressés, cette femme dont vous n'avez pas su gagner le cœur. Ils sont seuls avec vous; les ombres de la nuit les couvrent sous le même toit; ils sont imbus de vos leçons; eh! vous pouvez dormir! Ils vous ont vu infirme, ils ont mille moyens de hâter votre dernière

heure; eh ! vous ne tremblez pas ! Mais réfléchissez donc qu'il n'est pour eux ni juge ni témoin, que l'intérêt attend de votre héritage. Ils préparent le bouillon de la mort : vous le boirez croyant accepter un bienfait. Voilà le grand service que vous avez rendu à nos familles. Avant vous, ce Dieu qui nous défend dans le sein des foyers, suivoit encore partout un ennemi secret, et lui faisoit un crime de sa haine; il étoit à côté du négociant avide, jusque dans ses comptoirs; il opposoit aux calculs de l'avarice ceux de la bonne foi ; sa voix protectrice disoit à l'avocat de l'orphelin : Tu ne cacheras pas les moyens de l'innocence; tu n'atténueras pas les ressources du pauvre. Elle disoit au juge du peuple sur son tribunal : Tu ne feras jamais acception du foible ou du puissant; au soldat dans nos camps : Tu mourras pour ton prince; à son chef : Tu sacrifieras tes jalousies à la patrie; au ministre des princes dans nos cours : Tu fuiras le mensonge, les basses flatteries près des dieux de la terre ; à nos rois sur le trône : Tu ne troubleras pas le repos des nations, tu seras le père de tes peuples. Elle disoit à tous : L'enfer me vengera de vos iniquités; eh ! vous êtes venus pour dire à tous : Cette voix si puissante et si amie de l'ordre public, de la paix générale et particulière, n'est pas la voix d'un Dieu qui déteste les projets de l'orgueil, de l'ambition et de l'intrigue; c'est la voix du préjugé et de l'er-

reur! Voilà le grand service que vous avez rendu à l'état, en dénaturant les notions de la conscience et des remords. Heureusement, vains sages, cette voix de la conscience est plus forte que vous; et malgré vos leçons, elle trouble encore les succès du méchant. Heureusement, vous avez beau le dire, il n'est pas vrai qu'un crime heureux et impuni dans ce monde soit un crime sans remords. L'histoire des tyrans et des scélérats donne le démenti le plus formel à vos Helvétius; et s'il est quelques-unes de ces âmes tarées, s'il est quelque méchant qui n'entende plus la voix de la conscience, qu'il parle franchement, et votre erreur n'en sera que plus manifeste.

Est-ce par la vertu, par la raison, que les grands scélérats étouffent les cris de la conscience? Non, non; celui-là seul peut dire n'avoir plus de remords, qui a joint l'habitude aux forfaits. C'est à force de multiplier les crimes, c'est en se roidissant contre sa conscience, qu'il cesse de l'entendre; mais dès-lors ce n'est pas le méchant qui triomphe de cette voix terrible; c'est Dieu lui-même qui se tait, et qui cesse enfin de menacer, parce qu'il a réprouvé sans retour.

S'il existe cet homme tranquille dans le crime, que le silence de son cœur est affreux! c'est celui des ténèbres, où rien ne m'avertit du précipice. Il prouve un Dieu vengeur, mieux que

le remords même. Il prouve un Dieu qui laisse le méchant s'endurcir, qui déjà le punit dans ce monde, en ne lui laissant plus de ressource pour l'autre.

S'il existe cet homme sans remords, malheur à qui pourra l'aimer, ou qui se trouvera forcé de vivre auprès de lui! Il n'a plus que nos bourreaux à craindre; les crimes qu'il pourra envelopper des ombres de la nuit ou de l'éclat du trône, étayer par la force ou voiler par l'artifice, ils les commettra tous. Qu'il trouve son plaisir ou son intérêt à calomnier, il calomniera; qu'il le trouve à voler, il volera; qu'il le trouve à vous tuer, il vous tuera tranquillement et de sang-froid. Au milieu des forfaits, il goûtera la paix et la sérénité de l'innocence; et ce monstre dans la nature humaine, que sera-t-il, vains sages? L'adepte conséquent de votre école, le philosophe consommé de Lamétrie, le Socrate d'Helvétius, l'esprit fort de Diderot, le héros de nos athées, de nos matérialistes, de tous ces ennemis d'un Dieu vengeur, qui aiment mieux dénaturer le remords même que de reconnoître dans la voix du remords la preuve de ce Dieu et de sa justice.

Que leur a-t-il donc fait ce Dieu de la conscience, dont ils ne veulent pas que les méchans reconnoissent la voix, lors même qu'elle retentit si fortement au fond du cœur? Ah! sans doute, il les tourmente trop eux-mêmes; et c'est

son joug qu'ils voudroient secouer. Mais que leur avons-nous fait, nous autres? Que leur a fait la patrie et l'empire, pour ne nous entourer que de bandits sous le nom de philosophes, que de brigands déterminés à nous voler, à nous calomnier, à nous assassiner toutes les fois qu'ils ne verront ni la roue ni les bourreaux à craindre?

Et ne me donnez pas pour une vraie rétractation de la part de nos faux sages ce chapitre opposé, où ils semblent se rapprocher de nous, en admettant l'utilité et la nécessité des remords. Rousseau seul excepté, qui me semble avoir presque toujours au moins soutenu les droits de la conscience, tous les autres ne sont dans ce chapitre même que des méchans adroits, ou des sophistes détestables, qui cherchent à pallier le mal et non à le guérir; qui tout au plus aiment encore mieux se montrer inconséquens que rétracter leurs perfides principes.

Voyez ce Diderot, qui ose nous dire impudemment : *Qu'on ne m'accuse pas d'autoriser le crime par des principes qui affranchissent l'homme de toute crainte, de tout remords. Rien ne seroit évidemment plus calomnieux que cette imputation, puisqu'il n'y a pas un de mes raisonnemens qui ne tende au contraire à anéantir tout scélératisme, à le rendre même inconcevable.* Prend-il donc ses lecteurs pour de vrais idiots, quand il espère en imposer par

cette phrase plus imbécile encore qu'elle n'est impudente! Rappelez-vous, lecteur, que l'on vous a montré ce Diderot occupé à prouver non-seulement que le scéléralisme est inconcevable, mais qu'il ne peut y avoir dans ce monde aucune espèce de *mal moral*, de crime. (*Voy. la Lett. t.* 4.) N'est-ce donc pas là dire au plus grand scélérat : « Fais ce que tu voudras, et « n'imagine pas que tu puisses seulement réus- « sir à commettre ce qu'on appelle un crime ; « ce que tu auras fait ne sauroit être un mal « dans l'ordre de la moralité ; tes remords ne « seroient qu'ineptie, puisqu'ils porteroient tous « sur la crainte d'être puni d'un mal qui ne « peut exister ? » Ou l'imprudent sophiste ne voit pas l'identité de ce langage avec ses principes, et sa bonne foi ne montre alors que les bornes étroites de son esprit, et son orgueil philosophique est souverainement risible; ou il ne cherche qu'à nous faire illusion par l'artifice et les raisonnemens les plus grossièrement combinés : et qu'on me dise alors le sentiment que sa mauvaise foi doit inspirer.

Que dirons-nous de cet autre Lucrèce, qui d'un côté ne voit dans les remords que des *fantômes de l'imagination et de l'imposture*, et de l'autre prétend tout aussi sottement que Diderot que ses principes ne tendent nullement à faire disparoître les remords, parce qu'ils sont, dit-il, *les suites nécessaires du tempérament?*

Vit-on jamais de trame plus mal ourdie que celle-là ? Je me tais sur l'absurde prétention qui fait dépendre les remords du tempérament, et non du crime même ; tandis qu'avec tous les tempéramens possibles, bilieux ou sanguins, colériques ou mélancoliques, il est constant que le remords n'existe jamais sans le crime. L'idée de ce sophiste est que s'il y a des remords, ils sont nécessaires et l'effet de la fatalité, comme le crime même est l'effet du destin ; et ce principe n'est encore qu'une ruse grossière, puisque l'idée seule du remords démontre la liberté de l'homme ; puisque jamais personne ne se reprochera dans sa conscience ce qu'il n'a fait que par une invincible et absolue impossibilité de faire autrement.

Que dirons-nous de ce nouveau moraliste universel, qui, d'un côté, ne nous permet de voir dans les remords que la crainte du mal que le crime peut nous attirer dans ce monde, souvent même que celle de la fièvre, de la goutte, d'une indigestion, et qui déclame ensuite avec véhémence contre ceux qui affoiblissent dans le cœur des méchans *les scrupules et les remords* ? Ruse encore que tout cela, et ruse révoltante autant que grossière, puisque le vrai moyen d'affoiblir les remords, de les anéantir, c'est d'en dénaturer l'objet comme il le fait, et de les réduire à la crainte des hommes, de quelque mal présent, tandis qu'ils portent tous sur Dieu et l'avenir.

Je ne vous parle pas de Voltaire ; je le compte

pour rien quand il s'agit de raisonner. S'il ne veut pas étouffer les cris de la conscience, il ne réfléchit pas qu'il a sans cesse varié sur les dogmes qui en sont le véritable fondement; qu'on ne sait avec lui ce qu'il faut croire de l'immortalité, de la liberté, du mal moral. Que seroient les remords à son école? Il ne les a connus que par son cœur, et Dieu veuille qu'ils aient expié ses blasphèmes!

Tout ce philosophisme n'est donc encore ici que ce que vous avez vu dans les autres chapitres du double catéchisme. D'un côté, nos faux juges mettent à découvert la doctrine la plus pernicieuse; de l'autre, ils la pallient, ils font de vains efforts pour éviter la haine, le mépris qu'ils méritent. Là, ils sont ouvertement méchans; ici, ils sont perfides et lâches hypocrites; ils savent le moment de verser le poison, et ils cherchent ensuite à le cacher. Malgré leur artifice, efforçons-nous de ramener les peuples aux véritables notions de la conscience. Nous avons vu combien il importe de ne pas la confondre avec des considérations purement humaines, de reconnoître un Dieu consolateur dans le calme et la paix dont jouit le cœur du juste. Lorsque nos philosophes vous disent qu'ils ne les éprouvent plus, ces remords, ces frayeurs, gardez-vous d'envier la prétendue paix dont ils jouissent. Elle vous montreroit un Dieu dont le silence est plus terrible que la mort; elle seroit le sceau d'une réprobation anticipée.

CATÉCHISME

PHILOSOPHIQUE.

CHAPITRE V.

Enfer détruit.

Le Philosophe. SUR quoi peut-on fonder l'idée d'un enfer?

L'Adepte. Uniquement sur des suppositions, toutes fausses et absurdes.

Le Philosophe. Un vrai philosophe ne voit-il pas le crime toujours assez puni dans ce monde?

L'Adepte. Oui, les vrais philosophes, tels que le Moraliste universel, le Lucrèce moderne, le Militaire philosophe, et bien d'autres, ont vu que le méchant est toujours puni dans ce monde; et ils en ont conclu que l'enfer n'étoit point nécessaire. (*Preuves*, *n*° 1.)

Le Philosophe. N'est-ce pas une folie de croire que le crime offense Dieu, et que Dieu le punit?

L'Adepte. C'est une absurdité. L'homme est trop peu de chose pour qu'un Dieu s'offense

CATÉCHISME

PHILOSOPHIQUE.

CHAPITRE V.

Enfer rétabli.

Le Philosophe. SUR quoi peut-on fonder l'idée d'un enfer?

L'Adepte. Sur les réflexions les plus vraies, les plus philosophiques.

Le Philosophe. Un vrai philosophe ne voit-il pas le crime toujours assez puni dans ce monde?

L'Adepte. Il s'en faut bien que les sages aient cru le voir ainsi. Les plus grands philosophes, tels que le Moraliste universel, le Lucrèce moderne, le Militaire philosophe, et bien d'autres, ont vu très-souvent le crime heureux et couronné; ils ont dû en conclure que l'enfer répareroit le scandale de ce monde. (*Preuves*, *n*° 1.)

Le Philosophe. N'est-ce pas une folie de croire que le crime offense Dieu, et que Dieu le punit?

L'Adepte. Au contraire, c'est une vraie folie de croire qu'un Dieu ne punit point le trans-

Enfer détruit.

de ses actions et daigne le punir. Ainsi l'ont déclaré et M. Diderot, et l'auteur du *Bon sens*. (*Preuves*, *n*° 2.)

Le Philosophe. La vengeance ne répugne-t-elle pas à l'idée d'un Dieu ?

L'Adepte. Elle y répugne absolument ; car le grand Toussaint, qui aime la Divinité de tout son cœur, ne peut s'accoutumer à cette idée d'un Dieu vengeur. (*Preuves*, *n*° 3.)

Le Philosophe. Quels hommes inventèrent ce Dieu et son enfer ?

L'Adepte. Cette idée ne peut être venue que des prêtres barbares et fanatiques, dont quelques-uns pourtant ne furent que des sots. (*Preuves*, *n*° 4.)

Le Philosophe. Ce dogme d'un enfer n'est il pas au moins inutile dans ce monde?

L'Adepte. Il est plus qu'inutile, car il est dangereux, et peut même endurcir les méchans. (*Preuves*, *n*° 5.)

Le Philosophe. Un Dieu juste peut-il punir des êtres aussi peu libres que l'homme?

L'Adepte. Autant vaudroit nous dire qu'il punit ce qu'il nous force lui-même à faire. (*Preuves*, *n*° 6.)

Le Philosophe. A quoi sert en morale l'opi-

Enfer rétabli.

gresseur des lois. Ainsi l'ont déclaré le philosophe du Bon Sens et M. Diderot. (*Preuves*, *n*° 2.)

Le Philosophe. La vengeance ne répugne t-elle pas à l'idée d'un Dieu?

L'Adepte. Non; car le grand Voltaire croit précisément que dire un Dieu, c'est dire un Dieu vengeur. (*Preuves*, *n*° 3.)

Le Philosophe. Quels hommes inventèrent ce Dieu et son enfer?

L'Adepte. Le philosophe qui connoîtroit l'auteur de ces opinions lui devroit ériger des autels. (*Preuves*, *n*° 4.)

Le Philosophe. Ce dogme d'un enfer n'est-il pas au moins inutile en ce monde?

L'Adepte. Il est au contraire très-utile pour arrêter le méchant, et même pour empêcher le juste de quitter les voies de la justice. (*Preuves*, *n*° 5.)

Le Philosophe. Un Dieu juste peut-il punir des êtres aussi peu libres que l'homme?

L'Adepte. Le crime seul rend l'homme esclave, et un Dieu le punit justement de l'abus qu'il a fait de sa liberté. (*Preuves*, *n*° 6.)

Le Philosophe. A quoi sert en morale l'opinion

Enfer détruit.

nion de l'immortalité, sur laquelle est fondé le dogme d'un enfer?

L'Adepte. A rien du tout. Mortel ou immortel, l'homme n'en a pas moins les mêmes devoirs à remplir, les mêmes lois à suivre, ainsi que le déclare un très-grand philosophe. (*Preuves*, *n°* 7.)

Le Philosophe. L'existence de l'âme après la mort suffiroit-elle pour qu'un Dieu nous punît dans l'autre monde?

L'Adepte. Dès que le corps n'est plus, où se trouveroit l'homme qu'un Dieu voudroit punir? C'est la réflexion très-ingénieuse d'un grand homme. (*Preuves*, *n°* 8.)

Le Philosophe. Que diriez-vous d'un Dieu qui menace de foibles créatures d'un enfer éternel?

L'Adepte. Je le détesterois comme un tyran féroce, pire que tous les dieux du paganisme, comme un être dont nos plus célèbres philosophes ne supportent pas l'idée. (*Preuves*, *n°* 9.)

Le Philosophe. En admettant l'idée d'un Dieu vengeur et d'un enfer, à qui faudroit-il la prêcher?

L'Adepte. J'abandonnerois ce dogme à la canaille, comme le grand Voltaire a soin de nous le conseiller. (*Preuves*, *n°* 10.)

Enfer rétabli.

de l'immortalité, sur laquelle est fondé le dogme d'un enfer?

L'Adepte. A établir les lois de la morale sur une base dont elle ne sauroit se passer, suivant la remarque d'un très-grand philosophe. (*Preuves, n°* 7.)

Le Philosophe. L'existence de l'âme après la mort suffiroit-elle pour qu'un Dieu nous punît dans l'autre monde?

L'Adepte. Que manque-t-il à l'homme quand son âme subsiste? C'est après la mort surtout qu'il vivra tout entier. C'est la réponse d'un bien grand philosophe. (*Preuves, n°* 8.)

Le Philosophe. Que diriez-vous d'un Dieu qui menace de foibles créatures d'un enfer éternel?

L'Adepte. J'admirerois, avec nos très-célèbres encyclopédistes, son amour infini pour la vertu, et sa grande sagesse manifestée par les menaces mêmes d'un si grand châtiment. (*Preuves, n°* 9.)

Le Philosophe. En admettant l'idée d'un Dieu vengeur et d'un enfer, à qui faudroit-il la prêcher?

L'Adepte. Aux grands et aux petits, à tout homme, parce que sans ce dogme tout mortel peut devenir un monstre, suivant le grand Voltaire. (*Preuves, n°* 10.)

Enfer détruit.

Le Philosophe. Que répondriez-vous à celui qui, croyant un enfer, viendroit vous le prêcher à vous-même?

L'Adepte. Je lui dirois avec un de nos sages: Vous êtes un plaisant corps; si votre Dieu veut me damner, de quoi vous mêlez-vous? (*Preuves*, *n*° 11.)

PREUVES *philosophiques du chapitre précédent.*

Colonne A.

1. « LE crime, dit très-bien le Moraliste « universel, porte toujours sa peine dans ce « monde ; . . . . et la vertu y est toujours « récompensée. . . . Il n'est point sur la terre « de vertu qui ne trouve son salaire ; il n'est « point de crime ou de folie qui ne soient sé- « vèrement punis. C'est là un décret de la na- « ture qui s'exécute sous nos yeux. » (*Moral. univ.*, *t.* 3, § 5, *c.* 8.) « Le Tout-Puissant, « insiste le Militaire philosophe, le Tout-Puis- « sant, qui règle nos destinées, nous punit et « nous récompense dans ce monde. Nous som- « mes malheureux quand nous faisons le mal; « nous sommes heureux quand nous faisons le « bien. . . . Chaque homme ne pèche jamais

Enfer rétabli.

Le Philosophe. Que répondriez-vous à celui qui, croyant un enfer, viendroit vous le prêcher?

L'Adepte. Je le remercierois de l'intérêt qu'il prendroit à moi, comme la raison veut que je remercie celui qui m'avertit d'un précipice que je ne voyois pas. (*Preuves*, *n*° 11.)

PREUVES *philosophiques du chapitre précédent.*

Colonne B.

1. « TOUT fait voir, dit très-bien le Moraliste « universel, qu'en suivant les voies de la justice « on n'obtient aucun bonheur. On risque à cha- « que instant d'être écrasé par la foule qui suit « un chemin opposé... Tout le monde est solli- « cité au mal, et personne ne trouve d'interêt « à faire le bien. » (*Morale univ.*, *t.* 3, § 6, c. 5.) « Est-il étonnant, poursuit le Philosophe « militaire, qu'il y ait tant de crimes? Pour « amener les peuples à la vertu, il faudroit que, « par des lois sévères, on contînt le crime;... que « l'on montrât du moins du mépris aux débau- « chés, aux adultères, aux intempérans, aux « menteurs de toute espèce, aux traîtres: qu'à « l'aide des récompenses, des distinctions, des

Colonne A.

« impunément. » (*Milit. phil.*, *c.* 20, *p.* 181.) « Disons aux hommes, ajoute l'auteur *du Bon* « *sens*, de s'abstenir du vice et du crime, non « parce qu'ils seront punis dans l'autre monde, « mais parce qu'on en porte la peine dans le « monde où l'on est. » (*Le Bon sens*, *préface.*) « Que le méchant, nous crie enfin le « Lucrèce moderne, que le méchant ne craigne « pas dans une autre vie les châtimens de celle-« ci. N'est-il pas déjà cruellement puni dans ce « monde? » (*Syst. nat.*, *t.* 1, *c.* 17.) Il n'est donc pas besoin d'un enfer pour trouver la peine due au crime.

2. « Les hommes sont forcés d'exécuter les « lois de Dieu »; comment pourroient-ils donc *l'offenser?* (*Milit. phil. c.* 20, *p.* 189 *et* 185.) « Pour offenser quelqu'un, il faudroit supposer « des rapports entre nous et celui que nous of-« fensons. Quels sont les rapports qui peuvent « subsister entre les foibles mortels et l'Être in-« fini qui a créé le monde? » (*Syst. nat. t.* 1, *c.* 5.) « Dire que l'homme peut allumer la foudre « dans les mains de son Dieu, qu'il peut dérou-« ter ses projets, c'est dire que l'homme est plus « fort que son Dieu, qu'il est l'arbitre de sa vo-« lonté, qu'il dépend de lui d'altérer sa bonté, « et de la changer en cruauté (*le Bon sens*, « § 67); dire surtout qu'un Dieu punit, c'est

Colonne B.

« richesses, des honneurs, les sujets fussent in-
« vités à suivre la vertu » ; et rien de tout cela ne se fait. (*Voy. le Milit. phil. c.* 20, *p.* 178.) Hélas ! ajoute le philosophe auteur *du Bon sens*, « on ne voit dans ce monde que le crime victo-
« rieux et la vertu dans la détresse. » (*Le Bon sens*, § 118.) Qui ne voit pas enfin, s'écrie le Lucrèce moderne, « l'innocence souffrir, la
« vertu dans les larmes, le crime triomphant et
« récompensé? » (*Sys. nat. t.* 2, *c.* 3.) Qu'ils sont donc aveugles ces philosophes qui prétendent que le crime est assez puni dans ce monde, pour n'avoir rien à craindre dans l'autre !

2. « Nous violons la loi de Dieu toutes les
« fois que nous nuisons à la société ou à nous-
« mêmes... Le Tout-Puissant nous punit, et nous
« sommes malheureux quand nous faisons le
« mal. » (*Milit. phil. c.* 20, *p.* 181 *et* 190.) Donc on peut concevoir que l'homme offense Dieu. « Il faut même vouloir ne pas faire usage
« de sa raison, pour croire que la Divinité dé-
« fend aux hommes de faire le mal, et ne les
« punit pas lorsqu'ils désobéissent. » (*Philos. du bon sens*, *réflex.* 4.) « Celui qui adore un
« Dieu, mais un Dieu qui ne soit pas vaine-
« ment honoré du titre de bon, qui le soit en
« effet... admet conséquemment des récompen-
« ses et des châtimens à venir... Autrement il

Colonne A.

« bien peu le connoître. La providence ne s'ir-
« rite point de nos crimes... La suprême puis-
« sance unie dans un Être à une sagesse infinie
« ne punit point ; elle perfectionne ou anéan-
« tit. » (*Diderot, Code de la Nat.* 3e *part. p.* 157.)

3. C'est encore M. Diderot qui le répète. « L'idée d'un Être infiniment bon exclut absolument celle d'un vengeur. » (*Code de la Nat.* 3e *part.*) C'est le grand Toussaint qui ajoute : « La vengeance ne seroit pas interdite « à l'homme, si un Dieu se la permettoit, puis- « que l'homme est son image. » (*Les Mœurs, part.* 2, § 2.)

4. Nos sages l'ont dit et répété bien des fois : Les auteurs de ce Dieu qui punit ses créatures dans l'enfer sont des *prêtres barbares, fanatiques, intéressés, qui parlent d'un enfer aux autres*, et qui n'y songent guère ; dont quelques-uns pourtant ne sont que les *dupes de leurs opinions.* (*Milit. phil.* c. 20.) « Ce sont ces prê- « tres qui ont toujours senti que, pour se ren- « dre considérables eux-mêmes, il étoit utile de « faire la Divinité terrible. » (*Enfer détruit, Dissert. art.* 2.)

5. « La crainte d'un enfer n'est nullement « propre à contenir nos passions ; elle remplit

Colonne B.

« n'admettroit qu'une distribution capricieuse « des biens et des maux. » (*Diderot, Essai sur le mérite*, § 3.)

3. C'est encore M. Diderot qui m'apprend que l'athéisme, n'admettant point un Dieu vengeur et rémunérateur, *laisse la probité sans appui, et pousse indirectement à la dépravation*.(*Ibid.*) C'est le grand Voltaire qui nous dit hautement que méconnoître un Dieu *vengeur et rémunérateur*, et n'attendre de lui ni châtiment ni récompense, *c'est être véritablement athée*, et nier l'existence de Dieu. (*Volt. de l'Athéisme.*)

4. « Nous ne savons pas qui le premier en- « seigna aux hommes cette doctrine d'un maître « éternel qui nous voit et qui jugera nos plus « secrètes pensées. Si je le connoissois. je lui « dresserois des autels. » (*Dieu et les hommes, v. c. 2.*)

5. « La crainte des peines (à venir, ou d'un « enfer) est propre à raffermir celui que le par-

Colonne A.

« la vie d'amertume, de terreur et d'alarmes ; « et très-probablement elle tend à endurcir les « pécheurs. » (*L'Enfer détruit*, *extr. du ch.* 6.) Ne voyons-nous pas, malgré ce dogme, *des monstres de luxure*, *de trahison*, *de cruauté* ? Il ne sert à rien pour corriger les hommes, pour les tirer de leurs vices et de leurs habitudes. (*Milit. phil. c.* 20, *Syst. nat. Lett. à Eugénie, passim.*)

6. « Les hommes ne sont maîtres ni de leurs « actions ni de leurs pensées : un Dieu juste ne « peut donc les punir. » (*L'Enfer détruit, extrait de tout le* § 2.)

7. « Quelque sentiment que l'on adopte sur « son âme et son sort à venir, soit que cette « âme soit immortelle ou non, la morale, ou « la science de nos devoirs en ce monde, sera « toujours la même. » (*Mor. univ. extr. de la préface.*)

8. « L'âme sans le corps n'est pas l'homme ; « le corps sans l'âme n'est pas l'homme non

Colonne B.

« tage des affections fait chanceler dans la vertu. « Je dis plus... Lorsque la créature entêtée d'o- « pinions absurdes se roidit contre le vrai, « donne la préférence au vice, sans la crainte « des peines et l'espoir des récompenses, il n'y « a plus de retour. » (*Diderot, Essai sur le mérite*, § 3, *effet* 3ᵉ.) « Si l'on persuadoit aux « hommes qu'il n'y a plus de *poul-serrho* (c'est- « à-dire d'enfer), ni rien de semblable, où les « opprimés soient vengés de leurs tyrans après « la mort, n'est-il pas clair que cela mettroit « ceux-ci fort à leur aise? » (*Emile, liv.* 4, *note.*)

6. Vous objectez à un Dieu vengeur le défaut de liberté dans l'homme! Apprenez « qu'il n'y « a de vrai esclave que celui qui fait le mal... « Qu'il s'asservisse aux lois éternelles écrites « dans nos cœurs, et il sera véritablement li- « bre. » (*Ext. de l'Esprit de Rousseau, art. Liberté.*)

7. « La morale seroit parfaitement inutile « sans le dogme de l'immortalité. » (*Philos. de la Nat. suite. Disc. prélimin.*)

8. « C'est-à-dire que si un prince avoit égorgé « sa famille pour régner, s'il avoit tyrannisé ses

Colonne A.

« plus : donc l'homme n'existera plus après la « mort, quand même l'âme existeroit; donc « Dieu ne pourra point exercer sa justice et ses « vengeances sur les morts; donc enfin il n'y a « point d'enfer. » (*De l'Ame et de son immortalité, extr. de la page* 164.)

9. « Est-il possible que les hommes puissent « tomber dans une contradiction aussi mani- « feste que de représenter Dieu comme un être « d'une bonté infinie, ou même de l'équité la « plus ordinaire, et croire en même temps qu'il « punit ainsi ses créatures ! Ne devroient-ils pas « plutôt le représenter comme un démon bar- « bare, comme un être infiniment injuste et « cruel ? » (*Cruauté relig.* § 1; *it. Syst. soc. part.* 1, *c.* 3 : *le Milit. phil. c.* 1; *le Bon sens, etc. etc.*)

10. « Nous avons affaire à force fripons, à « une foule de petites gens brutaux, ivrognes « et voleurs; je leur crierai dans les oreilles « qu'ils seront damnés, s'ils me volent. » (*Quest. encyclop. art.* ENFER.) J'imiterai ces philosophes qui, ne croyant pas à l'enfer, voudroient cependant que *la populace fût contenue par cette croyance.* Quant à moi, je dirai : « Je vois sans « m'alarmer l'éternité paroître —, et je ne puis « penser qu'un Dieu qui m'a fait naître, — un

Colonne B.

« sujets, il en seroit quitte pour dire à Dieu : « Ce n'est pas moi; vous vous méprenez; je ne « suis plus la même personne. Pensez-vous que « Dieu fût bien content de ce sophisme? » (*Volt. Dict. phil. Catéch. chin. Entret.* 3.) « Que ne dites-vous plutôt avec Jean-Jacques : « L'homme ne vit qu'à moitié durant la vie, et « la vie de l'âme ne commence qu'à la mort? » (*Esprit de J. J. Immort.*)

9. « Plus la menace (contre les méchans) est « terrible et imposante, plus il y a de bonté « dans son auteur. » Un Dieu infiniment bon peut donc bien menacer les méchans d'un enfer éternel. « Le pécheur peut-il l'accuser d'in« justice de lui infliger des peines éternelles, « puisque pendant la vie il étoit de son choix « de les éviter, et de parvenir à une félicité éter« nelle? » (*Encycl. art.* ENFER.) Que le philosophe d'ailleurs nous dise au moins « ce qu'il « mettroit à la place du poul-serrho » ou de l'enfer. (*Emile, liv.* 4, *note.*)

10. Il faut un *Dieu vengeur aux rois*; il en faut un au ministre, à *l'homme d'état*, à tous ceux qui, sans la crainte de ce Dieu, *nous pileroient dans un mortier*, dès qu'ils y trouveroient leur intérêt. Il en faut un à nos *tailleurs*, à nos *procureurs*. Il en faut un *au peuple*, et à *l'homme de cabinet*. Quelle sera donc la classe

Colonne A.

« Dieu qui sur mes jours a versé ses bienfaits, « — quand je ne serai plus, me tourmente à « jamais. » Telle est l'opinion du grand Voltaire. (*Poëm. relig. natur.*)

11. « Si votre Dieu laisse aux hommes la « liberté de se damner, de quoi vous mêlez- « vous ? Êtes-vous donc plus sage que ce Dieu, « dont vous voulez venger les droits ? » (*Le Bon sens*, § 155.)

Note de madame la Baronne sur le chapitre V.

Passe pour cet enfer *détruit*, chevalier: je le sais, *on seroit assez bien dans ce monde si l'on n'avoit rien à craindre dans l'autre.* Mais pourquoi cet enfer *rétabli?* Pourquoi notre catéchisme vient-il encore nous montrer ici et votre moraliste universel, et votre Militaire philosophe, et Voltaire et Diderot à gauche, et puis tout de suite ce même moraliste universel, ce même Militaire philosophe, et ces mêmes Voltaire et Diderot à droite ? N'est-ce pas pour nous dire que ces mêmes philosophes, qui ont tant crié contre l'enfer, en démontrent eux-mêmes la nécessité ? N'est-ce pas pour avoir

Colonne B.

qui n'ait pas besoin de croire à un enfer? (*Voy. Volt. de l'Athéisme.*)

11. « Est-ce donc un attentat dans un passa-
« ger, d'avertir le pilote que son vaisseau fait
« eau de toute part, qu'il est menacé d'un
« écueil, et d'exorter ses compagnons à préve-
« nir le péril? » (*Essai sur les préjugés*, *ch.* 6.)

---

le droit d'ajouter: Ils ont beau faire et beau dire, il n'en existera ni plus ni moins, cet enfer; et leur philosophie, loin de les rassurer, doit les faire trembler, puisqu'elle les y pousse par tant de voies. Qu'ils y prennent bien garde: un philosophe menteur, qui trompe le public, qui répand des maximes perverses; un philosophe scélérat sur le trône ou dans la société, sont précisément ceux pour lesquels il nous faut un enfer, parce que ce sont précisément ceux-là qui sauroient le mieux se soustraire à la justice humaine.

Allons, chevalier, une réponse à tous ces propos, qu'il me semble déjà entendre de la bouche de notre catéchiste. Il faut d'ailleurs que je vous le dise: cet enfer rétabli m'effraie bien

plus que cet enfer détruit ne me consoloit ; et notre catéchiste tireroit un trop bon parti de mes frayeurs ou de mon silence.

OBSERVATIONS

D'un Provincial sur le cinquième chapitre du double catéchisme philosophique.

Le dogme que nos sages s'efforcent de détruire dans ce cinquième chapitre de leur catéchisme est depuis long-temps l'objet que je regarde comme le grand principe de toutes les erreurs philosophiques, et surtout de la haine qu'ils vouèrent à la religion. Effacez de la foi évangélique l'éternité des peines de l'enfer ; renonçons à ce Dieu qui devient implacable quand une fois l'arrêt est prononcé ; donnons-lui, s'il le faut, des millions et des millions d'années pour se venger et punir les méchans ; pourvu que sa vengeance ait enfin quelque terme ; pourvu qu'enfin les siècles viennent rouvrir les portes de l'enfer, en éteindre les feux. je crois pouvoir le dire : cette condescendance de la part de l'église lui rend toute l'école de la philosophie. Cédons-leur cet article, tous les sages du siècle sont à nous. Nos mystères pourront encore humilier leur esprit ; mais moins intéressés à les combattre, ils conviendront sans peine qu'un Dieu,

auteur des hommes, peut bien être au-dessus de leur intelligence, et exiger l'hommage de leur foi. Notre morale alors, bien moins terrible dans ses menaces, sans être moins pure, moins sublime dans ses préceptes, ne réveillera plus que leur admiration.

Je vous en réponds même, ils trouveront fort simple qu'un Dieu, dans l'autre monde, punisse les forfaits qui auront triomphé dans celui-ci; ils reviendront bientôt sur ce Dieu qu'ils nous disent trop bon pour se venger, trop grand pour s'occuper des erreurs, des fautes, des vices et des crimes d'un être tel que l'homme. La raison se tiendra dans ses bornes; elle donnera moins au délire, quand les passions, moins révoltées par la foi, auront moins d'intérêt à s'égarer. Alors ce Dieu si bon de la philosophie ne sera plus ce Dieu imbécile qui veut le bien et qui ne le veut pas, puisqu'il ne prend aucun moyen pour détruire le vice; alors son Dieu si grand ne sera plus ce Dieu assez borné pour ne pouvoir étendre ses soins sur toutes les créatures et peser leurs actions, sans fatiguer son attention et troubler son bonheur. Elle ne voudra plus d'un Dieu qui aime mieux être nul pour la vertu que juste pour le crime; qui nous donne des lois, et qui voit du même œil l'homme soumis et l'homme révolté, qui laisse triompher paisiblement le mortel ennemi de sa puissance; qui met au même rang et celui qui l'adore et

celui qui détruit ses autels. Ce Dieu trop imbécile et rempli de contradictions n'est pas le Dieu de la raison ; il cesseroit bientôt d'être celui de nos faux sages, si la peur que le nôtre leur fait ne leur rendoit le délire plus cher que le joug de la foi.

Faut-il vous convaincre, lecteur? observez la marche de l'incrédulité dans l'esprit du faux sage. Le dogme qui révolte le plus ses passions, ce dogme menaçant d'un enfer éternel, est celui dont il cherche d'abord à délivrer sa foi; il faut, pour le combattre, renoncer à une suite de vérités frappantes, auxquelles il sent bien que le dogme d'un enfer est lié; dès-lors il ne veut plus de ce Dieu saint de l'évangile, parce que la sainteté infinie suppose une haine infinie de tout vice; il ne veut plus d'un Dieu mort sur la croix, parce que la rigueur exercée sur l'innocence même annonce le supplice étonnant qui attend le coupable. Le joug de l'évangile secoué, il ne lui reste plus que sa raison; c'est elle qu'il invoque, non pour qu'elle lui serve à découvrir le vrai, mais pour qu'elle lui donne des argumens, des armes contre une vérité qu'il craint et qu'il déteste. Sa raison, prévenue par les passions, appelle à leur secours tous ses sophismes. C'est la foi d'un enfer qu'il faut combattre; ses systèmes tendront à le rendre impossible. Ce dogme supposoit que l'âme vit encore au-delà du tombeau ; tous les raison-

nemens du philosophe se tourneront contre l'idée de l'immortalité; mais la mort, qui détruit la matière, pourroit bien ne pas anéantir l'esprit; le sophiste bientôt s'en prendra à l'esprit même, et il s'attachera au matérialisme. La matière pourtant n'est qu'un être passif, la liberté ne peut se concevoir que dans un Être esprit; il combattra la liberté, comme il a combattu la spiritualité. Enfin l'idée d'un Dieu, d'un Être intelligent, annonce essentiellement une substance spirituelle; il cherchera à renverser l'idée de ce Dieu même. Mais partout des autels et des hommes consacrés au saint culte, partout la religion rappelle aux faux sages la grandeur, les bienfaits, la puissance, les jugemens terribles de ce Dieu dont il ne souffre plus l'idée; il ne souffrira plus son église, ses saints et ses apôtres. Hérétique, incrédule, matérialiste, fataliste, athée, ennemi décidé de toute religion, le voilà parvenu au comble de l'erreur et de l'impiété, du fanatisme et du délire philosophique. Remontez à présent à la source de toutes ces horreurs; elle est dans ses passions, et dans la crainte de ne pouvoir en acccorder l'empire avec la foi d'un enfer éternel. Son cœur avoit senti toutes les conséquences de ce dogme terrible; il le savoit trop bien, il faut être insensé pour croire à un enfer, et offenser un Dieu, qui, s'il diffère un instant ses vengeances, saura trouver un temps pour ses fléaux; mais comme

si c'étoit une moindre folie de se boucher les yeux pour ne pas voir l'abîme, d'en nier l'existence pour s'y précipiter, il a fait ses efforts pour s'aveugler; il a mieux aimé ne pas croire à l'enfer, ne croire ni aux crimes divers qui le méritent, ni au Dieu qui l'en menace, ni à l'église qui l'avertit sans cesse de ne pas y tomber; il a mieux aimé, dis-je, combattre tous les dogmes qui ont quelque rapport à cet enfer, que s'occuper des moyens de le fuir par le sacrifice de ses passions diverses.

Gardez-vous donc de croire à la fausse humanité de nos vains sages; ils vous disent sans cesse que le cœur se révolte à la seule pensée de ces feux allumés pour ne s'éteindre plus; d'un Dieu qui inventa dans sa colère des supplices terribles par leur intensité, mais terrible surtout par leur éternité; et je vous dis, moi, que ce qui les révolte le plus, ce n'est ni cet enfer, ni ces flammes, mais le sacrifice qu'il faut faire de toutes nos passions, de tout péché, de tout plaisir illicite, de tout vice, pour ne pas y tomber. Le châtiment des péchés, quel qu'il soit, lui seroit moins odieux, s'il étoit moins attaché au péché. Ce n'est pas l'honnête homme qui réclame sans cesse contre les lois et les bourreaux, c'est le brigand qui voudroit dans son cœur qu'il n'y eût ni juge ni supplice.

Quel que soit le principe de cette aversion, de cette horreur qu'inspire au faux sage le dogme

d'un enfer éternel, à quoi lui serviront ces argumens? Feront-ils qu'il n'en existe point? ou préserveront-ils de celui qui existe le pécheur qui en nie l'existence pour se livrer plus librement aux vices, aux péchés que l'enfer doit punir? Ses feux s'éteindront-ils pour celui qui les mérite davantage, en ajoutant aux déréglemens de son cœur l'incrédulité et la révolte de l'esprit?

Telles sont, lecteur, les réflexions que je voudrois d'abord inspirer au philosophe ennemi de nos dogmes, sur les peines réservées aux méchans, et sur l'éternité de la réprobation. Avant de disputer avec lui sur l'enfer, j'exigerois qu'il commençât par vivre comme s'il y croyoit; qu'il réglât ses passions, qu'il réformât ses mœurs, qu'il obéît à Dieu, à sa conscience, comme il pourroit le faire s'il étoit persuadé qu'un enfer éternel doit punir ses péchés. Je voudrois qu'il aimât franchement la vertu, la vérité; qu'il fût bien décidé à les suivre, quelque sacrifice que l'une ou l'autre exige de son cœur et de son esprit.

Lorsque je le verrai dans ces dispositions, je lui dirai : Venez; examinons à présent de sang-froid cette vérité qui répugne si fort à vos idées. Je conviens avec vous que le dogme d'un enfer est terrible ; mais est-ce la terreur qu'il inspire qui le rendra moins vrai? J'en conviendrai encore : il n'en est pas de ce dogme effrayant

comme de tant de vérités communes à la raison et à la foi. Un Dieu punit essentiellement dans un autre monde le crime qu'un repentir sincère n'a pas expié dans celui-ci; ce Dieu rend à chacun selon ses œuvres; voilà tout ce que les lumières naturelles peuvent nous découvrir. Comment et à quel point, combien de temps Dieu punit-il le méchant et récompense-t-il le juste? Tous les Socrates de l'univers, réduits aux lumières de la raison, ne satisferont jamais à ces questions de fait; il n'a pas été donné à l'homme d'y répondre sans une révélation formelle de la part de Dieu même. Seul il porta la loi propice à la vertu et redoutable au vice; seul il a pu fixer l'immensité de ses largesses, l'étendue et la durée de ses vengeances; seul il a pu nous dire : C'est ainsi que je récompense, c'est ainsi que je punis; il a dit : Je serai infini, je serai éternel dans l'un et dans l'autre; il a dicté lui-même la sentence que nous répétons avec tant de consolation, lorsqu'il s'agit des justes : Venez les bénis de mon père, posséder le royaume qui vous a été préparé dès le commencement; il a dicté aussi cet arrêt foudroyant, que nous n'adressons nous-mêmes qu'en tremblant aux pécheurs : Allez, maudits, au feu éternel préparé à Satan et à ses anges. C'est au nom de Dieu uniquement que nous vous menaçons de cette éternité; ne disputez donc pas contre nous, mais contre Dieu. Nous vous por-

tons sa loi; nous convenons qu'elle est terrible pour le méchant; mais il faut bien qu'elle soit juste, puisqu'un Dieu l'a portée; et il faut bien qu'un Dieu l'ait portée et révélée lui-même, puisque toute la religion s'écroule et devient nulle, puisqu'il faut déchirer l'évangile et les prophètes, si cette loi, tant de fois répétée dans nos livres saints, ne vient pas de Dieu même.

Je connois les détours que prend ici une fausse sagesse; je sais que c'est le dogme de l'enfer qu'elle tourne contre la révélation même; d'abord elle invoque tous les sophismes de la raison ou des passions, pour montrer l'injustice dans l'arrêt qui condamne les méchans à une éternité de supplices; et de cette injustice prétendue, elle conclut qu'un Dieu n'a point porté un tel arrêt; que notre foi est fausse; que la révélation est chimérique. Mais nos faux sages l'ont-ils démontrée, cette injustice? Ils en sont loin encore, et vous en conviendrez sans peine lorsque vous pèserez leurs argumens.

Celui qui leur parut toujours le plus triomphant se réduit à nous dire qu'il n'y a plus de justice lorsqu'il n'existe plus de proportion entre la peine et le délit; et comment prouvent-ils ce défaut de proportion? en vous disant que le crime de l'homme est l'effet d'un instant; que tous les forfaits de la vie la plus longue ne sont rien, comparés aux supplices de l'éternité même.

J'ai cent fois entendu cet argument; j'en ai cherché la force; je n'ai jamais conçu comment des philosophes, des hommes qui, par état au moins, devroient être accoutumés à réfléchir, peuvent le répéter.

Il existe, en effet, et il doit exister au tribunal de Dieu une proportion entre la peine et le délit; mais quelle absurdité que de juger d'un crime par le temps qu'il exige pour être consommé, au lieu d'examiner le délit et le crime, le péché en lui-même, dans sa grièveté, dans sa noirceur, dans sa méchanceté et dans tous les rapports qui constituent l'offense, le délit, l'outrage, le forfait?

Quand vous jugez vous-même, et lorsque vous avez à prononcer dans votre propre cause ou dans vos tribunaux, dites-moi si jamais il vous vint dans l'esprit de suivre cette règle absurde, inconséquente, que vous osez prescrire à la Divinité. Quand vous avez été méprisé, insulté, outragé ou blessé dans vos biens, votre honneur, votre réputation, ou votre autorité; lorsque vous avez eu à punir le traître, le rebelle, le calomniateur, le parjure, et un méchant quelconque, dites-moi si jamais il vous est arrivé de mesurer uniquement la peine sur le temps que le crime exigeoit. Non, non; vous le saviez, un instant suffit au scélérat pour concevoir, résoudre et consommer le crime le plus noir, comme un instant suffit aux âmes timo-

rées pour des fautes légères. La calomnie la plus atroce est l'effet d'un seul mot, comme un mensonge peu nuisible ou même officieux. Le traître et l'assassin ne mettront qu'un instant à broyer le poison, à plonger le poignard; seront-ils moins coupables que ce triste indigent qui respecte vos jours en épiant l'instant propice au larcin qu'il médite? Ce tyran qui a pu dans un jour sacrifier cent victimes à sa haine, ou ce héros brigand, suivi de cent mille hommes, dont la foudre moissonne dans une heure plus d'hommes immolés à son ambition que tous les assassins de nos forêts n'en font tomber dans un siècle entier sous leur fer homicide, sera-t-il moins coupable aux yeux de la philosophie, qu'un simple citoyen qui ne peut satisfaire sa vengeance que par de longs détours, et qu'avec le secours des années? Est-ce bien cette règle qui dirige vos magistrats et vos législateurs, lorsque nous les voyons condamner à de longues années d'un esclavage affreux, à la captivité qui ne finit qu'avec la vie, souvent même au dernier des supplices, tant d'hommes qu'un instant a rendus criminels, qui un instant plus tôt seroient morts innocens?

Le coupable fût-il assez puissant pour échapper aux tribunaux, pourvu qu'il soit connu dans nos sociétés, le crime d'un instant ne répandra-t-il pas sur la vie la plus longue ces taches que le temps n'efface pas, le déshonneur,

la honte, l'infamie ? Que sert au meurtrier de n'avoir eu besoin que d'un instant pour attenter aux jours d'un citoyen ; à l'ingrat, d'avoir en un clin-d'œil trahi son bienfaiteur ; au parjure, d'avoir violé sa foi et son serment par un seul mot ; au perfide, au rebelle ou au lâche, d'avoir en un seul jour abandonné son ami, son roi ou sa patrie ? Leur mémoire en sera-t-elle moins flétrie pour toujours ? N'est-ce pas en perpétuant leur honte, leur opprobre, que l'histoire nous conserve leur nom ? Le premier assassin, le premier lâche, le premier tyran, sont morts depuis long-temps ; qu'ils sortent du tombeau pour reparoître dans nos sociétés, ils y retrouveront toute la haine et tout le mépris de leurs contemporains. Un instant suffit donc dans l'empire moral pour mériter l'horreur de tous les siècles, par cela seulement qu'il suffit pour vouloir un grand crime. C'est donc une folie et une absurdité, c'est au moins une ressource bien peu philosophique, que de juger des crimes, de la durée des peines qu'ils méritent, par le temps employé à les commettre.

Voulez-vous établir des proportions plus justes entre la peine et le délit ? Laissez ce point de vue sous lequel ils ne vous offrent rien que l'esprit humain puisse comparer. La balance à la main, mettez le crime d'un côté avec toute sa noirceur, de l'autre l'éternité et toute sa durée ; de part et d'autre alors vous aurez l'infini.

La raison, je le sais, frémit de ce principe, parce qu'elle conçoit que seul il justifie et l'enfer, et ses feux dévorans, et son éternité; mais la raison sera forcée d'y souscrire, parce qu'elle conçoit évidemment qu'il n'y a plus d'égalité, plus de proportion, plus de justice exacte et rigoureuse, si la peine a un terme quand la noirceur du crime n'en a point, quand l'outrage est infini.

Toute votre ressource est de nous demander comment l'homme, comparé à son Dieu, n'étant qu'un vil insecte, peut se rendre envers lui infiniment coupable; mais nous vous répondons que c'est précisément la petitesse de l'homme, comparé à son Dieu, qui rend l'ouvrage énorme et infini quand il ose pécher contre ce Dieu, résister à ses ordres, se préférer à lui, l'offenser, l'outrager, se révolter enfin, et détruire, autant qu'il est en lui, l'empire de la Divinité.

Puisque vous nous forcez à consulter la raison sur des objets où seule elle ne peut fixer notre opinion, écoutez-la au moins cette raison, et elle vous dira que le crime s'aggrave essentiellement en proportion des droits qu'il a violés, et de la majesté de celui qu'il outrage. De l'esclave qui offense l'esclave son égal, à celui qui outrage son maître, à celui qui outrage le magistrat public, à celui qui outrage son roi, l'offense croît toujours; quelle mesure pourrez-vous lui prescrire lorsqu'elle arrive à Dieu? Conce-

vez, s'il se peut, la distance des cieux et de la terre, concevez toute celle qu'il y a de l'être le plus vil au plus sublime esprit sorti des mains de Dieu; vous serez encore loin de concevoir celle de l'homme à Dieu; vous n'aurez qu'un seul mot pour l'exprimer, vous serez obligé de la dire infinie. Le crime d'un mortel contre Dieu est donc infini dans son énormité, par cela seul que l'homme est moins auprès de Dieu que l'insecte auprès de vous. L'homme est vil; il doit donc respecter le plus parfait des Êtres: il est foible; il doit donc se soumettre au Tout-Puissant: il est plein de passions, de vices, de défauts; il doit obéir aux lois de ce Dieu Saint, qui peut seul réformer les défauts, les vices, les passions.

Quand nos sages raisonnent sur le crime et sur l'éternité de l'enfer destiné à le punir, sans doute leur esprit n'aime pas à se fixer sur ces réflexions: mais pourquoi viennent-ils nous forcer à les leur opposer pour justifier et Dieu et ses vengeances? Sa cause est dans nos mains, puisque c'est celle de notre foi et de toute l'Eglise; nous les forcerons donc encore à réfléchir que ces fautes de l'homme, qu'ils appellent les fautes d'un moment et que l'enfer punit, sont les crimes de l'homme ingrat, et révolté contre l'auteur même de son existence, contre un Dieu dont il tient tout ce dont il jouit, et la faculté même d'en jouir; contre un Dieu bienfaisant,

généreux, patient, miséricordieux ; contre un Dieu qui a droit à tout l'amour de l'homme, à la soumission la plus parfaite, à l'hommage le plus universel. Nous les forcerons de réfléchir que ces fautes d'un être qu'ils disent si foible sont cependant les crimes d'un être qui a la force de résister à Dieu, de braver le souverain législateur, et de lui disputer le droit de présider à nos actions, de les régler, et de les diriger toutes à la vertu; que ces fautes d'un être foible sont cependant autant de crimes volontaires, délibérés, commis avec réflexion, avec la connoissance de la loi qui les proscrit, avec la liberté d'observer cette loi; qu'elles sont par conséquent des crimes de choix, de préférence; qu'elles sont les crimes d'un esclave qui aime mieux se satisfaire et suivre son plaisir qu'obéir au Dieu de l'univers; qu'il n'est aucune espèce de noirceur, de méchanceté, d'ingratitude, de rébellion, que les péchés de l'homme ne renferment; que toutes nos excuses enfin disparoîtront au tribunal du scrutateur suprême des consciences, du juste appréciateur des vertus et des vices.

Qu'importe en ce moment que l'intérêt du crime nous aveugle, que le faux sage cherche à s'étourdir, à se cacher combien il est coupable? Dieu saura dans le temps nous forcer à reconnoître, à apprécier nous-mêmes ce désordre affreux du vice préféré à la vertu, de l'hom-

me refusant d'obéir à celui devant qui le ciel s'incline, la nature se tait et l'enfer tremble. Tous les raisonnemens de la philosophie deviendront inutiles quand ce Dieu paroîtra. Disputons un peu moins sur ses vengeances, et tâchons de les mériter moins. Réfléchissons surtout qu'excuser, atténuer le crime qui l'offense, c'est l'abaissement lui-même ; qu'il faut lui contester toutes ses perfections et leur infinité, ou avouer que l'enfer n'est pas trop pour venger son injure.

Mais si ces perfections sont infinies, sa bonté l'est aussi ; et c'est encore précisément parce qu'il est infini dans sa bonté qu'il faut être infiniment méchant pour cesser de l'aimer, pour l'outrager. La bonté d'un ami, d'un bienfaiteur, d'un maître, est-elle donc un titre à l'infidélité, à l'ingratitude, à la rébellion? Et faut-il qu'il se montre en tyran pour mériter l'amour, la reconnoissance et la soumission?

Quelles fausses idées nous faisons-nous encore de la bonté? Nous lui donnons nos vices dans un Dieu; nous voudrions qu'elle fût dans lui comme dans l'homme, lâcheté, complaisance, et condescendance pour le mal; tandis que dans un Dieu la bonté ne peut être que l'amour souverain de la vertu, et la haine infinie de tout crime.

Nous parlons de justice, d'équité, d'égalité; et nous ne voyons pas combien la bonté même

égale la justice dans le destin de l'homme. Un instant peut le rendre coupable et lui ouvrir l'enfer ; mais un instant d'amour, de repentir, de vraie pénitence, peut lui ouvrir les cieux tant qu'il respire. Ou la vie ou la mort, ou le bonheur suprême ou un malheur sans fin ; le choix est dans ses mains tant qu'il est dans ce monde : à qui peut-il s'en prendre qu'à lui-même quand il a mal choisi ? Ce juge inexorable dans l'enfer est le meilleur des pères sur la terre ; une larme le touche, et efface à ses yeux un siècle de désordres. Si l'homme s'endurcit, si son heure le trouve dans le crime, pourquoi toujours parler de sa foiblesse, puisque l'enfer ne punira jamais que des crimes de choix, et des crimes commis avec tous les moyens de résister à la tentation ? Que pourra cette excuse auprès d'un Dieu qui offroit au pécheur toute sa puissance, qui n'attendoit qu'un vœu sincère, qu'une prière fervente, pour voler au secours des pécheurs avec toute la plénitude de sa force et de ses grâces ? Que pourra cette excuse dans celui dont le crime est d'avoir aimé cette foiblesse, et rejeté la main prête à le fortifier ; dans celui qui a bien eu la force de résister à Dieu et de braver ses lois, ses menaces, l'enfer même, et son éternité ?

Ne croyez pas, lecteur, que, pour justifier un dogme si terrible, je n'affecte qu'une morale austère qui toujours exagère le crime pour

ajouter à la rigueur des peines. Je juge le pécheur comme il sait bien se juger lui-même quand les passions se taisent et que la conscience parle seule, comme je sais trop bien qu'un Dieu le jugera quand le temps des vengeances arrivera. Nous donnons tout au crime, nous autres, avec notre indulgence et nos excuses recherchées; mais un temps viendra où ce Dieu donnera tout à la justice.

Nous ne voulons pas voir combien notre philosophie est ici en défaut. Nous objectons au dogme d'un enfer éternel la justice même, la proportion des peines aux délits; et parce qu'enfin, après tous nos abus de sa bonté, de sa clémence, ce Dieu ne sera plus qu'un Dieu rigoureusement juste, éternellement juste, parce qu'alors un supplice infini punira des crimes infinis dans leur noirceur, nous voudrions revenir à la clémence dont le temps est passé. Nous cherchons à jeter un voile sur ce crime, à l'excuser, à l'atténuer, tandis que nous parlons d'un tribunal qui ne souffre ni voile, ni excuse, mais vérité, justice rigoureuse. Nous combattons le plus terrible dogme de la foi avec toutes les ruses du sophisme; et nous ne souffrons pas qu'on nous oppose les raisonnemens les plus simples et les plus palpables, comme si nos sophismes pouvoient nous garantir d'un enfer éternel, mieux que la connoissance de sa justice, et notre soumission au Dieu qu'il doit venger.

Avec plus de sang-froid dans nos raisonnemens, au lieu de le calomnier, le Dieu de cet enfer, nous en viendrions à une juste admiration de sa sagesse. Par la même raison qui a fait dire au philosophe : Si Dieu n'existoit pas, il faudroit l'inventer, nous dirions : Si ce Dieu n'avoit pas un enfer, il devroit le créer, et le rendre éternel. En Dieu saint, en Dieu sage, il a dû opposer aux passions le frein le plus puissant, le plus propre à effrayer le crime, à le rendre moins commun sur la terre. Hélas! malgré ce frein d'un enfer si terrible par ses flammes, par son éternité, il est encore tant de vices et tant de forfaits ! que seroit-ce si l'homme, si tant de débauchés, tant d'avares, tant d'ambitieux, de scélérats dans tous les genres, n'avoient à redouter qu'un supplice passager? Quelle impression a faite jusqu'ici la foi d'un purgatoire ? Quelque terribles que nous peignions ses feux, ils finiront un jour; on diroit que cette idée seule les a déjà éteints, tant la plupart des hommes se mettent peu en peine de les éviter. Ce n'est pas là un fait que la philosophie nous conteste ; qu'elle convienne donc de cette conséquence si évidente, que cette éternité qui la révolte dans les supplices de l'enfer, les mortels l'ont rendue nécessaire. Sans elle, Dieu, moins saint, eût moins manifesté sa haine pour le crime: nous pourrions l'accuser de le favoriser, d'endurcir le méchant, puisque le scélérat en-

durci et mourant dans toute son affection pour le crime eût conservé encore l'espoir de la vertu, la certitude même du pardon. Sans cette éternité dont nous vous menaçons, l'enfer de Zoroastre eût été plus terrible et plus efficace que celui de la foi; et le Parsis se fût montré plus sage que le Dieu des chrétiens.

Nos prétendus sages, qui louent tant ailleurs ces mêmes dogmes qu'ils combattent chez nous, parce que chez nous seuls ils ont cette sanction qui les effraie; parce que chez nous seuls la morale, d'accord avec la foi, ne se relâche jamais sur les passions, nos prétendus sages osent nous reprocher que l'intérêt des prêtres inventa cet enfer. Qu'il leur en coûte peu de nous calomnier! et qu'il faut être bien attaché aux passions pour croire qu'un sordide intérêt peut seul leur opposer la plus terrible des barrières! Qu'ils le disent encore, les insensés! qu'ils le répètent : l'intérêt du sacerdoce a inventé l'enfer, la calomnie est trop grossière, et ils sont trop connus ces prophètes qui long-temps avant nous crièrent aux pécheurs : *Qui de vous supportera ces flammes dévorantes, ce ver rongeur qui ne meurt point? qui de vous pourra habiter au milieu de ces feux qui ne s'éteignent pas?* (*Isaïe*, v. c. 33 *et* 56.) Il est trop connu ce Jésus, fils de Dieu, qui le premier révéla cet arrêt menaçant : Allez, maudits, au feu éternel. On ne croira pas que d'autres intérêts que ceux

de la vertu et du salut des hommes aient animé les prophètes, Jésus et ses apôtres. Quand nous vous répétons leurs leçons, quel peut-être le nôtre? Qui pouvons-nous séduire en vous disant : Celui qui n'aime pas son Dieu et son prochain; celui qui ne tend pas une main secourable à l'indigent; celui qui s'abandonne à l'avarice, à la vengeance, à l'ambition, à la débauche; celui enfin qui ne suit pas les routes de la vertu, brûlera dans l'enfer sans espoir de pardon? Et quels sont-ils ces hommes qui font le plus souvent retentir ces menaces aux oreilles des pécheurs, qui les répètent avec le plus de zèle, de chaleur et de persuasion? Sont-ce ces prêtres lâches, indévots, vicieux, auxquels l'Eglise annonce elle-même que cet enfer est surtout destiné; et non pas ces pasteurs chéris et respectés, parce que leur charité connue et toutes leurs vertus ne nous laissent pas même soupçonner l'intérêt personnel? Insensés! si le prêtre cherchoit son intérêt dans ses dogmes, ce sont vos passions qu'il flatteroit dans son symbole; c'est l'enfer même qu'il vous auroit promis d'ouvrir à prix d'argent; ils vous auroit vendu la liberté de suivre vos passions et vos vices. Ce dogme d'un enfer, tout antique qu'il est, le prêtre enfin l'auroit sacrifié à la philosophie, bien certain qu'à ce prix nos faux sages deviendroient les amis de l'Eglise, et cesseroient bientôt de la calomnier, de la persécuter, de

combattre sa morale, ses dogmes, d'arracher ses enfans à l'autel.

Quelle folie, lecteur, et que la calomnie est absurde! L'intérêt inventa des peines éternelles contre l'intérêt même, et contre tous les vices, et contre tous les crimes. Et ce même intérêt empêche encore les prêtres d'effacer de leur symbole ce dogme, qui toujours a soulevé contre eux les faux sages du siècle, et dont le sacrifice feroit de leurs mortels et perpétuels ennemis autant de partisans. Non, non; la vérité et le serment de renoncer plutôt à tous les avantages du siècle qu'à la révélation, à la parole de Dieu, ont seuls pu soutenir ce dogme dans l'église. Que perdroit-elle donc en vous l'abandonnant? que n'avoit-elle pas à espérer des peuples, en soumettant au moins l'ardeur et la durée de ses feux à nos victimes? Si l'intérêt eût dicté son symbole, le prêtre, en vous disant que l'enfer peut s'ouvrir à sa prière, trouvoit le vrai moyen de redoubler le zèle et l'affection des peuples pour l'autel; alors le méchant même eût engraissé celui qui par ses vœux abrégeoit le supplice. Hélas! ils seront vains nos vœux, nos sacrifices; nous sommes les premiers à vous l'apprendre: nous voudrions le rouvrir cet abîme qui attend le pécheur, nous ne le pourrons pas, nous gémirons en vain sur son malheur; nous lèverons en vain pour lui et nos mains et nos cœurs vers le ciel; nous offrirons en vain la

victime sans tache. Il n'en coûtoit pas plus de vous promettre que de vous menacer, et nos promesses faisoient de nous les Dieux du méchant même. Quel intérêt peut donc nous arracher l'aveu de l'impuissance, de l'inutilité de toutes nos ressources, si ce n'est l'intérêt de nos âmes, que nous aimons bien mieux effrayer par des vérités tristes, qu'abuser et séduire par les consolations d'un espoir mensonger?

Mais nos prétendus sages eux-mêmes, quel intérêt a pu les révolter dans tous les temps contre ce dogme? S'ils sont vraiment zélés pour la vertu, que ne se joignent-ils à nous, et que ne disent-ils comme nous au méchant: Oui, il est un enfer, et cet enfer est l'éternel séjour des vengeances du Dieu que tu outrages? Si à cette pensée ton cœur ne revient pas à la vertu, cet enfer est pour toi; et ton obstination en démontreroit seule la justice, l'existence et la nécessité.

Il me semble que ces menaces honoreroient bien plus nos philosophes que tous ces argumens qu'ils entassent en vain pour rassurer les cœurs les plus pervers. A quoi se sont réduits tous leurs sophismes? Ils nous ont demandé des proportions entre la durée du délit et celle de la peine, comme si le crime le plus atroce ne pouvoit pas être aussitôt commis par le méchant que la faute la plus légère par l'âme timorée; comme si ces actes de la volonté, la pensée, le

désir, le consentement, qui constituent spécialement le crime, se mesuroient par les années et par le cours des astres; comme si le coupable ne l'étoit qu'un instant, parce qu'il n'a fallu qu'un instant pour le devenir. Il nous ont opposé la foiblesse et le néant de l'homme, la grandeur et la bonté de Dieu; comme si nous menacions de l'enfer les crimes de la nécessité, et non pas ceux de la volonté, du choix et de la liberté; comme si la foiblesse de l'homme étoit un titre contre le domaine et la loi de son Dieu; comme si, dans ce Dieu, la bonté détruisoit la justice, la sagesse, toutes les autres perfections; comme si offenser un être bon étoit un moindre crime qu'offenser un être méchant; comme si la bonté enfin, dans un Dieu, n'étoit que connivence et condescendance pour le crime. Ils vous ont parlé de l'intérêt des prêtres, comme si les prêtres, en prêchant un enfer, en exemptoient leurs propres crimes. Ils vous demanderont encore comment les feux de cet enfer pourront agir sur l'âme réduite à elle-même, sans le secours des sens. Demandez-leur vous-même comment cette même âme est soumise à l'action des sens dans cette vie; et si l'esprit, sujet à l'impression du feu dans le corps qu'il habite, n'est pas une merveille tout aussi étonnante que l'esprit tourmenté par des flammes hors de ce même corps? Demandez-leur encore si le Dieu qui a pu établir cette dépendance et

de l'âme et du corps ne pourra pas aussi soumettre l'âme dépouillée de ce corps à la même douleur? Demandez-leur enfin depuis quand la conception de l'homme a fixé les limites de la révélation et du pouvoir suprême? ou plutôt laissez-les s'égarer dans leurs vains raisonnemens; adorons un Dieu terrible et éternel dans ses vengeances; mais aimons ce même Dieu magnifique et éternel dans ses récompenses.

CATÉCHISME

PHILOSOPHIQUE.

CHAPITRE VI, unique.

Moyens philosophiques d'établir la vertu parmi les hommes.

Le Philosophe. La philosophie, qui ne puise ses motifs et ses moyens ni dans les cieux, ni dans l'enfer, n'en a-t-elle point inventé de plus propres à établir l'empire de la vertu?

L'Adepte. Elle en a inventé en grand nombre et de très-efficaces.

Le Philosophe. Quelle science fournira aux philosophes les moyens les plus sûrs pour extirper les vices?

L'Adepte. Ce sera sans contredit la médecine, aidée de toutes les ressources de la pharmacie et de l'anatomie.

Le Philosophe. Comment nos médecins et nos apothicaires peuvent-ils rappeler la vertu dans toute sa splendeur?

L'Adepte. En apprenant de la philosophie à purger ou saigner à propos les méchans, les avares, les ambitieux, les hypocrites et les vicieux de toute espèce.

Le Philosophe. La philosophie parle-t-elle bien sérieusement, lorsqu'elle met les principales sources de la vertu dans nos pharmacies?

L'Adepte. Très-sérieusement; malgré tous les sarcasmes du préjugé, elle sait démontrer l'importance des médecins et des apothicaires, toutes les fois qu'il s'agit de rendre à la vertu son premier éclat. (*Preuves*, *n*° 1.)

Le Philosophe. La police et la législation n'ont-elles pas été appelées aussi par la médecine au secours de la vertu?

L'Adepte. Oui; la maréchaussée surtout deviendra très-utile en morale, quand on voudra suivre les leçons de nos sages. (*Preuves*, *n*° 2.)

Le Philosophe. Comment nos lois et la police seconderont-elles principalement les vœux de nos sages, et le grand objet de la morale?

L'Adepte. En effaçant d'abord de tous les

catéchismes distribués au peuple toute idée d'un Dieu, d'un ciel et d'un enfer. (*Preuves*, *n*° 3.)

2°. En mettant à la place du ciel des récompenses plus solides, telles que les titres de marquis, de baron, les honneurs, les richesses, et surtout beaucoup de gloire. (*Preuves*, *n*° 4.)

3°. En substituant à la crainte des enfers celle de la justice et des bourreaux. (*Preuves*, *n*° 5.)

Le Philosophe. La philosophie n'a-t-elle pas indiqué aux rois des moyens plus neufs encore pour rendre leurs sujets vertueux?

L'Adepte. Oui; les rois philosophes prêcheront, parce que c'est à eux que ce droit appartient; ils auront aussi grand soin d'annoncer chaque année tout ce qui devra être regardé comme vertueux ou comme vicieux, jusqu'à nouvel ordre. (*Preuves*, *n*° 6.)

Le Philosophe. Ne seroit-il pas encore fort bon pour la vertu qu'il n'y eût point de riches en ce monde, et que tous les biens fussent communs?

L'Adepte. Tant qu'un homme pourra dire que sa maison lui appartient, que son champ est à lui, la vertu n'aura qu'une existence précaire. Il faut, pour lui donner une base solide, anéantir absolument toute propriété. (*Preuves*, *n*° 7.)

Le Philosophe. Dans l'état actuel des choses, où malheureusement tout citoyen a sa propriété, comment peut-on encore porter les hommes à la vertu?

L'Adepte. On y réussira certainement par la voie des plaisirs, en favorisant extrêmement la sensibilité physique. (*Preuves*, *n*° 8.)

Le Philosophe. Donnez-moi quelques exemples des plaisirs physiques qui pourroient porter l'homme à la vertu.

L'Adepte. On pourroit d'abord accorder au mari vertueux le droit de changer de femme, quand il s'ennuie de celle qu'il a eue quelque temps. Il seroit, en second lieu, assez facile de faire servir les femmes galantes à la propagation de la vertu. (*Preuves*, *n*° 9.)

Le Philosophe. Comment s'y prendroit la philosophie pour faire servir les femmes galantes à la propagation de la vertu?

L'Adepte. Elle abandonneroit ce soin aux courtisanes, sachant qu'elles créent à leur gré des âmes et des corps, et qu'il dépend d'elles de rendre leurs amans vertueux. (*Preuves*, *n*os 10 *et* 11.)

Le Philosophe. La philosophie laisseroit-elle à chacun le droit de choisir celle des femmes galantes qui plairoit davantage?

L'Adepte. Non; ce choix n'appartiendroit qu'au citoyen le plus vertueux. En s'y prenant de cette manière, le plus méchant n'auroit

jamais que la plus laide ; ce qui certainement deviendroit un grand moyen de corriger les mœurs. (*Preuves*, n° 11.)

Le Philosophe. Comment s'y prendroit la philosophie pour arriver à un but si louable ?

L'Adepte. Elle exhorteroit nos Laïs à n'accorder elles-mêmes leurs faveurs qu'à l'homme distingué par ses vertus, surtout par son courage et son amour pour la patrie, moyen très-efficace pour avoir des soldats et des héros. (*Preuves*, n° 12.)

Le Philosophe. Quel est le moyen le plus moderne, et regardé par la philosophie comme le plus propre à rétablir l'empire de la vertu ?

L'Adepte. Ce moyen consiste dans l'étude de la musique et de la géométrie. Ce sont ces deux sciences, et surtout la musique, qui rendirent les anciens si vertueux. C'est pour avoir négligé la musique et la géométrie qu'il est aujourd'hui si peu d'honnêtes gens. (*Preuves*, n° 13.)

Preuves *philosophiques du chapitre précédent.*

1. Premier moyen de vertu : la médecine.

« C'est uniquement du plus ou du moins de « régularité de la circulation de nos humeurs « que dépendent nos vices, nos vertus, nos « qualités. » (*Alambic moral*, *pag.* 122.) « Que le physicien, que l'anatomiste, que le « médecin réunissent donc leurs expériences, « leurs observations. . . . Que leurs dé- « couvertes apprennent au moraliste les vrais « moyens qui peuvent influer sur les actions « des hommes. . . . . Les âmes seront tou- « jours vicieuses quand les corps seront souf- « frans. . . . En faisant de notre âme une « substance spirituelle, on se contente de lui « administrer des remèdes spirituels, qui n'in- « fluent point sur le tempérament, ou qui ne « font que lui nuire. . . . Cependant il « n'est pas douteux que le tempérament de « l'homme ne puisse être corrigé, altéré, mo- « difié par des causes aussi physiques que celles « qui le constituent. . . . Chacun de nous « peut, en quelque sorte, se faire un tempéra- « ment. . . . en prenant des nourritures « moins succulentes, ou bien à l'aide de quel- « ques remèdes. . . . De ces causes maté- « rielles nous voyons communément résulter

« les facultés qui donnent le ton aux passions, « aux actions morales des hommes. » (*Syst. nat.*, *t.* 1, *ch.* 7 *et* 9. *Voyez aussi les Œuvres de Lamétrie.*) C'est donc aux physiciens, aux médecins, aux anatomistes et aux apothicaires qu'il faut avoir recours pour trouver ces remèdes qui donnent du ton à la vertu, à nos actions morales.

2. Second moyen : MARÉCHAUSSÉE, POLICE, LÉGISLATION.

« Qui peut nier que les maréchaussées n'aient « désarmé plus de brigands que la religion?..... « La bonne ou mauvaise police rend les mêmes « hommes méchans ou vertueux... Qu'on fasse « de bonnes lois.... Une crainte respective con- « tiendra les citoyens dans les bornes du de- « voir.... Les lois font tout. » *Helvétius*, *de l'Homme*, *passim. Voy. surtout* § 7, *c.* 3 *et* 9, *et de l'Esprit.* « Il y a deux tribunaux, celui de « la nature et celui des lois. L'un connoît des « délits de l'homme contre ses semblables; l'au- « tre, les délits de l'homme contre lui-même. « La loi châtie les crimes, la nature les vices. « La loi montre le gibet à l'assassin; la nature « montre l'hydropisie ou la phthisie à l'intempé- « rant. » En voilà bien assez pour corriger les hommes. (*Raynal*, *Hist. philos. et polit. t.* 4, *p.* 690, *in-4°.*)

3. Troisième moyen : ABOLITION DE L'ANCIEN CATÉCHISME DES PEUPLES.

« Si la politique plus éclairée s'occupoit sé-
« rieusement de l'instruction du peuple.... elle
« seroit moins dans le cas de le tromper pour
« le contenir. Qu'on cesse d'allumer son ima-
« gination par l'idée de ces biens prétendus que
« l'avenir lui réserve, et de ces supplices dont la
« Divinité le menace pour le temps où il ne
« sera plus. » Qu'on détruise par conséquent tous ses anciens catéchismes qui l'entretiennent si souvent de ces idées. (Voyez *Syst. nat. t.* 1, *c.* 14.) Et qu'on y supplée par celui dont Helvétius et l'auteur de *la Requéte au roi pour la destruction des prêtres*, nous donnent le modèle. (Voyez *de l'Homme*, *t.* 2, *et cette Requête.*)

4. Quatrième moyen : TITRES, HONNEURS, etc.
« Les titres, les honneurs, les récompenses,
« l'estime publique et tous les plaisirs dont cette
« estime est représentative, sont les récom-
« penses les plus propres à faire renaître l'amour
« de la vertu. » (V. *de l'Homme*, *t.* 2, *Catéchisme. Item. Syst. nat. Syst. soc.*, *etc.*)

5. Cinquième moyen : LES BOURREAUX.

« Ce ne sont point les anathèmes de la reli-
« gion, c'est l'épée de la justice qui dans les
« cités désarme les assassins ; c'est le bourreau
« qui retient le bras du meurtrier. La crainte
« du supplice peut tout dans les camps, elle
« peut tout aussi dans les villes..... Elle rend les
« citoyens honnêtes et vertueux...... Les vertus

« sont donc l'œuvre des lois et non de la reli-
« gion. » (*De l'Homme*, § 7, c. 3.)

6. Sixième moyen : SERMONS ET CATÉCHISME DES ROIS.

« Un souverain à qui la société a confié l'au-
« torité suprême tient dans sa main les grands
« mobiles qui agissent sur les hommes. Il a plus
« de pouvoir que les Dieux pour rétablir et
« réformer les mœurs. Sa présence, ses récom-
« penses, ses menaces; que dis-je? un seul de
« ses regards peut bien plus que tous les
« sermons des prêtres. C'est donc le souverain
« qui doit prêcher; c'est à lui qu'il appartient
« de réformer les mœurs. » (*Boulanger, Christianisme dévoilé.*) « On pourroit composer un
« Catéchisme de probité, dont les maximes
« simples apprendoient aux peuples que la ver-
« tu, invariable dans l'objet qu'elle se propose,
« ne l'est point dans les moyens propres à rem-
« plir cet objet........ que c'est au législateur à
« fixer l'instant où chaque action cesse d'être
« vertueuse et devient vicieuse. » (*De l'Esprit*, *disc.* 2; *ext. du ch.* 17.

7. Septième moyen : PLUS DE PROPRIÉTÉ.

« Otez la propriété, il n'y a plus de passions
« furieuses, plus d'actions féroces, plus de no-
« tions, plus d'idées de *mal moral.* » Aussi, pour *couper racine aux vices et à tous les maux d'une société*, sans *me soucier des railleries de ceux qui redoutent la vérité*, la première

loi que j'établis sera conçue en ces termes : « Rien « dans la société n'appartiendra singulièrement, « ni en propriété, à personne, que les choses « dont il fera un usage actuel, soit pour ses be- « soins, soit pour ses plaisirs, ou son travail « journalier. » (*Code de la Nature*, 3e *partie.*)

8. Huitième moyen : LES PLAISIRS. « La na- « ture, attentive à remplir nos désirs, vous ap- « pelle à son Dieu par la voix des plaisirs. » (*Volt.*, *disc. sur le bonheur.*) « Qu'on ouvre « l'histoire, et l'on verra que dans tous les pays « où certaines vertus étoient encouragées par « l'espoir des plaisirs des sens, ces vertus ont « été les plus communes et ont jeté le plus grand « éclat. » (*De l'Esprit disc.* 3, c. 15.) « La « force de la vertu est toujours proportionnée « au degré de plaisir qu'on lui assigne pour « récompense. » (*Ibid.*)

9. Neuvième moyen. DIVORCE ET CHANGE- MENT D'ÉPOUSES.

« Deux époux cessent-ils de s'aimer ? com- « mencent-ils à se haïr ? pourquoi les condam- « ner à vivre ensemble ?..... S'il est vrai que le « désir du changement soit aussi conforme, « comme on le dit, à la nature humaine, on « pourroit donc proposer la possibilité du mé- « rite. On pourroit donc essayer de rendre, par « ce moyen, les guerriers plus braves, les magis- « trats plus justes, les artisans plus industrieux « et les gens de génie plus studieux. » (*Helvét.*,

de l'Homme, *t.* 2, *p.* 226.) « Le divorce est « une suite des lois des contrats.... En le défen- « dant, on fait le malheur des personnes qui « ne sauroient vivre ensemble, et souvent on « les force aux plus grands crimes. » *Princip. de la Phil. nat. c.* 17.)

10. Dixième moyen : LES COURTISANES. « Si « le plaisir de l'amour est pour les hommes le « plus vif des plaisirs, quel germe fécond ren- « fermé dans ce plaisir! et quelle ardeur pour « la vertu ne peut point inspirer le désir des « femmes?.... Ne sont-ce pas les femmes galantes « qui, en excitant l'industrie des artisans du « luxe, les rendent de jour en jour plus utiles « à l'Etat? Les femmes sages, en faisant des « largesses à des mendians ou à des criminels, « sont moins bien conseillées que les femmes « galantes par le désir de plaire.

« Les plaisirs de l'amour, ainsi que le remar- « quent Plutarque et Platon, sont les plus « propres à élever l'âme des peuples, et la plus « digne récompense des héros. » (*De l'Esprit*, *disc.* 2 *et* 3, *c.* 15.)

11. « Quelle puissance en effet n'ont pas sur « nous les plaisirs des sens?..... Ils formèrent le « caractère de ces vertueux Samnites, chez qui « la plus grande beauté étoit le prix de la plus « grande vertu....... Qu'on examine par quels « moyens le fameux Lycurgue porta dans les « cœurs de ses concitoyens l'enthousiasme, et,

« pour ainsi dire, la fièvre de la vertu... Qu'on
« se rappelle ces fêtes solennelles, où les belles
« et jeunes Lacédémoniennes s'avançoient demi-
« nues, en dansant dans l'assemblée du peuple...
« Quel triomphe pour le jeune héros qui re-
« cevoit la palme de la gloire des mains de la
« beauté, qui lisoit l'estime sur le front des
« vieillards, l'amour dans les yeux de ces jeunes
« filles, et l'assurance de ces faveurs dont l'es-
« poir seul est un plaisir! Peut-on douter qu'a-
« lors ce jeune guerrier ne fût ivre de vertu? »
(*De l'Esprit, ibid.*)

12. « Supposons qu'à l'exemple de ces vierges
« consacrées à Isis ou à Vesta, les plus belles
« Lacédémoniennes eussent été consacrées au
« mérite; que, présentées nues dans les assem-
« blées, elle eussent été enlevées par les guer-
« riers, comme le prix de leur courage... il est
« certain que cette législation eût encore rendu
« les Spartiates plus vertueux et plus vaillans.»
(*Ibid.*)

12. Onzième moyen : COMMUNAUTÉ DES FEMMES, ET LEUR CHOIX.

« Supposons, si l'ont veut, un pays où les
« femmes soient en commun. Plus dans ce pays
« elles inventeroient de moyens de séduire,
« plus elles multiplieroient les plaisirs de l'hom-
« me. Quelque degré de perfection qu'elles ob-
« tinssent en ce genre, on peut assurer que leur
« coquetterie n'auroit rien de contraire au bon-

« heur public. Tout ce que l'on pourroit encore « exiger d'elles, c'est qu'elles conçussent tant « de vénération pour leur beauté et leurs faveurs, « qu'elles crussent n'en devoir faire part qu'aux « hommes distingués par leur génie, leur cou- « rage ou leur probité. Leurs faveurs, par ce « moyen, deviendroient un encouragement aux « talens et aux vertus. » (*De l'Homme et son éducat.* § 1, *note* 22.)

13. Douzième moyen : LA MUSIQUE ET LA GÉOMÉTRIE.

« La musique proprement dite paroissoit « présider (anciennement) à la pratique de la mo- « rale, et la géométrie à sa théorie. En suivant « de loin l'analogie d'une pareille distribution, « l'on pourroit en retirer de grands avantages. « Par exemple, nous verrions peut-être moins « d'innocens condamnés, moins de procès im- « perdables perdus, si l'on ne pouvoit parvenir « aux magistratures sans avoir subi un examen « sévère sur la géométrie élémentaire... Les arts « de la musique, venant à l'appui d'une saine « dialectique, pourroient rendre les magistrats « plus sensibles, plus humains, et leur apprendre « à distinguer la voix de l'imposture des accens « de la vérité...... Les grands hommes de l'anti- « quité étoient chantés par de jeunes beautés... « Comment n'eussent-ils pas été bons, grands « et humains? la vertu les subjuguoit par tous « les sens. Un philosophe, chez eux, n'étoit

« qu'un grand musicien. Déjà nous voyons parmi « nous, ce qui est d'un bon augure, la notion « du philosophe se rapprocher un peu de la no- « tion antique. On commence à y faire entrer « les mathématiques et la musique. » Il est donc permis d'espérer qu'enfin la musique et la géométrie pourront nous élever à toute la perfection de la vertu. (*Lacunes de la Philos. du moi humain et de la vertu, art.* 2.)

NOTE

De madame la Baronne sur le chapitre. VI.

Oh! pour ce chapitre, il est véritablement unique; et la noirceur de notre catéchiste ne s'en montre que mieux. Ces moyens suggérés, à ce qu'il prétend, par la philosophie, pour suppléer aux grands motifs du préjuge religieux, sont, vous en conviendrez, souverainement ridicules; c'est précisément pour cela qu'il affecte de ne pas opposer, à son ordinaire, le chapitre des *non* au chapitre des *oui*, comme si nos sages n'avoient tous ensemble rien inventé de mieux pour se passer du Dieu de l'Evangile. Mais le moyen de croire ici sur sa parole, que dans tous nos grands hommes il n'y en a pas un seul à opposer à ces Lucrèces; pas un seul pour qui le véritable moraliste ne soit qu'un

Hippocrate ou mon apothicaire; pas un seul qui ait vu que la rhubarbe et le séné ne sont pas toujours les vraies leçons qu'il faut à nos fripons; que la fièvre n'est pas la seule maladie d'un Cartouche; et que, tout bien portant qu'il peut être, un fripon n'en volera pas moins ma bourse. Croirai-je bien encore que pas un seul de nos sages n'a vu que c'est à la canaille qu'il faut parler de police, de maréchaussée et de bourreaux; qu'il faut à l'honnête homme d'autres motifs que la violence et les cachots? Pas un seul enfin ne rougiroit de voir Helvétius se vautrer dans la crapule, faire de nos Laïs des maîtresses de mœurs, et prendre les transports d'un soldat ivre, à l'aspect des courtisanes, pour des élans de vertu sublime? Pas un seul ne verroit combien il est risible de prendre des leçons de *ge-re-sol*, ou bien quelques problèmes sur les angles, les cercles, les ellipses pour des règles de mœurs. Vos virtuoses ou vos cantatrices de l'Opéra seroient donc les plus sages et les plus respectables des femmes, aux yeux de tous nos sages? Et le code d'un chancelier de France, de tout magistrat, seroit dans son Euclyde?

Non, chevalier, je ne saurois croire que la philosophie a laissé débiter en son nom des rêveries de cette espèce, sans que nous ayons protesté contre leurs auteurs. Je veux que quelques sages aient fourni les *oui*, et que notre catéchiste les ait tous pris à notre école; vous sentez

au moins combien il est essentiel que vous nous fournissiez les *non* pour le confondre.

OBSERVATIONS

D'un Provincial sur le sixième chapitre du double Catéchisme philosophique.

Que ces moyens, auxquels se réduisent toutes les ressources de nos philosophes modernes pour établir l'empire de la vertu, prouvent bien l'impuissance et la nullité de leur école! Essayons, lecteur, pour les apprécier, de les ranger tous sous trois classes différentes.

La première pourra ne vous montrer nos sages que souverainement absurdes et risibles, lorsqu'ils font uniquement dépendre l'extinction des vices, le rétablissement de la vertu, des sciences les plus étrangères à la morale, telles que la musique, la géométrie, la médecine. Pour avoir quelque confiance en ces moyens, nous attendrons avec notre correspondante qu'on nous ait démontré qu'exceller dans l'art du musicien, c'est aussi exceller en justice, en probité, en douceur, en bonté, en générosité; que les rapports des lignes, des surfaces, des solides, sont du même genre que les rapports de l'homme à la société, à la patrie, à la Divinité; que la santé et la vertu ne sont qu'une

seule et même chose, et que guérir de la fièvre un brigand, un avare ou un fourbe, c'est essentiellement en faire un honnête homme.

Dans la seconde classe de ces moyens philosophiques, je comprendrois tous ceux qui peuvent contribuer en quelque sorte à rendre les grands crimes moins fréquens, moins publics, moins scandaleux; mais dont nos réflexions vous ont tant de fois prouvé l'insuffisance, lorsqu'il s'agit de rendre l'homme véritablement et sincèrement vertueux. Avec leurs lois, et leurs bourreaux, et leurs maréchaussées, quels autres crimes pourront-ils détourner que les vols et les assassinats publics? Quelle idée ont-ils donc de la vertu, si c'est là qu'ils la réduisent? Je vous l'ai déjà dit, l'honnête homme de leur école est celui qui n'a pas mérité d'être pendu; et voyez comme tous leurs principes nous forcent à n'avoir pas d'autre opinion de leurs tant vertueux philosophes.

Nous le savons aussi-bien qu'eux, il est des hommes qui ont besoin d'être retenus par la crainte des lois et l'appareil de la justice humaine; il en est qui ont besoin d'être animés par les titres, les honneurs, les distinctions: la morale chrétienne n'exclut pas ces ressources; elle fait au contraire un devoir aux magistrats, aux princes, de les employer toutes en faveur de la vertu. Elle menace de l'indignation de Dieu

même les rois qui, abusant de leur autorité, dispenseront des grâces, des honneurs, des priviléges aux méchans, loin d'en faire la récompense de l'honnête citoyen. Nous connoissions tous ces moyens avant vos sages; mais franchement, ces moyens sont-ils assez puissans pour arrêter le cours des passions? ces motifs doivent-ils surtout être bien actifs sur le philosophe qui saura apprécier les vanités humaines? satisfont-ils le cœur? et n'est-ce pas le cœur qu'il faut savoir gagner, purifier, élever, fortifier, pour l'attacher aux vertus solides? Quelle que fût enfin l'efficacité de ces motifs, si l'amour de la vertu anime bien sincèrement nos philosophes, à tous ces intérêts du moment que n'ajoutent-ils avec nous ce grand mobile, cet intérêt si puissant par lui-même, de l'avenir et de l'éternité, du salut ou de la réprobation, des cieux ou de l'enfer? Pourquoi se borner à des récompenses toujours foibles, toujours incertaines, souvent équivoques, souvent attachées au vice bien plus qu'à la vertu, quand on peut employer le plus fort, le plus sûr, et le plus attrayant ou le plus redoutable des mobiles? Pourquoi s'en tenir à la crainte ou à l'espoir des hommes, quand on peut menacer ou promettre au nom de Dieu?

Ne nous bornons pas à ces reproches quand il sera question de la troisième espèce des moyens proposés par nos sages pour assurer

l'empire des vertus. Les plaisirs des sens, le divorce, la pluralité des femmes, les faveurs de courtisanes! l'eût-on imaginé, que des êtres soi-disant philosophes eussent pu se dégrader au point de proposer ces infamies comme des récompenses faites pour inspirer l'amour de la vertu? C'est bien pour le coup que Dieu a confondu la sagesse des sages, et qu'il en a fait des vases d'immondices, en les livrant à toute la bassesse, à toute la corruption de leur cœur. Oh! les lâches! il leur faut ces moyens d'assouvir leurs appétits brutaux; il leur faut des courtisanes, si l'on exige d'eux quelques-uns de ces efforts ou de ces sacrifices que la vertu commande! Sans cette perspective, leur école ne sait comment s'y prendre pour rendre ses adeptes généreux citoyens, soldats intrépides, vertueux philosophes! Monstres d'hypocrisie! où vont-ils donc mêler le nom de la vertu? L'impudicité la plus effrénée pouvoit-elle dicter des leçons plus révoltantes? Lecteur, je ne vous dirai plus: Brûlez leurs livres; je vous dirai plutôt: Lisez, relisez-les; et si de semblables leçons ne vous révoltent pas, ne vous pénètrent pas de la plus vive horreur contre leur détestable philosophie, soyez leur disciple; votre cœur est fait pour de tels maîtres.

CATÉCHISME

PHILOSOPHIQUE.

CHAPITRE VII.

Suicide approuvé.

Le Philosophe. QUAND toute la morale deviendra inutile pour rendre le philosophe heureux, quel parti prendra-t-il?

L'Adepte. Celui du suicide; il mourra en grand homme, puisqu'il ne peut pas vivre en homme heureux.

Le Philosophe. La nature n'a-t-elle pas horreur du suicide?

L'Adepte. La nature! au contraire, suivant nos Lucrèces modernes, c'est elle qui, *pendant des milliers d'années, a formé dans son sein le fer qu'un suicide tourne contre lui-même.* (Voy. *Syst. nat.*, *t.* 1, c. 14.)

Le Philosophe. Le suicide est-il défendu par quelque religion?

L'Adepte. Mahomet, nous dit Voltaire, est le seul qui ait pensé à défendre le suicide dans

CATÉCHISME
PHILOSOPHIQUE.

CHAPITRE VII.

Suicide proscrit.

Le Philosophe. QUAND toute la morale deviendra inutile pour rendre le philosophe heureux, quel parti prendra-t-il?

L'Adepte. Celui de la constance ; il vivra en grand homme, plutôt que de mourir en lâche.

Le Philosophe. La nature n'a-t-elle pas horreur du suicide?

L'Adepte. Oui; suivant nos Lucrèces modernes eux-mêmes, *il est sûr que l'instinct que nous sentons pour notre conservation est naturel à l'homme.* Cet instinct n'est autre chose que l'horreur de notre destruction. L'homme ne sauroit donc se détruire sans faire violence à la nature. (*Syst. nat.*, *t.* 1, *c.* 14.)

Le Philosophe. Le suicide est-il défendu par quelque religion?

L'Adepte. « Il n'est point douteux, nous « disent nos encyclopédistes, que l'Eglise chré-

Suicide approuvé.

sa religion, par *un texte formel; et ce texte n'a pas le sens commun.* (*Quest. encycl.*, *art.* Suicide.)

Le Philosophe. Ne vaut-il pas mieux mettre fin à ses jours que traîner une vie malheureuse?

L'Adepte. « Quand je suis accablé de misère, « pourquoi m'empêcher de mettre fin à mes « peines? » (*Lettres Persanes*, *lett.* 74.)

Le Philosophe. Est-il vrai qu'il y ait quelque foiblesse à se tuer soi-même?

L'Adepte. « Il paroît qu'il y a quelque ri- « dicule à dire que Caton se tua par foiblesse. » (*Quest. encycl.*, *art.* Suicide.) Les Romains n'avoient pas besoin du *spleen* pour mourir de leur propre main, *ils étoient philosophes.* (*Ib.*) Mourir comme Caton, *c'est en effet le comble des vertus humaines.* (*Helv.*, *de l'Esprit.*)

Le Philosophe. Ne pourroit-on pas dire que les suicides, poussés par une force invincible, ne peuvent au moins être coupables?

L'Adepte. Oui; « la vie étant le plus grand « de tous les biens, il est à présumer que celui « qui s'en défait est poussé par une force invin- « cible. . . . . Son cerveau est tiraillé dans des « directions opposées. Forcé de prendre alors « une direction moyenne entre deux forces, il « va chercher la mort. » Son crime est tout au plus celui d'une boule qui, poussée par deux

« tienne ne condamne le suicide. » (*Encyclop.*, *art.* SUICIDE.)

Le Philosophe. Ne vaut-il pas mieux mettre fin à ses jours que traîner une vie malheureuse?

L'Adepte. « On ne pourra jamais démontrer « que la vie soit un plus grand malheur que la « mort. » (*Encycl.*, *ibid.*)

Le Philosophe. Est-il vrai qu'il y ait quelque foiblesse à se tuer soi-même?

L'Adepte. Dans la mort de Caton même, « il n'y a ni force, ni foiblesse, ni courage, ni « lâcheté; il y a maladie, soit chronique, soit « aiguë, ou bien transport de rage et de folie. » (*Mor. univ.*, § 5, *c.* 9.) « Recevoir la mort avec « intrépidité, c'est courage; se la donner, c'est « lâcheté. » (*Les Mœurs*, *part.* 2, *c.* 4.)

Le Philosophe. Ne pourroit on pas dire que tous les suicides, poussés par une force invincible, ne peuvent au moins être coupables?

L'Adepte. « Quoique tous les meurtriers « d'eux-mêmes puissent être regardés comme « des fous, des hommes dont le cerveau est « dérangé dans le moment qu'ils s'ôtent la vie, « il faut cependant prendre garde à leur vie « précédente. C'est là ordinairement que se « trouve l'origine de leur désespoir. Peut-être « qu'ils ne savent pas ce qu'ils font dans le mo-

Suicide approuvé.

autres, prendroit la diagonale. (*Syst nat.*, *t.* 1, *c.* 11 *et* 14.)

Le Philosophe. Tant que le philosophe jouit de son bon sens, il ne peut donc avoir aucune raison suffisante pour se tuer lui-même?

L'Adepte. Au contraire, *une raison quelconque*, tout chagrin, *tout remords* qui *défigure pour lui le spectacle de la nature*, peut suffire à celui qui aura envie de se tuer. C'est ce que nous déclare très-positivement le Lucrèce moderne. (*Syst. nat.*, *t.* 1, *c.* 14.)

Le Philosophe. Le sage qui se voit inutile à sa patrie ne mourra-t-il pas *vertueux* en se tuant lui même?

L'Adepte. Le sage est alors pleinement en droit de disposer de lui-même. Il a rempli ses fonctions sur la terre; c'est le cas de Brutus et de Caton. Ils meurent *vertueux* comme ils avoient vécu. Telle est la doctrine du célèbre Jean-Jacques, dans cette même lettre où l'on croit bonnement qu'il a voulu montrer le suicide inexcusable. (*Héloïse*, 3e *part.*, *lett.* 22.)

Le Philosophe. Le pacte social peut-il nous attacher malgré nous à la vie, quand elle est un fardeau?

L'Adepte. Point du tout. Le pacte social

Suicide proscrit.

« ment qu'ils se tuent ; mais c'est leur faute » , et ce dernier crime leur est justement *imputé.* (*Encyclopédie*, *art.* SUICIDE.)

Le Philosophe. Tant que le philosophe jouit de son bon sens, il ne peut donc avoir aucune raison suffisante pour se tuer lui-même?

L'Adepte. Non ; « il n'y a jamais que des « fous qui pensent à se priver de la vie ; rien « n'invite l'homme à se détruire tant que la « raison luit. » C'est ce que nous déclare très-positivement le Lucrèce moderne. (*Syst. nat.*, *t.* 1, *c.* 14.)

Le Philosophe. Le sage qui se voit inutile à sa patrie ne mourra-t-il pas *vertueux* en se tuant lui-même?

L'Adepte. « On ne peut pas dire qu'un « homme se puisse trouver dans un cas où il « soit assuré qu'il n'est d'aucune utilité pour « la société. Ce cas est impossible ; dans la « maladie la plus désespérée, un homme peut « toujours être utile aux autres, ne fût-ce que « par l'exemple de fermeté, de patience, et des « autres vertus qu'il leur donne. » (*Encycl.*, *art.* SUICIDE.)

Le Philosophe. Le pacte social peut-il nous attacher malgré nous à la vie, quand elle est un fardeau?

L'Adepte. « Sous quelque prétexte que l'on

Suicide approuvé.

suppose des avantages mutuels. Il est rompu pour moi dès que la société ne me procure plus aucun avantage. Rien ne me retient plus dans ce monde; quand la vie est un fardeau pour moi, j'ai droit de la quitter. (*Syst. nat.*, *Extr. du c.* 14, *t.* 1.)

Le Philosophe. Serions-nous obligés de dissuader ceux que nous verrions près de se donner la mort?

L'Adepte. Pourquoi les dissuader? « La mort « est une porte que la nature leur laisse toujours « ouverte, et qui les délivre de leurs maux lors- « qu'ils les jugent impossibles à guérir. . . . . « Elle est une ressource qu'il ne faut point ôter « à la vertu opprimée. » (*Id.*, *c.* 12 *et* 14.)

Le Philosophe. Le monde y gagneroit-il beaucoup, si chacun craignoit moins de se donner la mort?

L'Adepte. « Les hommes ne seroient ni es- « claves, ni superstitieux; la vérité trouveroit « des défenseurs plus zélés; les droits de l'homme « seroient plus hardiment soutenus; les erreurs « seroient plus fortement combattues; la ty- « rannie seroit à jamais bannie des nations. » (*Id.*, *c.* 14.) Et ce qui est bien plus, suivant le

Suicide proscrit.

« considère le suicide, on peut le définir un « larcin fait à la société, et un attentat contre « la nature. » (*Phil. de la Nat., t. 3, p. 309.*) « En supposant même que la vie fût un far- « deau, nous ne serions pas pour cela plus en « droit de nous la ravir qu'il ne nous est permis « de l'ôter aux autres. » (*Les Mœurs, part. 3, c. 4, art. 2.*)

Le Philosophe. Serions-nous obligés de dissuader ceux que nous verrions près de se donner la mort ?

L'Adepte. Comment ne pas les dissuader ? « Le sage doit la vérité à ses concitoyens. . . . « Il doit les détromper des préjugés qui les « conduisent à leur ruine, et leur montrer les « précipices qui s'ouvrent sous leurs pas » ; à plus forte raison lorsqu'ils sont sur le point d'y tomber. (*Essai sur les Préjugés, c. 6 et 7.*)

Le Philosophe. Le monde y gagneroit-il beaucoup, si chacun craignoit moins de se tuer lui-même ?

L'Adepte. Sous le moindre prétexte, chacun se tueroit ou tueroit les autres. C'est M. Delisle qui nous l'apprend par ces paroles : « Les scé- « lérats pour qui la vie ne seroit rien seroient « toujours maîtres de celle des autres » , et nous ne pourrions attribuer ce désordre qu'*à la gangrène des esprits , amenée par le*

Suicide approuvé

sage Delisle : *Il n'y auroit que des héros dans une ville où il se commettroit souvent des suicides pareils* à celui de ce Faldoni, qui se tue parce qu'il ne peut plus épouser sa maîtresse, et la tue elle-même. (*Delisle, Philosop. de la Nat., t.* 3, *p.* 316 *et suite.*)

PREUVES *philosophiques du chapitre précédent.*

[Comme, dans le chapitre ci-dessus, nous avons presque toujours cité les expressions mêmes des divers philosophes qui nous en ont fourni les réponses, nous nous contenterons de les fortifier par les textes suivans, sans nous trop occuper de les appliquer à chaque article en particulier.]

LE SUICIDE.

Colonne A.

1. « CELUI qui se tue ne fait pas, comme « on le prétend, une injure à la nature, ou, « si l'on veut, à son auteur. Il suit cette bonne « nature, en prenant la seule voie qui lui reste « pour sortir de ses peines. Il sort de l'exis- « tence par une porte qu'elle lui a laissée ou- « verte. Il ne peut l'offenser en suivant la loi « de celle-ci. . . . . Si nous considérons le pacte « qui unit l'homme à la société, nous verrons

Suicide proscrit.

poison de l'athéisme. (*Suite de la Phil. de la Nat.*, *t.* 3.)

PREUVES *philosophiques du chapitre précédent.*

[Comme dans le chapitre ci-dessus, nous avons presque toujours cité les expressions mêmes des divers philosophes qui nous en ont fourni les réponses, nous nous contenterons de les fortifier par les textes suivans, sans nous trop occuper de les appliquer à chaque article en particulier.]

LE SUICIDE.

Colonne. B.

1. « FONDÉS sur la maxime toujours fausse, « quand elle n'est point modifiée, qu'une ac- « tion est grande et généreuse à proportion « qu'elle coûte d'efforts, quelques hommes fa- « meux dans l'histoire ont cru, en se donnant « la mort, mériter les éloges de la postérité, et « ont en effet trouvé des admirateurs dans les « siècles suivans. Mais pour enfoncer le poi- « gnard dans le sein d'un père, il en coûteroit

Colonne A.

« que tout pacte est conditionnel et réciproque. « Le citoyen ne peut tenir à la société, à la « patrie, que par le lien du bien-être. Ce lien « est-il tranché? il est remis en liberté. La « société, ou ceux qui la représentent, le trai- « tent-ils avec dureté, avec injustice, et lui « rendent-ils son existence pénible? l'indigence « et la honte viennent-elles le menacer au « milieu d'un monde dédaigneux et endurci? « des amis perfides lui tournent-ils le dos dans « l'adversité? une femme infidèle outrage-t-elle « son cœur? des enfans ingrats et rebelles « affligent-ils sa vieillesse? a-t-il mis son bon- « heur dans quelque objet exclusif qu'il lui « soit impossible de se procurer? enfin, *pour « quelque cause que ce soit*, le chagrin, le « remords, la mélancolie ont-ils défiguré pour « lui le spectacle de l'univers? s'il ne peut sup- « porter ces maux, qu'il sorte de ce monde, qui « désormais n'est plus pour lui qu'un effroyable « désert. » (*Syst. nat.*, *t.* 1, *c.* 14.)

2. « Les Romains, qui n'avoient pas le spleen, « ne faisoient aucune difficulté de se donner la « mort. C'est qu'ils raisonnoient, ils étoient phi- « losophes; et les sauvages de l'île *Britain* ne « l'étoient pas (dans ces temps où ces sauvages « ne se tuoient pas encore eux-mêmes). Au- « jourd'hui les citoyens anglais sont philoso-

Colonne B.

« sans doute au parricide assassin de terribles « combats, et des efforts bien violens, avant « qu'il eût imposé silence à la voix de la nature. « Or ces combats et ces efforts feroient-ils d'un « crime affreux une action méritoire ? Lutter « contre ses sentimens n'est une vertu que « quand ces sentimens sont vicieux. Recevoir « la mort avec intrépidité, c'est courage; se la « donner, c'est lâcheté. » (*Toussaint*, *les Mœurs*, *part.* 3, *c.* 4, *art.* 2.)

2. « Le suicide est l'effet d'une vraie mala- « die, d'un dérangement subit ou lent dans la « machine... Pour être totalement dégoûté de la « vie, il faut un renversement général dans les « idées. Les hommes accoutumés à juger les ac- « tions par les motifs qui les font naître ont « admiré le suicide produit par l'amour de la

Colonne A.

« phes, et les citoyens romains ne sont rien. « Aussi les Anglais quittent-ils la vie fièrement, « quand il leur en prend fantaisie. » (*Volt. Quest. encycl. art.* Suicide.)

3. « Des actions semblables à celle de Caton « (au suicide) sont l'effet du plus grand amour « pour la gloire. C'est à ce dernier terme qu'at- « teignent les fortes passions; c'est à ce terme « que la nature a posé les bornes de la vertu hu- « maine. » (*Helvét. de l'Esprit, Disc.* 3, *c.* 16.)

4. « Quand les lois furent anéanties, et que « l'état fut en proie à des tyrans, les citoyens « reprirent leur liberté naturelle, et leurs droits « sur eux-mêmes. Quand Rome ne fut plus, il « fut permis à des Romains de cesser d'être. Ils « avoient rempli leur fonction sur la terre; ils « n'avoient plus de patrie; ils étoient en droit « de disposer d'eux, et de se rendre à eux- « mêmes la liberté qu'ils ne pouvoient plus « rendre à leur pays. Après avoir employé leur « liberté à servir Rome expirante, et à com- « battre pour les lois, Caton et Brutus mou- « rurent vertueux et grands comme ils avoient « vécu. » (*Jean-Jacques Rousseau, Héloïse,* 3e *partie, lettre* 22, *c'est-à-dire, dans celles-*

Colonne B.

« patrie, de la liberté, de la vertu: et ils l'ont « blâmé quand il n'eut pour motif que l'ava- « rice, un fol amour, une vanité puérile. Mais « (dans *Caton d'Utique* même) le suicide est « une folie.... Il seroit peu sensé de vouloir le « combattre par le raisonnement. » (*Mor. univ.* c. 9.)

3. « On entend par suicide l'action d'un « homme qui, de propos délibéré, se tue d'une « manière violente. Pour ce qui regarde la mo- « ralité de cette action, il faut dire qu'elle est « absolument contre la loi de la nature. » (*En- cycl. art.* SUICIDE.)

4. « Il est donc permis, selon toi, de cesser « de vivre? La preuve en est singulière; c'est « que tu as envie de mourir. Voilà certes un « argument fort commode pour les scélérats. « Ils doivent t'être bien obligés des armes que « tu leur fournis; il n'y aura plus de forfaits « qu'ils ne justifient par la tentation de les com- « mettre; et dès que la tentation l'emportera sur « l'horreur du crime, dans le désir de mal faire « ils en trouveront aussi le droit... Philosophe « du jour, ignores-tu que tu ne saurois faire « un pas sur la terre sans y trouver quelque « devoir à remplir, et que tout homme est « utile à l'humanité par cela seul qu'il existe?... « Chaque fois que tu seras tenté de sortir de la

Colonne A.

là même où ce philosophe pense combattre invinciblement le suicide.)

5. « Le suicide n'est peut-être pas un crime « quand il s'agit de terminer les douleurs tou- « jours renaissantes d'une maladie incurable... « Il peut se faire que, par la nature de la calom- « nie, la verité ne puisse jamais entr'ouvrir le « nuage qui l'environne. Alors quel est le bar- « bare qui oseroit insulter à la mémoire de « l'homme foible, qui, s'ôtant la vie, ne fait « qu'empêcher la patrie de prolonger son crime « et son ingratitude? » (*Delisle, Phil. de la Nat. t.* 3, *p.* 316 *et suite.*) « Dès que la vie de- « vient pénible à l'homme par une maladie « cruelle et incurable... en partant rigoureu- « sement des vérités que nous venons de dé- « montrer, il semble que cet être infortuné a le « droit de quitter la vie; peut-être même le « doit-il, s'il nuit considérablement au bonheur « des autres: c'est encore une vérité dure, « mais qui suit nécessairement des principes.... « Les liens qui l'attachoient à la vie ne subsis- « tent donc plus; il lui est par conséquent per-

Colonne B.

« vie, dis en toi-même : Que je fasse encore « une bonne action avant de mourir. Puis va « chercher quelque indigent à secourir, quel- « que infortuné à consoler, quelque opprimé à « défendre... Si cette considération ne te re- « tient pas, meurs, tu n'es qu'un méchant. » (*J. J. Rousseau*, *Emile*, *lettre* 22.)

5. « Un des grands principes qui doivent ar- « mer la société contre le suicide, c'est que dès « que la vie n'est plus rien à un homme, il est le « maître de celle des autres; ainsi il n'y a qu'un « pas de l'envie de mourir à celle de tuer... Sous « quelque prétexte qu'on considère le suicide, « on peut le définir un larcin fait à la société, « et un attentat contre la nature. » (*Delisle*, *Philos. de la Nat. t.* 5, *p.* 309.)

« mis d'achever de les briser ; et s'il a assez de « grandeur d'âme, il le fera. » (*Principes de la Phil. nat.* c. 10.)

« Quand Dieu ne nous auroit donné la main, « l'instrument qui fabrique tous les autres, que « pour nous en faire user contre nous-mêmes... « ce seroit trop d'honneur pour nous d'être « employés à un tel usage. » (*Quest. royal. fol.* 5, *p.* 1.)

NOTE

De madame la Baronne sur le chapitre VII.

Je crois, chevalier, avoir lu quelque part, que dans la seule ville de Paris on avoit compté jusqu'à treize cents suicides pour une seule année, et qu'il y en a bien d'autres qui restent inconnus à la police même ; que la philosophie enfin rendoit cette fureur beaucoup plus commune qu'on ne pense. Savez-vous bien que dans l'espace de cinquante ans cela feroit soixante-cinq mille suicides dans la seule ville de Paris ; qu'en doublant simplement ce nombre pour toutes les provinces, où nous ne laissons pas d'avoir fait certains progrès, cela feroit cent trente mille sujets que la philosophie auroit enlevés à la France ? Savez-vous bien que cette accusation est grave et importante, et qu'elle pour-

roit bien justifier ce que j'ai entendu dire à un certain abbé, que la philosophie est plus meurtrière que le fanatisme? Il comparoit celui-ci à la peste qui désole la terre pendant quelque temps, et la philosophie à ces rhumes dont on dit : Ce n'est rien, ce n'est qu'un rhume, et qui cependant, au bout d'un certain temps, ont tué bien plus d'hommes que la peste.

Le fanatisme, disoit encore mon abbé, est un cruel fléau ; c'est une fièvre chaude, brûlante, dévorante, c'est la fièvre des peuples: mais sa fureur est passagère, elle s'éteint d'elle-même, elle est rare dans nos annales : hors les guerres des Albigeois et celles du calvinisme, nous n'en comptons guère d'autres dans notre histoire. Les peuples se lassent de tuer, de se massacrer pour une religion qui leur ordonne à tous de s'aimer, et dont les préceptes, prenant le dessus, rétablissent enfin la paix, la charité. Le souvenir seul des guerres du fanatisme en est un puissant préservatif. Mon abbé prétend même que s'il n'y avoit point eu de philosophes dans Paris et à la cour, point de ces hommes qui, n'ayant ni foi, ni religion, cherchoient leur intérêt dans les troubles, les guerres de l'Etat, animoient le peuple à se battre pour un Evangile auquel eux ne croyoient pas, il prétend, dis-je, que, sans ces philosophes politiques, qui échauffoient sous main les deux partis, le fanatisme se seroit éteint bien plus tôt, et n'auroit pas produit la centième

partie de ses horreurs, peut-être pas une seule bataille.

Il n'en est pas de même du suicide philosophique, reprenoit mon abbé, c'est une fièvre lente, on ne s'aperçoit pas qu'elle va toujours rongeant l'Etat, emportant celui-ci dans la ville, celui-là dans les faubourgs. L'un s'est pendu hier, un autre s'est jeté dans la rivière, un troisième s'est noblement tiré un coup de pistolet aux Tuileries, aux boulevarts, dans sa chambre, dans les lieux écartés; et tout cela fait nombre. Tout cela n'est pas sans doute cette faux qui moissonne à larges bandes; c'est la main qui arrache les épis de côté et d'autre; c'est le voleur domestique qui aujourd'hui emporte un louis, demain un autre, et qui, au bout d'un certain temps, a volé une année de revenu. Enfin le calcul seul par lequel j'ai commencé cette note vous montreroit dans un siècle deux cent soixante mille suicides ou sujets enlevés à la France par la philosophie. Je sais que c'est peut-être exagérer pour certaines années; mais on pourroit y ajouter pour d'autres.

Puisque nous en sommes sur cet article, il faut vous dire que, d'après mon abbé, ce n'est pas encore là le plus grand obstacle que la philosophie oppose à cette population, dont pourtant nos sages observent si souvent l'importance.

C'est d'abord une chose assez singulière que

la philosophie recommande tant la population, et permette si facilement aux gens de se tuer, mais ce n'est pas tout. Un jeune philosophe, assure mon abbé, est essentiellement un jeune libertin (et notre catéchisme ne le prouve pas mal dans certains chapitres); ce jeune libertin s'accoutume à satisfaire ses passions avec des courtisanes ou des filles, des femmes qui ne valent guère mieux: cette facilité ne lui donne pas beaucoup d'attraits pour l'union légitime, qui fixeroit son cœur et ses plaisirs. S'il se marie, c'est quand il ne peut presque plus être père. Il le pourroit, qu'il craint de le devenir. L'intérêt personnel du philosophe ne lui permet pas de diviser sa fortune avec de nouveaux êtres, et de consacrer à leur éducation, à leur entretien, ses soins, ses travaux, son argent. De là tant de vieillards de vingt-cinq ans épuisés de débauches; de là ce célibat si commun aujourd'hui; de là ces unions si tardives, qu'on ne voit guère un seul de nos grands philosophes père de deux enfans.

On compteroit, par exemple, fort aisément ceux que nos coryphées ont donnés à l'état. En voulez-vous la preuve?

Enfans de Voltaire.	0
Enfans de d'Alembert.	0
Enfans de Diderot dans l'état civil	1
Enfans de J. J. Rousseau à l'hôpital.	2

Total. Enfans des quatre chefs de la philoso-

phie, trois, dont deux à l'hôpital des Enfans-Trouvés.

A ce calcul trop vrai, je m'avisai de répondre en demandant à M. l'abbé : Et vous, monsieur? et nos curés? et nos.... Je vous entends, madame, reprend-il aussitôt : Moi, madame, et tous mes confrères, nous sommes, il est vrai, célibataires; mais nous prêchons aux jeunes gens la continence; en conservant leurs mœurs, nous conservons leurs forces; nous prêchons aux époux, aux épouses la fidélité conjugale; nous menaçons, nous foudroyons le libertinage; nos fonctions ne nous permettent pas d'entrer dans les soins d'un ménage, de donner par nous-mêmes des sujets à l'Etat; mais combien n'en doit-il pas à la paix qu'un vrai ministre de l'Evangile, un bon curé entretient dans les familles, aux soins qu'il a de marier les jeunes gens avant qu'ils ne donnent dans la débauche, à ses exhortations contre le libertinage, et à tout ce qu'il fait pour l'écarter de sa paroisse, aux charités même qu'il distribue aux pères indigens? Sentez-vous ces réflexions, chevalier? il me semble qu'elles mettent une assez grande différence entre le célibataire ecclésiastique et le célibataire philosophe. Celui-là ne s'abstient de donner lui-même des sujets à l'Etat que pour lui en procurer davantage par les autres; celui-ci n'en donne point, et par ses principes il empêche les autres d'en donner; il

étouffe, pour ainsi dire, le germe, le désir de la paternité. De là tant de familles qui vont dépérissant, et tant d'autres se soutenant à peine par un seul rejeton. Ajoutez à cela les plaidoyers de tant de philosophes en faveur de ce luxe qui fait tant redouter aujourd'hui la charge d'une épouse, et surtout celle d'une famille, et comparez ensuite les ravages secrets de la philosophie avec ceux du fanatisme. Je voudrois que vous entendissiez tous les calculs de mon abbé, ils vous effraieroient.

Tout philosophe décidé que vous êtes, peut-être en rapprochant ces deux causes prochaines de destruction, le suicide et le célibat philosophique, peut-être finiriez-vous par dire comme lui : C'est bien à ces messieurs à nous parler des ravages du fanatisme. La superstition, excitée par quelques philosophes scélérats, eût-elle enlevé, dans nos guerres civiles, un plus grand nombre de sujets à la France, une philosophie insensée l'empêcheroit seule de réparer ses pertes. Son école condamne au néant des millions d'hommes; elle débauche, affoiblit, pervertit ceux qu'elle laisse naître; et quand elle ne sait comment les rendre heureux, elle les désespère, leur met le poignard à la main, et leur dit : Tuez-vous.

Quand notre abbé me fait observer que ces réflexions exigeroient de la part de l'État une certaine attention, que voulez-vous que je lui

réponde? Quel avantage surtout ne lui donne pas sur moi ce fatal catéchisme?

Je finis ici mes observations, parce que j'en aurois encore pour bien long-temps, si je voulois tout dire. Mais vous, chevalier, dites-moi au moins si mes craintes, à l'aspect du cruel catéchisme, ne sont pas bien fondées.

OBSERVATIONS

D'un Provincial sur le dernier chapitre du double Catéchisme philosophique.

L'INDIGNATION a abrégé mes réflexions sur les moyens que nos prétendus sages osent nous proposer pour rétablir l'empire de la vertu. Je ne serai pas long sur celui qu'ils nous donnent ici comme la seule ressource que leurs leçons laissent dans l'infortune au juste ou au méchant. Je l'avoue, j'ai long-temps médité leur doctrine sur le suicide; je les vois le conseiller, je les vois le proscrire; s'ils étoient tant soit peu conséquens, ils varieroient moins. D'après leurs principes, ils l'auroient décidé nettement et constamment : celui qui ne croit pas à une vie future ne sauroit voir un crime dans la mort, qui ne peut que hâter la fin de ses malheurs et le rendre au néant. Je défie toute cette philosophie qui fait abstraction de la Divinité et d'une

âme immortelle, de prouver que le suicide n'est pas un acte légitime et naturel.

Je ne peux être attaché à la vie présente que par le bien-être qu'elle me procure; je hais essentiellement, je fuis nécessairement la douleur, le mal-être; voilà leur principe favori et universel : donc si je suis mal à mon aise, si rien ne me présage un sort heureux, si je souffre, je ne fais, en mettant fin à mon existence, que suivre la loi de la nature, l'aversion essentielle qu'elle m'a donnée pour le mal-être.

Je suis encore à concevoir comment la philosophie peut désapprouver une conséquence si simple, si évidente.

Mais de cette conséquence même j'en déduirai une autre qui vous fera sentir à quel point elle est odieuse, cette philosophie qui nous mène si directement au suicide, qui feroit disparoître tout ce qu'il a d'affreux.

Qu'est-ce en effet qu'une école dont les principes autorisent tout homme à disposer de son existence, à se plonger lui-même le poignard dans le sein dès qu'il est mécontent de son sort? On se plaint que déjà cette doctrine enlève chaque jour à l'état un certain nombre de citoyens. Si la nature ne se roidissoit pas contre nos philosophes, depuis long temps nos villes se dépeupleroient bien plus sensiblement : la classe mécontente, et sans espoir d'un sort plus heureux dans ce monde, est assurément la plus nom-

breuse; donnez lui les principes de vos faux sages, elle creusera elle-même son tombeau. Mais combien de forfaits précéderont ce dernier crime! Avant d'attenter à ses propres jours, le malheureux attentera à ceux de ce voisin qu'il peut priver de sa fortune. S'il réussit, il jouit par le meurtre ou le poison; s'il ne réussit pas, ou s'il redoute la vindicte publique, il a dans ses mains de quoi la prévenir. Que le méchant est fort quand il n'hésite plus entre la mort et le succès! Fixez, s'il est possible, votre œil et votre esprit sur le tableau affreux que vous présenteront nos villes lorsque vous aurez mis tous les cœurs dans ces dispositions. Calculez toutes les victimes de vos principes destructeurs. Le vieillard termine par le fer et ses douleurs et ses infirmités; le pauvre, sa misère; le riche, ses ennuis: l'amant, son désespoir; le méchant, ses remords: le juste même, le cours des injustices qu'il éprouve; celui-ci, son déshonneur; celui-là, ses infortunes: bientôt chacun ne tient plus à la vie que par des liens que le moindre caprice viendra rompre. Dites-moi ce que c'est qu'une philosophie dont les principes raisonnés entraînent tant d'horreurs, tant de désordres.

Qu'il étoit bien plus simple, et que vous devez bien, lecteur, sentir en ce moment la nécessité de recourir, en morale, à l'existence d'une vie à venir, au dogme de ce Dieu, qui, auteur de nos jours, peut seul en disposer, et

qui se charge de compenser dans les cieux tout ce que notre sort sur la terre aura eu de pénible !

Croyez-vous à ce Dieu ? Vous n'irez pas sans doute vous précipiter dans ses mains à l'instant même où, vous appropriant un droit de vie et de mort qu'il s'est réservé, vous violez son domaine. Vous n'irez pas sans doute lui demander la récompense de votre foi, de votre soumission et de votre constance, dans l'instant même où, désespérant de ses bontés, de sa puissance, vous outragez sa providence, et succombez en lâche à l'épreuve qui devoit lui montrer votre fidélité, votre courage. Vous n'espérez pas de voir les cieux s'ouvrir pour vous dans l'instant même où le désespoir des réprouvés est tout dans votre cœur. Vous n'espérez pas le pardon de vos crimes dans l'instant même où, refusant de les expier tous par la soumission qu'il exige de vous, par la pénitence qu'il vous avoit prescrite, vous les couronnez tous par le dernier des crimes. Croyez-vous à ce juge suprême des vivans et des morts? Pour vous soustraire à quelques disgrâces passagères, à des maux que la mort termine tôt ou tard, vous n'irez pas sans doute hâter l'arrêt terrible qui vous ouvre l'enfer et tous ses feux, qui vous dévoue au supplice éternel.

C'est ainsi que l'idée seule d'un Dieu vengeur et d'une vie future prévient tout désespoir, et

arrête la main du suicide. Dans le cours de mes réflexions, vous avez vu, lecteur, que l'oubli de ce dogme étoit la vraie source de toutes les erreurs, de tous les paradoxes, de toutes les absurdités de nos prétendus sages; c'est en s'en écartant que leur école se trouvera toujours forcée d'autoriser ces crimes, ces horreurs, ces infamies, dont leur perfide catéchisme inonderoit la terre. Vous avez eu sans cesse occasion de vous en convaincre dans nos observations. C'est encore l'oubli d'un Dieu vengeur et d'une vie future qui les conduit au dernier des forfaits, à celui qui peut seul consommer dignement une vie remplie de tous les vices, de toutes les horreurs, des infamies, des abominations qu'il leur fut réservé de justifier et de préconiser. C'est cet oubli qui laisse la raison sans appui, sans défense, lorsqu'elle veut plaider pour la vertu. Qu'il ne soit donc jamais perdu de vue dans la science des mœurs, qu'il préside à toutes nos leçons, comme à toutes nos actions, ce Dieu vengeur et rémunérateur; ce Dieu qui ne sauroit laisser ni la vertu sans récompense, ni le vice sans châtiment. Le grand forfait de nos sages modernes est de l'avoir banni de leur école; la grande preuve de leur aveuglement est dans ce catéchisme, qui, après avoir justifié tant de crimes, devoit essentiellement aboutir à celui qui les consomme tous. Mais reprenez la suite de ces lettres, l'histoire

de l'Adepte qu'elles vont vous faire connoître vous en dira bien plus encore que nos réfutations.

LETTRE LXXIII.

La Baronne au Chevalier.

QUELLE horrible catastrophe ! chevalier ; quelle fin désastreuse ! qui l'auroit jamais imaginé, que c'étoit là enfin que viendroient aboutir nos efforts, notre zèle pour la philosophie ? Tout est perdu pour nous ; jamais, non, jamais vos compatriotes ne pourront plus souffrir le mot de philosophe ; et moi-même, comment pourrai-je encore l'entendre sans frémir ? Quel monstre ! quel étrange catéchiste que ce M. de Rusi-soph ! Je vous le disois bien, que son air me déplaisoit, que je voyois quelque chose de sinistre dans ses yeux ; mais qui l'eût jamais cru, que la terre portât un pareil monstre ? O ciel ! dans quel abîme il nous a entraînés ? Je ne sais comment m'y prendre ; je ne sais par où vous commencer cette histoire fatale. Allons, il faut pourtant que vous en soyez instruit ; je vais me recueillir ; je rappelle mes forces pour écrire ce qui me fait frémir. Je ne sais si j'irai jusqu'au bout ; je ne sais si vous lirez cette lettre jusqu'à la fin. Mais voyez, écoutez, plaignez-

nous; et s'il est possible, aidez encore ma foi à la philosophie.

Vous l'avez reçu ce fatal catéchisme, qui accompagnoit ma dernière lettre. Le lendemain que je l'eus fait partir, voici ce qui se passa dans votre triste patrie.

On se lève, chez M. le Bailli, à l'heure ordinaire; les deux neveux attendent M. de Rusi-soph pour la leçon du jour; on croit d'abord qu'il dort encore, on attend, on entre enfin chez lui, et plus de Rusi-soph. On entre chez mademoiselle Julie, et plus de mademoiselle Julie. Le bailli, la baillive : O ciel ! où est ma nièce? qu'est devenue ma nièce? Imaginez comment tout est bientôt en rumeur dans la maison. On cherche; on s'aperçoit qu'il manque des effets, de l'argent, des billets. Peignez-vous le bailli dans cet instant; comme il se voit affreusement trompé! comme il crie à l'ingrat, au perfide, au monstre, au scélérat! Toute la ville accourt; on dépêche de tous côtés des gens furieux, et qui tous jurent de ramener la nièce, et surtout Rusi-soph mort ou vif.

Le dirai-je, chevalier? Je triomphois intérieurement de cette scène, que j'avois soupçonnée. Je m'attendois à voir humilié, confondu, un homme qui n'étoit à mes yeux qu'un vil ennemi de la philosophie. Je sentois

le parti que j'en pourrois tirer en faveur de nos sages.

Je ne vous dirai pas dans quel état je trouvai le bailli, et comment se passa toute cette journée. Vous le devinerez facilement. . . . . Sur le soir j'apprends qu'on a atteint nos fugitifs, qu'on les ramène; mais que la pauvre nièce est mourante, et qu'elle expirera peut-être avant que d'arriver. Hélas ! on disoit presque vrai.

Mademoiselle Julie n'en pouvant plus, tantôt pleurant et sanglotant à mesure qu'elle fuyoit avec son ravisseur, tantôt se trouvant mal, il avoit bien fallu s'arrêter quelque part.

M. de Rusi-soph se croyoit assez loin pour avoir échappé aux poursuites; la fatigue, et surtout la douleur, le remords, les réflexions qui effrayoient Julie, l'avoient forcée à se mettre au lit; elle avoit perdu parole et sentiment : Rusi-soph, désolé de ne pouvoir la faire revenir à elle, avoit été forcé d'appeler un médecin; ils étoient auprès d'elle quand les émissaires du bailli entrent, se jettent sur Rusi-soph, et le garrottent. Le médecin avoit rendu la vie à la malheureuse Julie. On la met dans une voiture, et l'on arrive enfin sur le minuit. . . . Laissons toute la ville, que vous pensez bien être accourue une seconde fois; laissons ce monstre de Rusi-soph, que l'on mène en prison. Je ne reviendrai à lui que trop tôt. En attendant, suivons la triste Julie; elle respire,

mais elle est dans un état plus cruel que la mort. Elle recouvre enfin ses sens ; crainte de la replonger dans le même état, on prend les voies de la douceur. On lui pardonne, on essuie ses larmes ; mais ce n'est qu'au bout de deux jours qu'elle se résout à parler ; et c'est moi qui lui ai inspiré quelque confiance, c'est avec moi qu'elle demande un entretien. Quel affreux mystère, chevalier ! quelle horreur cet entretien me découvre ! Je ne veux, je ne dois vous en rien cacher; voici fidèlement ce que Julie me dévoile :

« Madame, vous voyez mon état, et vous « savez ma faute ; que vous allez être sur- « prise d'en apprendre la cause ! Je vous en « prie, madame, ne vous en fâchez pas ; mais « si vous aviez moins parlé de philosophie dans « ce pays-ci, Julie seroit encore heureuse et « innocente. Vous ne le savez pas : ce monstre « qui m'a séduite est aussi philosophe ; il a « long-temps caché sa façon de penser, il m'a « affreusement trompée. Dans les leçons qu'il « me donna d'abord, je ne découvrois rien qui « dût me le rendre suspect. Je l'interrogeois « avec confiance, je l'écoutois avec plaisir ; « il sut me faire naître le désir de connoître « cette philosophie dont je vous avois tant de « fois entendu parler, mais que ni vous, me « disoit-il, ni monsieur le chevalier, ne connois- « siez que bien imparfaitement, et ne sauriez « jamais apprécier.

« La confiance aveugle que mon oncle avoit « en sa vertu lui laissant le moyen de me voir « souvent tête à tête, sous prétexte des leçons « qu'il me donnoit, il exigea de moi le plus « grand secret pour celles que j'allois recevoir « sur la philosophie. En ajoutant par là à ma « curiosité, il me fit tout promettre. Foible « comme j'étois, et sans expérience, et surtout « sans aucune de ces connoissances qu'exige la « réfutation de ses principes, j'appris de lui à « mépriser tout ce que les philosophes du jour « appellent préjugé. S'il avoit mis moins d'art, « moins de ménagement dans ses leçons, elles « m'auroient souvent révoltée; mais il sut me « conduire peu à peu à ce qu'il appeloit les vrais « mystères de la philosophie. De deux caté- « chismes qu'il avoit composés, il ne me montra « d'abord que le premier. En me laissant aper- « cevoir qu'il en existoit un second bien plus « mystérieux, il excita bien davantage ma cu- « riosité. Lorsque je m'aperçus où le monstre « vouloit me conduire, il n'étoit plus temps de « revenir sur mes pas. Il avoit éveillé mes pas- « sions, et mon cœur, qui n'étoit plus à moi, « me faisoit saisir avec avidité des leçons dont « j'ai frémi trop tard.

« Cependant un reste de pudeur me soute- « noit encore; le scélérat sentoit que la crainte « du scandale, du déshonneur, et la con- « trainte où me tenoit la maison de mon oncle,

« étoient les seuls obstacles qui lui restoient à « vaincre. Je résistai long-temps au projet de « nous affranchir de cette contrainte par une « fuite dont il m'assuroit qu'il avoit ménagé « les moyens. Je résistois encore, quand la perte « de son affreux catéchisme vint nous faire « craindre d'être découverts. Il me pressa alors « plus fortement que jamais. Il ajouta surtout « que, quant à lui, il étoit résolu de quitter ce « pays et cette maison de préjugés, qui lui lais-« soient si peu de liberté pour vivre en philo-« sophe. Je vous l'ai dit, madame, mon cœur « en ce moment n'étoit plus à moi. Je ne me « reconnus, je ne sentis l'horreur de ma si-« tuation qu'à l'instant où, fuyant dans les té-« nèbres de la nuit, je me trouvai seule avec ce « monstre dans le cabriolet qu'il conduisoit lui-« même. Tout mon sang se glaça; je frémis, je « voulois revenir sur mes pas. Le scélérat étoit « maître de moi; il profita de toute ma foiblesse « et de ma frayeur pour fuir avec plus de pré-« cipitation. Vous savez mieux que moi tout le « reste de cette fatale journée. »

Pendant tout cet affreux récit, la douleur de Julie avoit, pour ainsi dire, changé de nature. En ce moment elle ne pleuroit plus, elle me regardoit d'un œil fixe, sa voix étoit ferme; son ton m'imposoit tellement, qu'elle m'avoit forcée à garder le silence, malgré les efforts que je fis plus d'une fois pour l'interrompre; et quand elle eut

fini, en s'arrêtant subitement, son regard seul sembloit me dire : Voilà où m'a conduite cette philosophie que vous êtes si jalouse de voir régner dans votre patrie.

Mettez-vous à ma place, chevalier; et sentez, s'il est possible, toute l'impression que devoit produire sur moi un reproche semblable. Oh! que j'étois honteuse! que j'étois confuse et désespérée! Je me regardois presque comme la première cause des malheurs de Julie. C'étoit moi, c'étoient les éloges continuels de nos sages, c'étoient mes fréquentes conversations sur vos lettres, qui lui avoient fait naître les premiers désirs d'être initiée à nos mystères. O Dieu! qui eût pensé que c'étoit là qu'ils devoient la conduire? « Non, m'écriai-je enfin, en cherchant à me cacher ma honte, mon ignominie, et celle de nos sages; non, Julie, ce n'est pas la philosophie qui vous a égarée. Le monstre qui a su abuser de ce nom pour vous séduire n'est qu'un vil imposteur; il n'est pas philosophe. » — « Il l'est, reprit Julie d'un ton plus ferme encore; il l'est, et vous devez n'en avoir déjà que trop de preuves: car puisqu'on est maître de sa personne, on peut l'être aussi de sa correspondance et de tous ses papiers. »

Elle parloit encore, quand le bailli accourt en s'écriant : « O ma fille! que le courroux du ciel est juste! ton séducteur n'est plus; il s'est

puni lui-même de sa perfidie et de tous ses forfaits. Le monstre, persistant dans sa rage muette, avoit constamment refusé de répondre à ses juges. Comme on le ramenoit dans la prison, tout à coup furieux, il s'élance en forcené contre ses gardes, arrache un de leurs glaives, et dans l'instant il se l'enfonce lui-même dans le sein, et meurt comme un démon. O ma fille! le bon Dieu t'a vengée par les mains du scélérat même qui t'avoit séduite. »

Julie entend ces mots; ses yeux s'égarent; elle veut se lever; je me jette sur elle en versant un torrent de larmes. — O ma pauvre Julie! — Elle ne peut répondre; ses paroles s'entrecoupent. Je vois dans tout son air mille passions diverses; ses erreurs et son crime n'ont pas effacé ses premières amours. Elle voudroit cacher qu'elle regrette un scélérat infâme. La douleur et la honte l'étouffent à la fois. Je le vois; je conjure son oncle de s'éloigner, et de nous laisser seules. — Pleurez, lui dis-je alors, oui, pleurez librement, chère Julie, ce monstre même que vous pouvez encore aimer. Hélas! j'étois déjà inondée de ses larmes. Elle en répandoit un torrent sur mon sein; je la serrois sur moi comme mon enfant. — Ah! madame, s'écrie-t-elle enfin, pardonnez à Julie cette dernière foiblesse. Je le hais, je le déteste, je rougis de ces pleurs que je lui donne encore. Ils seront bientôt taris. Je saurai comme lui....... Non, pardonne, grand

Dieu ! Toi que j'aimois avant mon crime, rends-moi toute ma force. — Sa prière est exaucée. Plus forte que jamais, Julie me regarde d'un œil fixe. — Le voilà, madame, cet affreux catéchisme ; voilà cette philosophie. Vous ne la connoissez pas encore toute. J'y renonce à jamais. Je reviens à toi, religion sainte ! Reviens toi-même dans mon cœur ; viens expier mon crime ; rends-moi mon innocence. — A ces mots elle se lève précipitamment, court et cherche son oncle, se jette à ses genoux, le conjure de lui pardonner un scandale qu'elle est bien résolue d'expier en se retirant dans un couvent. Le bon vieillard ne se résout qu'avec peine à ce sacrifice. Il aime sa nièce, il ne veut point la perdre ; il consent cependant qu'elle aille quelque temps se soustraire à un public trop instruit de sa faute.

Parlez donc encore, chevalier, parlez à ce public de toute votre philosophie. Comment m'y prendrai-je, moi, pour oser seulement prononcer le nom de nos sages ? Par comble de malheur, il n'est plus temps de dire que ce monstre d'hypocrisie et de scélératesse n'étoit pas philosophe. Ses papiers ont tous été saisis ; et l'on y a trouvé non-seulement une copie du double catéchisme, mais diverses lettres qui semblent annoncer la plus grande confiance de la part de nos sages, et une mission particulière pour la propagation de la philosophie. On y

voit tout le soin que certains personnages avoient de lui recommander beaucoup de discrétion et de réserve dans la manière dont il doit s'y prendre pour former des adeptes. Il y a certaines lettres bien énigmatiques, mais où j'ai lu des choses qui ne peuvent guère s'appliquer qu'à vous et à moi; elles indiqueroient qu'il méditoit quelque noir projet contre vous.

Il en est d'autres qui le félicitent d'avoir su s'arracher à ce lieu, où l'on dit que la philosophie est si maltraitée. Cela semble annoncer que Rusi soph n'étoit qu'un échappé du petit Berne; que, manquant de moyens pour retourner à la capitale, il s'étoit vu forcé à jouer ici le rôle d'un détestable hypocrite, pour n'être pas connu.

Mais toutes ces lettres ne sont rien auprès de certains manuscrits, qui auroient seuls suffi pour le perdre dans l'esprit de nos compatriotes et de tout bon Français. Vous m'aviez promis dans le temps de me révéler aussi les progrès que la politique doit à notre école. Si les principes de nos sages en ce genre ressemblent à ceux qu'on me dit trouver dans les papiers de M. Rusisoph, je vous en préviens, je suis trop bonne Française pour vouloir encore entendre parler de cette philosophie. Je ne veux point qu'on dise que nos philosophes ne sont pas moins les ennemis du roi, des magistrats, de la patrie, de toute autorité que de toute religion. Et voilà

cependant ce qui résulteroit de ces papiers qu'on dit avoir été déposés dans notre greffe. Aussi, chevalier, vous ne sauriez croire à quel point le nom seul de philosophe est odieux en ce moment parmi vos compatriotes. Je n'y tiens plus moi-même, et certes il me semble que vous devez me savoir un certain gré du peu de zèle qui me reste encore pour cette philosophie, qui a tant de fois bouleversé mes idées. Je veux que vous sachiez au moins que je ne me suis rendue qu'à la dernière extrémité. Convenez qu'après la catastrophe de M. Rusi-soph, de la pauvre Julie, il faut bien de la constance pour vous demander encore les moyens de réparer ici la réputation de nos sages. Eh bien, je veux encore voir ce qu'on pourra faire pour la réparation de leur honneur. Doutez, après cela, que jamais personne ait porté plus loin que moi le désir de se dire leur très-zélée servante, leur disciple et la vôtre.

OBSERVATIONS

D'un Provincial sur la lettre précedente.

Je le sais, ce n'est pas absolument par les disciples qu'il faut juger des maîtres, ni même par les scandales des adeptes qu'il faut prononcer sur le caractère des leçons qu'ils ont reçues. Je

connois la nature et la bizarrerie des hommes : il n'est pas impossible, il est même trop ordinaire d'en trouver qui, avec des opinions très-saines et conformes à tous les principes de la vertu, s'abandonnent à tous les vices ; comme il peut bien se faire qu'avec la morale la plus perverse, celui qui n'aura ni les passions vives, ni l'occasion de se livrer au crime, soit dans ses actions une espèce d'honnête homme. Je le sais encore, tous nos philosophes ne ressemblent pas à ce monstre dont vous venez de lire les forfaits ; je suis loin de le croire. Mais pour que leur école soit à l'abri de nos reproches, suffit-il d'observer en général que les maîtres ne peuvent pas répondre de la conduite des disciples ? J'admettrai cette excuse, je la trouverai juste quand la conduite des disciples se trouvera en opposition avec les principes qu'ils ont reçus des maîtres ; mais que nous répondra le philosophe, lorsque nous lui dirons : Cet adepte est méchant, et c'est en suivant vos leçons qu'il se montre méchant ? S'il n'eût reçu de vous que nos préceptes évangéliques, vous pourriez opposer vos leçons à ses crimes ; il seroit seul coupable ; il ne pourroit s'en prendre qu'à lui-même ; il auroit abusé de vos leçons, et nous n'aurions que lui à détester. Vous vous êtes ôté ce moyen de défense. Cet adepte est un vil séducteur, un ravisseur infâme, un voleur, un ingrat, un perfide, un monstre et un prodige de noirceur,

d'hypocrisie, de scélératesse. Direz-vous que c'est là un abus de votre philosophie? Non, c'est là l'usage même de vos leçons; c'est votre philosophie mise en action; c'est votre catéchisme réduit en pratique. A qui faut-il s'en prendre de ses égaremens, si ce n'est à vous-mêmes?

Ce monstre est hypocrite! l'intérêt personnel exigeoit qu'il cachât ses sentimens; et vous avez fait de l'intérêt personnel le premier mobile de sa conduite. Il est ingrat! vous lui avez appris que la reconnoissance n'étoit pas un devoir. Il est voleur! c'est de vous qu'il a su que la nature n'admet point de propriété, qu'elle rend tout commun. Ce monstre est un infâme corrupteur de l'innocence! votre catéchisme ne lui montroit que des plaisirs licites dans ceux dont il cherchoit la jouissance, et que des préjugés dans les lois de la pudeur. Il termine ses crimes par le dernier des crimes, en devenant son propre assassin! c'est vous qui lui avez montré dans le suicide une ressource toujours prête pour le philosophe à qui le déshonneur et le malheur rendent la vie à charge. Désavouez-vous ce catéchisme qui justifie seul tant de forfaits? Vous n'y êtes plus à temps. Cet affreux catéchisme est la substance même de vos productions philosophiques; il n'en est pas une seule dont les principes n'aient plus ou moins servi à en faire le catéchisme de la scélératesse. Il faut les brûler

toutes, et rougir de les avoir produites, ou reconnoître qu'à votre école un philosophe conséquent est essentiellement un homme monstrueux dans ses actions, comme vous l'êtes dans votre théorie.

LETTRE LXXIV.

La Baronne au Chevalier.

Encore, chevalier, une avanie terrible pour la philosophie! encore de nouveaux sujets de désespoir! Et vous ne venez pas à mon secours, et vous m'abandonnez à toute la force de la tentation! et depuis plus de deux mois, pas une seule réponse de votre part. Nous voilà déclarés dans votre patrie, non plus seulement les ennemis de toute religion, de toute vérité et de toute vertu; mais les ennemis de tout état, de tout gouvernement, et bien plus spécialement encore les ennemis des rois. Vous ne tireriez pas de la tête de tous vos compatriotes qu'un bon Français ne peut, ne sauroit être ce que nous appelons un philosophe; que l'école des Raynal, des Voltaire, des Jean-Jacques, des Helvétius, des Diderot, de tous nos politiques modernes, est celle de la rébellion, de l'insubornation, de l'anarchie; que nos rois surtout n'ont jamais eu d'ennemis plus décidés que les philosophes du

jour. Eh! comment s'y prendre pour dévoiler la calomnie, quand, depuis ces terribles sénats qui font brûler au pied du grand escalier nos plus fameux chefs-d'œuvre, jusqu'aux petits bailliages de province, tout s'arme contre nous, comme si nous étions la peste des états, le fléau de tout gouvernement? Ils ont enfin paru ces manuscrits de M. Rusi-soph, avec une foule de livres philosophiques qu'il avoit su se procurer. On en a fait ici l'examen juridique, et ils sont tous passés du greffe à un bûcher allumé par les mains du bourreau. Quel jour, ô Dieu! quel jour pour un cœur comme le mien, qui ne peut se résoudre à un dernier adieu pour la philosophie! Hélas! il faudra bien s'en détacher; car enfin je suis Française, j'aime mon roi et ma patrie; je veux que mon Emile ait, comme son père et ses ancêtres, la gloire de servir le roi et la patrie; et si vous ne volez à mon secours, si vous ne démontrez l'injustice de nos bailliages séans en province, comment se persuader qu'on peut être Française, qu'on peut aimer son roi, la patrie, l'état, et être philosophe? Ecoutez ce qui vient de se passer dans notre sénat helvien.

Le jour marqué pour informer la cour de la nature des livres et écrits de M. Rusi-soph étoit arrivé. L'audience devoit être publique; le procureur du roi devoit prononcer un long discours; tout le monde accouroit pour l'entendre: je voulois m'absenter; il n'y eut pas moyen, il

fallut se laisser entraîner; malgré moi j'entendis ce qu'un cœur philosophe ne peut entendre sans frémir; malgré moi je devins la triste spectatrice de la proscription la plus désespérante pour une adepte qui ne peut se résoudre à quitter la partie, qui se flatte encore que vous lui fournirez quelque moyen pour venger notre gloire.

Il ne suffisoit pas de l'avoir entendu ce discours; vos compatriotes, enchantés de l'éloquence de l'orateur provincial, ont sollicité la publication du foudroyant réquisitoire; et le voilà, chevalier, qui accompagne ma lettre, afin que vous voyiez vous-même si toutes les accusations qu'on nous intente ne sont pas autant de calomnies dont la philosophie doive hautement solliciter la vengeance. Pardonnez-moi ce doute, chevalier; vous avez tant de fois confirmé les opinions qui me sembloient les moins philosophiques, que je crains bien encore de vous voir excuser ces nouvelles leçons plutôt que les désavouer. Ah! je vous en prie, ne me réduisez pas au désespoir. N'allez pas me dire que c'est encore là de la philosophie; je sens que je n'y tiendrois pas. Je suis Française comme tous nos bons et braves Helviens; ce titre m'est précieux; si c'est un préjugé, j'y suis trop attachée; et malheur à mon fils s'il s'avisoit d'y renoncer pour être philosophe! Je vous l'ai dit, et je vous le répète : il servira le roi comme son père. Et vous-même, chevalier, vous-même me soup-

çonneriez-vous d'avoir pu engager vos parens à vous envoyer dans la capitale, pour vous voir revenir aussi mauvais Français que l'on se plaît ici à publier que nos sages le sont? Non, non; n'essayez pas seulement de justifier les principes que leur prête notre réquisitoire; tout seroit dit alors. Je vous en préviens, je renoncerois dès l'instant même à me signer jamais la Baronne philosophe; car je suis toujours prête à signer de mon sang même :

La Baronne Française.

P. S. Mes dispositions vous sont connues. Voyez à présent, lisez ce terrible discours, et pour dernière épreuve, prononcez.

Extrait des registres de la Cour helvienne, du 11 *août.*

Ce jour, tous les membres de la grande audience convoqués et assemblés, le procureur du Roi portant la parole, a dit :

Messieurs,

S'il n'existoit sous le nom de philosophe que des hommes véritablement dignes de ce nom respectable, nous ne verrions dans eux que des sages précieux à l'état, à la religion; jamais nos fonctions ne nous imposeroient un devoir plus

cher à notre cœur que celui de venger leur école, et d'implorer pour ses adeptes la protection des magistrats. Notre voix en ce jour ne se feroit entendre que pour la célébrer; nous vous dirions : Messieurs, la philosophie est par son essence et l'école et l'empire de la raison, dont elle réunit toutes les lumières. La vérité, la vertu, le bonheur sont, sans exception, l'objet de ses recherches. Elle seroit encore le plus beau présent que le Dieu de la nature eût fait à l'homme, si le flambeau de la révélation n'avoit brillé pour nous.

Mais l'erreur et le vice ont leur philosophie, comme la vérité et la vertu. S'il existe des sages qui se font un devoir d'employer toutes les lumières de la raison, toutes les ressources de l'esprit humain, pour connoître le bien, pour le suivre et nous le faire aimer, il est aussi une philosophie scélérate, qui ne cherche dans la raison même que des armes propices au désordre; qui, par tous les détours et tous les artifices du sophisme, s'étudie à transformer le mensonge en vérité, les forfaits en vertu.

Contente de l'asile qu'elle sembloit trouver dans cette grande ville, où tous les systèmes, toutes les erreurs et tous les vices trouvent des partisans, parce que tous les intérêts s'y rassemblent, dans cette capitale qui ne nous dédommage des trésors qu'elle engloutit que parce qu'elle absorbe dans un égoût commun l'or et

les immondices des provinces; contente de répandre son venin dans ce Paris immense, informe, composé d'un million de pauvres et de riches, d'oisifs, de laborieux, de savans, d'ignorans, de bons, de détestables citoyens, cette philosophie désastreuse avoit jusqu'ici évité les regards moins distraits des tribunaux dispersés dans l'empire. Nous ne la connoissions encore que par le mépris et la haine qu'avoient excités les réclamations de quelques hommes vertueux, dont les écrits étoient parvenus jusqu'à nous.

Aujourd'hui, s'étendant au-delà du grand foyer des crimes et de l'impiété, elle sembloit vouloir s'établir au milieu des provinces. Ses crimes, ses scandales ont trahi les premiers pas qu'elle a faits en rampant sous nos yeux. L'adepte monstrueux qui devoit être son apôtre n'a pu échapper à votre vigilance. Sa philosophie même a été son bourreau, et vous a épargné le soin de le punir par une main sans doute moins infâme encore que la sienne. Votre zèle pour l'intérêt public vous a fait un devoir de porter un regard perçant jusque sur les premières causes de ses forfaits philosophiques. Vous avez soupçonné que les affreux principes dont il avoit su se composer un catéchisme pouvoient avoir été puisés dans ces productions qu'il cachoit avec soin, et qui sont aujourd'hui le seul reste de sa dépouille.

Vous nous avez chargés du soin d'examiner cette bibliothèque d'un fourbe scélérat, et de vous en faire plus spécialement connoître les principes. C'est pour remplir les vues de la cour, et les obligations de notre ministère, que nous allons, messieurs, vous faire part des sentimens qu'a excités dans nous la lecture suivie de ces divers ouvrages, ayant pour titre, les uns : *Système de la Nature; Code de la Nature; Philosophie de la Nature; Principes de la Philosophie naturelle;* les autres : *Système social; Système de la raison; Dieu et les Hommes; le Christianisme dévoilé; Dictionnaire philosophique; Questions encyclopédiques; Emile; le Contract social; la Nouvelle Héloise; Lettres de la Montagne; Histoire philosophique et politique; de l'Esprit; de l'Homme et de son éducation; Requête au Roi sur la destruction des Prêtres, etc., etc.* En ne considérant tous ces ouvrages, et un bon nombre d'autres dont l'objet est le même, que sous leurs rapports avec les mœurs et la religion, un seul mot suffira pour exciter l'indignation de la cour contre tous leurs auteurs. Nous nous contenterons de vous dire qu'il n'en est pas un seul dont les principes n'aient mérité d'entrer, en tout ou en partie, dans la rédaction du catéchisme désastreux, dont nul de vous n'a pu entendre la lecture sans frémir; que de leur ensemble est résulté le

code de ce monstre qui n'a pu soutenir le procès que vous lui intentiez, et qu'ils ont enfanté tous ces crimes. Nous avons rapproché tous les textes qu'il avoit cités à leur appui. D'après la connoissance que nous en avons prise, nous pouvons attester que ce fatal chaos d'impiété et de blasphèmes, de dépravation et de scélératesse, n'est qu'un extrait fidèle de toute la doctrine morale et religieuse contenue dans ces livres, que nos soi-disant sages ont osé publier comme les chefs-d'œuvre de leur école.

Si nous croyons devoir nous dispenser de tout détail sur ces objets, c'est que la cour en est dejà instruite; c'est qu'il est un nouveau jour sous lequel cette secte de prétendus sages mérite, de la part du magistrat, une attention particulière. Nous les avons considérés plus spécialement comme citoyens, surtout comme Français; nous avons étudié, avec l'attention la plus scrupuleuse, tout leur système politique; et sous ce nouveau jour, nous vous dénonçons leur secte audacieuse et turbulente comme impatiente du joug de toute loi et de tout gouvernement comme partout tendante à exciter les trouble et les séditions de l'anarchie; nous vous la dénonçons bien plus spécialement, cette secte insolente, comme ennemie jurée de notre monarchie, comme ayant sans cesse le sarcasme du mépris et de la haine contre nos rois, nos princes, contre tous les monarques, et comme tou-

jours prête, sinon à arborer l'étendard de la révolte, parce qu'elle est encore plus lâche que perfide, du moins à semer sourdement les principes de la rébellion, sous quelque espèce de gouvernement qu'elle soit admise; et c'est ici, messieurs, qu'il seroit difficile d'exprimer quel a été notre étonnement, de quelle indignation nous nous sommes sentis pénétrés lorsque nous avons vu que ces mêmes philosophes osoient se dire encore Français, et annoncer qu'ils écrivoient pour des Français.

L'accusation que nous leur intentons est grave sans doute; il sera dur pour eux de s'entendre déclarer mauvais citoyens, mauvais Français; nous savons tout l'opprobre que doit verser sur eux une pareille inculpation : mais ouvrons leurs productions diverses, et qu'ils viennent solliciter contre nous-mêmes la vindicte publique, si nous abusons de notre ministère pour nous en imposer sur leur école.

Celui-là est partout un mauvais citoyen, qui jamais ne remonte à l'origine de nos gouvernemens divers que pour la rendre suspecte et odieuse.

Celui-là est partout un mauvais citoyen, qui n'examine la nature d'un gouvernement quelconque que pour les répudier tous sans exception.

Celui-là enfin est partout un mauvais citoyen, qui partout favorise les dissensions entre le sou-

verain et les sujets, qui préconise la révolte, et nous rappelle sans cesse à l'anarchie.

Jugeons sur ces principes l'école de ces sages modernes, et prononcez, messieurs, s'il est un seul état où leur doctrine politique puisse être tolérée.

Lorsque nous parlerons devant ces audacieux de l'origine même des diverses sociétés politiques, des formes qu'elles ont adoptées pour vivre sous des lois, sous une autorité quelconque, gardons-nous bien d'abord de remonter aux desseins d'un Dieu même qui annonce ses volontés en faisant de l'homme un être sociable: gardons-nous de leur dire que ce Dieu, ami de l'ordre, est la source de tout gouvernement bien ordonné; que celui qui résiste aux puissances légitimes, résiste à ce Dieu même. Ce fut assurément une idée bien sage et bien sublime dans la religion, que celle d'avoir mis le gouvernement de la société, comme celui des astres, sous la sauvegarde de la Divinité; d'avoir vu le premier protecteur et le premier vengeur des lois dans un Dieu qui ne souffrira pas impunément que les passions l'emportent sur le bien général; qui veille sur l'Etat comme sur son ouvrage, sur le prince comme sur son image, et sur le peuple comme sur ses enfans. Par là le chef du peuple est averti que son empire doit être signalé comme celui de Dieu, par la bonté, la vigilance, la justice, l'amour, la

bienfaisance; que manquer à ses devoirs, à ses fonctions, c'est manquer à un Dieu qui a voulu se voir représenté par lui, et qui demandera aux administrateurs des sociétés humaines un compte sévère de l'emploi qu'ils ont fait de la puissance qu'il leur a confiée. Par là tous les sujets sont maintenus dans le respect des chefs et de la loi. L'autorité ne peut avoir une source plus noble, la tyrannie un frein plus redoutable, la paix et le bonheur public un garant plus sûr. Nos faux sages eux-mêmes semblent parfois le reconnoître; nous les avons vus forcés de convenir « combien les gouvernemens hu« mains avoient besoin d'une autorité plus so« lide que la seule raison, et combien il étoit « nécessaire au repos public que la volonté di« vine intervînt pour donner à l'autorité souve« raine un caractère sacré et inviolable, qui ôtât « aux sujets le funeste droit d'en disposer. » Nous les avons entendus ajouter : « Quand la « religion n'auroit fait que ce bien aux hommes, « c'en seroit assez pour qu'ils dussent tous la « chérir et l'adopter. » (*Jean-Jacq., disc. sur l'orig. de l'Inégal.*, 2e *partie.*) Cependant celui même à qui la vérité arrache cet aveu est celui qui le plus obstinément combattit ce principe. Loin d'être destinés à vivre sous nos gouvernemens divers, et sous les auspices de la Divinité, les hommes, selon lui, n'ont pu se soumettre à une loi commune et sortir des fo-

rêts, et renoncer à une liberté féroce, entièrement semblable à celle de la bête, sans renoncer aux vues de la nature; et l'homme, sous un gouvernement quelconque, n'est que l'homme flétri et avili. (*Voy. id. ibid.*)

Tous nos prétendus sages, redoutant, comme le philosophe de Genève, cette religion sainte, qui nous montre dans la volonté même du souverain des hommes l'origine de nos sociétés, de nos empires et de nos républiques, frémissent et s'indignent contre cette origine. La calomnie la plus grossière vomit sans cesse par leur bouche les injures les plus atroces. Si nous les en croyons, en faisant descendre la loi de Dieu même, « la religion n'a fait que se rendre com-« plice de la tyrannie et de tous ses excès. » Ils ont dénaturé nos principes pour avoir lieu de s'écrier : « Des prêtres adulateurs ont eu le front « de mettre les tyrans mêmes sous la sauvegarde « du ciel! Ils eurent la bassesse de leur attribuer « des droits divins, de priver les nations du « droit de se défendre... Et loin de mettre un « frein aux passions des princes, la religion ne « fit que leur lâcher la bride. » (*Voy. Syst. soc. t.* 1, *c.* 3; *Essai sur les préjugés, c.* 14; *Syst. rais. etc.*)

Quelle cause première assigneront-ils donc eux-mêmes à la société, à nos gouvernemens? Toutes celles qui peuvent rendre la loi suspecte et l'autorité odieuse : *l'ignorance, la crainte,*

le hasard, la déraison, la superstition, l'imprudence des peuples, et leur stupidité, la tyrannie, et tout au plus *l'imprudente reconnoissance des peuples pour leurs premiers bienfaiteurs.* Voilà, nous disent-ils, *ce qui a présidé jusqu'ici à l'établissement des gouvernemens, ainsi qu'à leurs réformes.* Voilà l'origine des grandes sociétés, des empires des monarchies, et de tous les états. (*Syst. soc. t.* 2, c. 2 *et* 3; *voy. aussi Essai sur les préjugés; Syst. nat., Despot. oriental.*) Avec bien plus de vérité, ils auroient pu nous dire que le premier des pères fut le premier des chefs; que des premières familles naquirent les premières sociétés, et que les sociétés nombreuses ne pouvant subsister sans chef, sans loi et sans gouvernement, il est dans la nature même de l'homme de vivre sous des lois, comme il est dans sa nature de vivre en société. Mais cette origine rendoit au citoyen l'état aussi précieux que sa famille; elle assuroit l'autorité des chefs, et l'amour des sujets et leur soumission. Ce n'est pas là l'esprit de nos sages modernes; ils ne regardent derrière eux que pour rendre suspects les droits des souverains; ils empoisonnent les sources primitives de toute autorité, parce qu'ils ne veulent vivre sous aucune.

Demandons-leur en effet à quel gouvernement ils voudroient au moins se soumettre dans l'état actuel des choses. Il n'en est pas un seul

auquel ils n'aient voué la haine et le mépris.

La monarchie par excellence est l'objet de leurs clameurs, de leurs déclamations séditieuses. « Les rois, nous disent-ils, ressemblent « trop souvent au Saturne de la fable, qui dé-« voroit ses propres enfans. Le gouvernement « monarchique, mettant des forces énormes en-« tre les mains d'un seul homme, doit, par sa « nature même, le tenter d'abuser de son pou-« voir pour se mettre au-dessus des lois, pour « exercer le despotisme et la tyrannie, qui sont « les plus terribles fléaux des nations. » (*Id. ibid.*) Aussi les monarques, les rois, les empereurs, ne sont-ils ordinairement désignés par la philosophie moderne que sous le nom de tyrans et de despotes. « La royauté met une « trop grande distance entre le souverain et les « sujets » (*Syst. soc. ibid.*) pour que le philosophe s'y soumettre sans réclamer sans cesse les droits de la nature. Il ne vivra donc pas sans frémir sous une monarchie.

Transportez le faux sage dans nos républiques; son esprit inquiet, impatient de tout joug, ne s'estimera pas plus heureux. Vous l'entendrez nous dire, « qu'aux effervescences subites et « souvent cruelles et longues des républiques « on voit communément succéder la langueur « et l'engourdissement mortel que produit le « despotisme, dans le sein duquel les peuples « vont se reposer des transports que leur ont

« causés leurs folies; que dans l'espoir de se
« remettre, les peuples républicains finissent
« par se soumettre à quelque tyran, qu'ils lais-
« sent travailler sans obstacle à leur destruction
« finale. » (*Id. ibid.*) Le philosophe ne vivra donc pas encore dans une republique; il la détestera comme la monarchie, et criera encore à la tyrannie, au despotisme.

Offrez-lui de se laisser régir par la démocratie; il n'en sera pas moins l'ennemi de ce nouvel état. Il vous dira que ce gouvernement, « en
« proie aux cabales, à la licence, à l'anarchie,
« ne procure aucun bonheur à ses concitoyens,
« et les rend souvent plus inquiets de leur sort
« que les sujets d'un desposte ou d'un tyran....
« qu'un peuple sans lumières, sans raison, sans
« équité, punit souvent ceux qui le servent le
« mieux; qu'il est ingrat, jaloux et ombra-
« geux..... que des charlatans politiques le con-
« duisent de folies en folies, jusqu'à ce qu'il
« ait écrasé la liberté apparente dont il pouvoit
« jouir, sous le poids de ses propres fureurs. »
(*Id. ibid.*) Le philosophe ne pourra donc pas vivre sous un gouvernement démocratique, comme il ne sauroit vivre sous un gouvernement républicain ou monarchique.

Se réfugiera-t-il dans ces états régis par la noblesse, et consentira-t-il enfin à jouer quelque part le rôle de citoyen paisible et ami de l'état? Non, messieurs. « L'aristocratie, vous

« dira-t-il, ne nous présente pas des scènes plus « riantes. On y voit des nobles, des magistrats, « des sénateurs orgueilleux, qui, concentrés en « eux-mêmes, sacrifient l'état à leurs intérêts « personnels. Le plébéien y essuie les dédains « de ses maîtres altiers, dans lesquels il ne « trouve que des tyrans disposés à se pardon- « ner réciproquement les iniquités qu'ils font « essuyer à leurs sujets... Il n'est point de li- « berté, ajoutera-t-il, sous ce gouvernement « soupçonneux. Tout le monde y vit dans l'in- « quiétude. Chaque citoyen craint son conci- « toyen. Quel peut être le bonheur d'un état « dont la confiance est bannie ? » (*Id. ibid.*) Le philosophe ne vivra donc pas encore sous un gouvernement aristocratique, comme il ne sauroit vivre dans une monarchie, dans une république, ou bien sous la démocratie. Car observez, messieurs, que, pour vous exprimer la haine et le mépris de nos faux sages pour tous et pour chacun de nos gouvernemens, nous avons toujours eu soin de nous servir de leurs propres expressions. N'étions-nous donc pas bien autorisés à vous les déférer comme de mauvais citoyens, qui, après avoir flétri l'origine de tout gouvernement, n'en examinent encore la nature que pour les répudier tous sans exception ?

Ils les ont tous proscrits en particulier, ils les proscriront tous en général. Les uns nous

disent nettement que « le vrai législateur est « encore à naître. » (*Hist. phil. et polit.*) C'étoit le vrai moyen de soustraire à la loi tous les citoyens. Les autres vous répètent « qu'il n'existe « point encore de constitution bien ordonnée... « que le hasard, la déraison, la violence ont « présidé jusqu'ici à l'établissement des gou- « vernemens, ainsi qu'à leurs réformes; que « tous les changemens qui furent tentés n'ont « été pour l'ordinaire que les ouvrages informes « du trouble, de la discorde, du vertige, de « l'ambition, du fanatisme. » (*Syst. soc. t.* 2, *c.* 2.) De cette haine générale, de cette antipathie universelle de nos sages modernes contre tous les états, que pouvons-nous conclure, messieurs, si ce n'est que n'en souffrant aucun, ils ne peuvent et ne doivent aussi être tolérés dans aucun? Cette conséquence vous paroîtroit bien plus légitime si nous mettions sous les yeux de la cour les principes que cette secte ne cesse de répandre pour exciter des haines perpétuelles entre les citoyens et les chefs de l'état, et pour favoriser l'esprit de rébellion, pour répandre celui de l'anarchie.

Tantôt vous les verriez sous mille différentes tournures, ne prononcer les mots de liberté, d'égalité, que pour nous faire croire que l'inégalité d'autorité, de condition, de richesses, de puissance, dans un gouvernement quelconque, *est le comble de la démence*; que cette indé-

pendance qui ne sauroit souffrir de supérieur est *l'instinct même de la nature éclairé par la raison*. (*Voy. Hist. phil. et polit. t.* 4, *p.* 15 *et* 18.) Tantôt, exagérant les droits des peuples, ils ne rappelleront des pactes primitifs, des conditions, des contrats naturels, que pour dire aux sujets que partout ils sont maîtres d'obéir à la loi; qu'ils ont seuls pu la faire; qu'ils peuvent la détruire, et *toujours réclamer contre leurs propres engagemens* pour des torts réels ou prétendus, dont ils seront seuls juges. (*Helv. de l'Homme*, § 9, *note* 9.) Tantôt ils vous diront sans hésiter, et sans détour, que nul homme actuellement existant n'est tenu d'obéir à celui que son père et ses aïeux ont reconnu pour souverain, sous prétexte « qu'on veut et « qu'on choisit pour soi, qu'on ne sauroit vou- « loir ni choisir pour un autre; qu'il seroit in- « sensé de vouloir, de choisir pour celui qui « n'est pas encore né. Point d'individu, suivant « eux, qui, mécontent de la forme du gouver- « nement de son pays, n'en puisse aller chercher « ailleurs une meilleure. Point de société qui « n'ait à changer la sienne la même liberté « qu'eurent ses ancêtres à l'adopter. » — « A leurs « yeux encore, nulle société qui, créée hier, ou « il y a mille ans, ne puisse être abrogée dans « dix ans ou demain » (*Hist. polit. et phil. t.* 4, *p.* 393. *Voy. aussi le Contrat soc.*) A ces principes faux et séditieux vous opposez en vain la

voix de la raison ; vous demandez en vain à nos faux sages ce qu'il y aura de fixe, de stable dans l'Etat quand les peuples seront imbus de ces leçons. Les contestations continuelles entre les souverains et les sujets, les disputes, les murmures, les factions intestines, les bouleversemens perpétuels des empires, leur semblent préférables à la fidélité des sujets au serment de leurs pères. Vous leur direz en vain que la dette du père envers l'Etat est le premier héritage des enfans ; que ceux-ci, en recevant la vie, n'auront pas sans doute d'autres droits dans la patrie que ceux qui leur furent transmis ; que le serment des pères passe donc aux enfans comme les possessions de nos aïeux passent aux descendans, avec l'obligation d'en acquitter les charges. Vous leur direz en vain que l'enfant protégé par l'état, nourri et élevé dans le sein de sa patrie, doit à l'état tout ce que lui devoient un père et une mère, sans lesquels il n'existeroit pas ; qu'il tient en quelque sorte de l'état la vie même, puisqu'il la tient de ceux à qui l'état l'a conservée ; qu'il doit de plus à la patrie et son éducation et la tranquillité, la sûreté de son enfance, et ses forces acquises à l'ombre de l'état ; que s'il y eut jamais un contrat naturel, c'est celui de la patrie, qui dit à ses sujets : Je protége ton enfance, je serai ton appui, tu seras ma défense ; je n'ai pas prétendu élever dans mon sein un serpent qui doive se tourner un jour

contre moi-même, ni un ingrat qui doive user des forces que je lui ai données pour m'abandonner à l'instant où il pourra me rendre service pour service, ni un enfant qui fuie loin de sa mère à l'instant où il doit acquitter toutes les dettes de l'amour, de la reconnoissance et de la justice.

N'espérez pas, messieurs, que ces raisons si fortes dans le cœur des vrais patriotes et des bons citoyens, que ces raisons si évidemment prises du vrai contrat des sociétés humaines, fassent impression sur nos faux sages. Elles leur montreroient tout ce qu'ils doivent de soumission au souverain, de fidélité au serment de leurs pères, de services à la patrie. Insolens comme ingrats, perfides et parjures, ils portent l'impudence jusqu'à nous outrager; et dans leur bouche, « *quiconque ose penser autrement* qu'eux, « *est un esclave, et l'idolâtre de l'ouvrage* « *de ses mains. Quiconque ose penser autre-* « *ment* qu'eux *est un insensé.* » (*Id. ibid.*) C'est donc une folie, à cette école insensée elle-même, que d'exhorter les peuples à aimer leur patrie, à garder religieusement le serment de leurs pères. C'est donc une folie que de ne pas crier sans cesse avec nos faux sages au despotisme et à la tyrannie; que de ne pas tenter de soulever l'Europe entière contre ses souverains, en criant aux sujets qu'ils *sont esclaves en Europe comme les peuples le sont en Amérique*; que «l'unique

« avantage que nous ayons sur les nègres est « de pouvoir rompre une chaîne pour en prendre « une autre. » (*Hist. polit. et phil.*, *t.* 3, *p.* 299.) C'est donc encore une folie de ne pas crier comme nos philosophes à tous les citoyens : *Voulez-vous être heureux? vivez toujours sans maître* (*Volt. Disc. sur le bonheur*) ; de ne pas préparer tous les cœurs à l'anarchie, de ne pas mettre le bonheur des sociétés dans la destruction de tout gouvernement.

Vous l'avez vu, messieurs, tels sont en général les vœux, les principes de cette philosophie impatiente de toute autorité.

Que vos cœurs se préparent à une indignation bien plus méritée encore. Nous allons considérer ces factieux, comme Français, comme vivant, dogmatisant au milieu d'un peuple distingué sur la terre par son attachement à la personne sacrée de ses rois. C'est ici, messieurs, que vous serez surpris de l'insolence de nos prétendus sages, de la haine qu'ils ont vouée à nos monarques, et de leurs frénétiques déclamations contre ces souverains auxquels la France doit, depuis tant de siècles, le rang auguste qu'elle tient parmi les nations.

Qu'est-ce qu'un roi aux yeux de ces prétendus sages, et d'où tient-il son sceptre? Les insolens ont osé nous répondre : *Un roi n'est autre chose que le premier commis de sa nation.* (*Helv.*, *de l'Homme*, § 9, *note* 9.) Ils ont eu

l'impudence d'ajouter : Un roi est *le premier domestique de ses sujets* (*l'Asiat. tolér.*) ; et passant du mépris à la haine, ils n'ont pas craint de dire à des Français : Vos *rois sont des bêtes féroces qui dévorent les nations.* (*Hist. phil. et polit.*, *t.* 4, *l.* 19.) Vos rois sont *les premiers bourreaux* de leurs sujets. (*Syst. de la Raison.*)

Français ! vous frémissez ; l'outrage de vos rois est le vôtre ; vous n'en connoissez pas encore toute l'étendue. Vous aimez à trouver dans Dieu même l'instituteur des rois, l'auteur des monarchies, comme celui de tout gouvernement fondé sur la nature. Une philosophie ennemie de tout sceptre a élevé la voix pour vous apprendre que, *si l'autorité des rois vient de Dieu, c'est comme les maladies* et les fléaux du genre humain (*Émile*, *t.* 4, *p.* 361) ; que le premier des rois fut un brigand, ou *un soldat heureux* (*Volt.*, *Mérope*, *acte* 1, *sc.* 3.) ; que *la force et la stupidité* sont la seule origine de leur trône. (*Syst. rais.*) Et nous ne serions pas étonnés, révoltés, qu'une philosophie de cette espèce ait précisément choisi des cœurs français pour leur tenir ce langage audacieux ! Notre langue se refuseroit à répéter tant de blasphèmes contre le trône, si notre ministère ne nous imposoit pas l'obligation de dévoiler à la patrie ses ennemis jurés; mais il faut, messieurs, faire connoître toute l'étendue de-

leur haine, pour éclairer votre sagesse et décider la proscription.

Nous ferons donc violence à notre propre cœur, nous réciterons encore une partie des leçons de cette philosophie rebelle ; mais quel ne sera pas votre étonnement, lorsque, pour vous peindre à sa manière l'institution des rois, nous serons obligés de vous dire :

« Des milliers de bourreaux couronnés de « fleurs et de lauriers après leurs expéditions, « portent en triomphe une idole qu'on appelle « *Roi*, *Empereur*, *Souverain*. On couronne « cette idole, on se prosterne devant elle. . . « Ensuite, au bruit des instrumens et de mille « acclamations barbares et insensées, on la « déclare pour l'avenir l'ordonnatrice souve- « raine de toutes les scènes sanglantes qui se « passeront dans l'empire, et le premier bour- « reau de la nation. » (*Syst. rais.*, *c.* 2, *pag.* 76.) Dans ces déclamations inouïes, tout vous paroît porter l'impreinte de la rage et de la frénésie ; n'exigez pas de nos philosophes rebelles qu'ils modèrent au moins leurs expressions, ils sont prêts à répondre : « Qu'il ne « s'agit pas d'être poli, de prendre des tour- « nures; qu'il s'agit d'être vrai. » (*Id. note* 34.) Et c'est pour être vrais qu'ils crieront aux rois : « Tigres déifiés par d'autres tigres, vous croyez « donc passer à l'immortalité? Oui, en exécra- « tion. » (*Id. note* 37.) Et c'est pour être vrais,

c'est même en demandant, en croyant mériter *les autels de la postérité*, que, se livrant à toute la fièvre de la haine, ils prononceront ce discours qui a pour titre : AUX PRÉTENDUS MAÎTRES DE LA TERRE.

« Fléaux du genre humain, illustres tyrans « de vos semblables, hommes qui n'en avez « que le titre, rois, princes, monarques, chefs, « souverains, vous tous enfin, qui, vous élevant « sur le trône et au-dessus de vos sembla- « bles, avez perdu les idées d'égalité, d'équité, « de sociabilité, de vérité, en qui la sensibi- « lité, la bonté, le germe des vertus les plus « ordinaires ne sont pas même développés, je « vous assigne au tribunal de la raison. Si ce « globe malheureux, roulant silencieusement « au milieu de l'éther, entraîne avec lui tant « de milliers d'infortunés attachés à sa surface, « et enchaînés au décret de l'opinion ; si ce « globe, dis-je, a été votre proie, et si vous en « dévorez encore aujourd'hui le triste héritage, « ce n'est point à la sagesse de vos prédéces- « seurs ni aux vertus des premiers humains « que vous en êtes redevables ; c'est à la stupi- « dité, à la crainte, à la barbarie, à la perfidie, « à la superstition. *Voilà vos titres.* Ce n'est « point moi qui prononce contre vous ; c'est l'ora- « cle des temps, ce sont les annales de l'histoire. « Ouvrez-les ; elles vous instruiront mieux sans « doute, et les monumens multipliés de nos mi-

« sères et de nos erreurs en sont une preuve, que « l'orgueil politique et le fanatisme ne peuvent « révoquer en doute.

« Descendez de votre trône ; en déposant « sceptre et couronne ; allez interroger le der- « nier de vos sujets ; demandez-lui ce qu'il aime « véritablement, ce qu'il hait le plus. Il vous « répondra à coup sûr qu'il n'aime véritable- « ment que ses égaux, qu'il hait ses maîtres. » (*Id. pag.* 7 *et* 8.)

Voilà donc, messieurs, le caractère distinctif de nos prétendus sages, la haine de leurs maîtres, de tout ce qui abaisse leur ridicule orgueil, et surtout la haine de nos rois. Ils vous le disent clairement eux-mêmes, qu'ils ont perdu le caractère distinctif de tout cœur françois, l'amour de ses maîtres, l'amour de ses rois. Cette philosophie rebelle n'en veut point. Elle ne voudroit pas surtout de ces rois comme les nôtres, auxquels la sagesse des lois assura le trône par un droit *héréditaire;* ils ne veulent pas même de ces rois *électifs*, que diverses nations se donnent. Ils nous l'ont encore dit formellement : *La royauté met une trop grande distance entre le souverain et les sujets*, pour ne pas révolter le philosophe. (*Syst. soc.*, *t.* 2, *c.* 2.) Parlez-leur de cette nation qui récemment encore n'a trouvé d'asile contre l'oppression qu'en donnant à ses rois l'autorité des nôtres, et vous les entendrez s'écrier : « A cet étrange

« et humiliant spectacle, qui est-ce qui ne se « demande pas : Qu'est-ce donc qu'un homme? « qu'est-ce que ce sentiment originel et profond « de dignité qu'on lui suppose? Est-il donc né « pour l'indépendance ou l'esclavage? » (*Hist. philos. et polit.*, *tom.* 5, *pag.* 317.) Nul de vous, messieurs, qui ne leur réponde : Qu'est-ce donc qu'un philosophe, et surtout qu'un français philosophe? Est-il donc né pour nous montrer sans cesse l'esclavage dans la loi, et la dégradation dans le plus juste amour pour nos princes? . . . . Ne pensons pas même que ces prétendus sages cherchent à déguiser leur haine. La France, leur patrie, est cette région qu'ils nous représentent comme ayant *reçu le joug du despotisme*, et de ce despotisme dont le propre est *d'étouffer la pensée dans les esprits, la vertu dans les âmes*, comme *une nation avilie*; dont ils osent souhaiter *la conquête, seul remède à ses malheurs*. Ils ont osé nous dire que *l'état de la France* est celui d'un empire où *les concitoyens, insensibles à la gloire, sont, par la forme de leur gouvernement, invinciblement entraînés vers l'abrutissement*; que les lumières se répandroient en vain, *parce qu'elles éclaireroient les Français sur les malheurs du despotisme, sans leur procurer le moyen de s'y soustraire*. (*Helvét. de l'Homme, et de son éduc. préface.*)

Que l'amour du Français pour ses rois doit

être profondément gravé dans son cœur, pour avoir résisté jusqu'ici à cette conjuration philosophique! Mais qui sait, messieurs, combien de temps encore ce peuple si fidèle résistera à des principes répandus dans tant de productions? Nos faux sages insistent; ils pressent, sollicitent; leur voix sans cesse appelle à la révolte; on diroit qu'il leur tarde de voir le trône renversé, nos rois sur l'échafaud.

Ici je les entends s'écrier effrontément: « Qu'est-ce donc que cet imbécile troupeau « qu'on appelle nation? ... Peuples lâches, stu- « pides! puisque la continuité de l'oppression « ne vous donne aucune énergie... puisque vous « êtes par millions, et que vous souffrez qu'une « douzaine d'enfans armés de petits bâtons (c'est « ainsi que l'insolence désigne les rois et le « sceptre) vous mènent à leur gré, obéissez, « marchez sans nous importuner de vos plaintes; « et sachez du moins être malheureux, si vous « ne savez pas être libres. » (*Raynal*, *Hist. phil. et polit. t.* 5, *p.* 317.) Là ils aiment à feindre une nation lointaine, qui jugeoit habituellement ses rois, les condamnoit même à la mort, pour avoir lieu de nous apprendre que « si les « peuples connoissoient leurs prérogatives, cet « ancien usage de Ceylan subsisteroit dans « toutes les contrées de la terre. » (*Id. t.* 1.) Ailleurs, nous les voyons s'exhorter les uns les autres à soulever les peuples. « Sages de la terre,

« philosophes de toutes les nations, se disent-
« ils, faites rougir ces milliers d'esclaves sou-
« doyés, qui sont prêts à exterminer leurs ci-
« toyens aux ordres de leurs maîtres. Soulevez
« dans leurs âmes la nature et l'humanité contre
« ce renversement des lois sociales. Apprenez-
« leur que la liberté vient de Dieu, l'autorité
« des hommes. Révélez les mystères qui tien-
« nent l'univers à la chaîne et dans les ténèbres;
« et que, s'apercevant combien on se joue de leur
« crédulité, les peuples éclairés tous à la fois
« vengent la gloire de l'espèce humaine. » (*Id.* *t.* 1, *p.* 125.) Ailleurs, plus menaçans encore, ils s'adressent aux rois pour leur dire au nom des peuples: « Nous avons été les plus foibles;
« nous avons cédé à la force; mais si jamais nous
« devenons les plus forts, nous vous arrache-
« rons un pouvoir usurpé lorsque vous ne vous
« en servirez que pour notre malheur. Ce n'est
« qu'en nous faisant du bien que nous consen-
« tirons à oublier les titres infâmes par lesquels
« vous régnez sur nous... Si nous sommes trop
« foibles pour secouer votre joug, nous le por-
« terons en frémissant; vous aurez un ennemi
« dans chacun de vos esclaves, et vous serez à
« chaque instant obligés de trembler sur ce trône
« dont vous ne serez que d'injustes usurpateurs. »
(*Syst. soc. t.* 2, *c.* 1.)

Tels sont, dans les ouvrages dont nous étions chargés de vous rendre compte, les cris séditi-

tieux de ces hommes qui ont osé se dire philosophes et Français.

Nous savons bien, messieurs, les diverses tournures qu'ils ne cessent de prendre pour échapper à la sévérité des lois. On sait, nous ont-ils dit au milieu de leurs déclamations frénétiques, que « *nous examinons les choses en* « *philosophes*, et que ce ne sont pas nos spécu- « lations qui amènent les troubles civils. Point « de sujets plus patiens que nous... Si les peuples « sont heureux sous la forme de leur gouver- « nement, ils le garderont. S'ils sont malheu- « reux, ce ne seront ni vos opinions ni les nô- « tres, ce sera l'impossibilité de les garder qui « les déterminera à les changer. » (*Hist phil. et polit. t.* 4, in-4°, *p.* 593. *It. Helvét. de l'Homme.*)

C'est ainsi qu'ils essayent de nous persuader que leur philosophie n'a rien de dangereux pour le repos public : mais jusques à quand sera-t-il vrai qu'ils n'ont produit ni trouble, ni tumulte, ni guerres intestines? Le faux sage, en tout temps plus lâche encore que perfide, ne lève pas sans doute lui-même l'étendard de la révolte; il se cache en soufflant le feu de la discorde, mais ses principes germent ; il laisse au temps le soin d'amener les révolutions. Sa plume régicide échauffe avec le temps les cœurs et les esprits; c'est un feu qui long-temps a couvé sous la cendre, mais il éclatera ; le traître qui a su le

faire serpenter dans nos foyers jouira de la haine des peuples contre les souverains, et de celle des souverains contre les peuples. Il a semé dans les ténèbres la révolte, le sang et le carnage; il jouira de même. Déchirez le rideau, vous verrez que s'il a répandu les principes d'une tolérance illimitée, c'est parce qu'il savoit le besoin qu'en auroit une école qui, sous le faux prétexte de défendre la vérité, s'en prend à des lois faites pour réprimer l'écrivain scandaleux, impie et séditieux, comme le scélérat, sous prétexte de sa propre défense, s'en prend à des lois faites pour réprimer l'abus du glaive et du poignard. Déchirez le rideau; et vous verrez Voltaire, Helvétius, Raynal, Jean-Jacques, Diderot, Boulanger et Freret, et tant d'autres qui avoient tant de fois mendié la tolérance universelle, ne tolérer eux-mêmes ni l'Eglise, ni ses prêtres, ni ses évêques, ni ses cénobites, ni ses défenseurs, ni le gouvernement, ni les magistrats opposés à leurs principes, ni les lois, ni les princes, ni les rois. Vous les verrez vomir contre tous ceux qui osent ne pas penser comme eux des injures grossières, des calomnies atroces.

Déchirez le rideau; et si jamais cet ange tutélaire qui veille sur la France permet que leurs leçons prévalent sur l'esprit des Français, si nos temples sont renversés, si l'amour de nos rois s'éteint dans tous les cœurs, si notre

monarchie est ébranlée, si les sujets s'élèvent contre le souverain, si nos rois sont forcés d'armer contre les peuples, si les chefs des nations, ne voyant plus dans Dieu le protecteur des peuples et le juge des rois, ne suivent que les lois de leur caprice; si les nations, sans prêtres, sans autels, n'ont plus que des millions de glaives et de bras toujours prêts à se lever contre les tribunaux, contre le trône et contre toute autorité légitime; si l'anarchie paroît avec tous ses désordres, toutes ses dissensions et ses fleuves de sang, quel sera alors l'histoire de nos malheurs? Je la vois se réduire à ces mots : De prétendus sages ont écrit et semé les principes, les peuples les ont mis en action.

Ces considérations alarmantes sont les motifs trop justes des conclusions par écrit que nous laissons à la Cour.

Et s'est le procureur du roi retiré, en laissant ses conclusions sur le bureau, etc.

Vous avez lu, chevalier, le terrible discours. Imaginez comment il a monté toutes nos têtes helviennes. J'ai su que les conclusions étoient, 1° que la philosophie moderne, ne tolérant aucune espèce d'autorité et de gouvernement, ne devoit être tolérée nulle part; 2° qu'étant spécialement ennemie de la monarchie et du gouvernement français, elle devoit spécialement être bannie de la France; 3° que tous les

livres soi-disant philosophiques, dont la cour avoit ordonné l'examen et entendu le résultat, devoient être lacérés et brûlés par les mains du bourreau, au pied du grand escalier; 4° que tout homme soi-disant philosophe, et répandant les mêmes principes que ces livres, devoit être dans la suite regardé comme ennemi de l'état, mauvais citoyen, mauvais François, et en ces qualités, puni suivant toute la rigueur des lois.

Ce dernier article souffrit seul quelques débats; les uns vouloient que tout homme convaincu d'avoir écrit de pareils ouvrages soi-disant philosophiques fût pendu; les autres, insistant sur ce que le procureur du roi avoit lui-même insinué, que les déclamations de nos sages contre la religion et le gouvernement annonçoient une espèce de fièvre et de frénésie, opinoient que toute cette soi-disante philosophie n'étoit qu'une vraie maladie provenant de l'effervescence de cerveau et du dérangement de l'esprit; qu'il falloit par conséquent traiter comme de vrais malades tous ceux qui, dans la suite, paroîtroient dans nos cantons avec cette fièvre philosophique.

Cette opinion étoit la plus bénigne et la plus conforme à notre douceur naturelle. Heureusement elle passa à la pluralité des voix, elle est même devenue générale; et il est décidé que tout philosophe du jour qui viendra se montrer

parmi nous aura sa loge acquise au petit Berne, et y sera livré à nos Hippocrates. Quant aux livres, il n'en est pas un seul qui ait échappé aux flammes. On en brûla jusqu'aux derniers feuillets, comme on brûle jusqu'au linge de ceux qui apportent la peste.

Et moi, chevalier, que ferai-je? quel parti prendrai-je? Consolez-moi donc, écrivez-moi donc. Il me semble que vous devez être assez satisfait d'une constance qui n'a pas encore absolument succombé à tant d'épreuves. Adieu; quel triste adieu!

LETTRE LXXV.

Le Chevalier à la Baronne.

Du petit Berne, ce 15 juin.

VOUS me demandez des conseils et des consolations, madame. C'est moi, en ce moment, qui en aurois besoin bien autrement que vous. Voyez en quel endroit vos lettres me parviennent. Vous me les avez adressées à Paris, et depuis trois mois, me voici enfermé dans ce même petit Berne dont vous avez visité les loges l'année dernière. Ah! madame, par quelle trame horrible m'y suis-je vu conduit! Et comment tiens-je encore aux philosophes? Je

déteste du moins ceux dont je rougis d'avoir exalté les vertus. Ce sont eux, oui, madame, ce sont eux qui me punissent d'avoir dévoilé les mystères de notre école; je n'ai point à me plaindre des divers traitemens que j'éprouve ici depuis trois mois. On m'a reçu d'abord comme un malade, bientôt on a pensé que je n'avois besoin que d'être instruit : on a rendu hommage à ma bonne foi; on m'a fait lire des ouvrages que je ne connoissois pas, et bien d'autres que j'avois méprisés. On a même exigé que je lusse et relusse vos lettres et les miennes. Je résistois à tout; cependant je sentois que notre philosophie pourroit bien n'être pas aussi utile, aussi glorieuse que je l'avois pensé; et ce n'est que d'hier qu'on m'a remis vos dernières lettres, avec le double catéchisme : tout cela n'ébranloit pas encore mon attachement à la philosophie : mais ce matin enfin j'apprends à connoître ce que c'est que ces hommes que j'ai tant exaltés. Ce M. Rusi-soph, ce monstre que j'avois en effet connu à Paris, et que je croyois vraiment philosophe, ce même homme dont vous m'avez écrit tous les crimes, est celui qui a voulu me perdre. Irrité de notre correspondance, il avoit secrètement écrit à divers philosophes, leur mandant tout le mal que j'avois fait, disoit-il, à notre école, en dévoilant ses mystères; c'est lui-même encore qui, pour faire cesser cette correspondance,

avoit imaginé de me faire passer pour un de ces hommes dont le cerveau troublé par la philosophie a besoin des moyens qu'on réunit ici pour dissiper l'aberration. Nos sages, prêts à tout pour conserver l'honneur de la philosophie, ont secondé sourdement ce projet; et ils ont réussi. Voilà, madame, ce que je viens d'apprendre. Notre gouverneur, auquel je ne puis refuser les éloges dus à ses bontés, à son zèle pour moi, est enfin venu à bout de découvrir cette trame. Jugez de mon horreur pour ceux qui l'ont ourdie. On a voulu en profiter ici pour me faire renoncer à la philosophie. Il m'en coûte autant qu'à vous, madame, de prendre ce parti. Je sens encore je ne sais quelle honte à revenir sur mes pas. Je déteste les philosophes, ai-je répondu, mais je demande encore du temps pour renoncer à la philosophie. J'en ai été l'apôtre; je ne veux pas qu'on puisse dire qu'un mécontentement particulier m'engage seul à quitter son école.

Telle est actuellement ma situation. Je sais bien que les portes du petit Berne me seront ouvertes dès que j'aurai décidément abandonné cette philosophie qu'on regarde ici comme le comble de la folie et de l'aberration; mais moi qui ne voyois dans elle que le chef-d'œuvre de mon siècle, reviendrai-je à tous les préjugés des écoles antiques ? Pardonnez à mon incertitude; dans quelques jours, peut-être, serai-je décidé :

mais dans ce moment, plaignez-moi, madame, et donnez-moi vous-même ces conseils que vous me demandez! Pardonnez au moins au zèle bien sincère avec lequel je répétois les leçons de nos sages. Si je vous ai jamais induite en erreur, c'est que j'étois moi-même bien trompé. Je vous quitte, parce que nos médecins, toujours prévenus ici contre notre cerveau, m'envoient enlever encre, plume et papier, crainte qu'une trop longue occupation ne fasse renaître ce qu'ils croient ma folie. Ah! ils ne savent pas....... Mais à peine me laisse-t-on le temps de terminer ma lettre par l'assurance du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE LXXVI.

La Baronne au Chevalier.

Quoi! vous y voilà pris, chevalier, vous aussi au petit Berne? Et vous hésitez encore à renoncer à la philosophie?... Si elle étoit vraiment tout ce que nous pensions vous et moi, le chef-d'œuvre du siècle, et la gloire et l'honneur de nos génies modernes; je vous dirois: Bravez tous vos docteurs du petit Berne, bravez jusqu'à la perfidie de ces sages qui vous ont si indignement trahi pour avoir dé-

voilé leurs mystères ; et que votre petite loge soit le trône de la constance philosophique. Qui sait si je n'irai pas moi-même vous tenir compagnie? Mais certes j'ai découvert enfin ce que c'est que toutes ces belles inventions de vos prétendus sages. Ils sont les philosophes du jour ; et je croyois à leur école ne voir que du nouveau, du plus moderne. Je les suivois, comme il est de l'honneur de mon sexe de suivre la mode, et de prendre toujours ce qu'il y a de plus neuf. Mais toute cette prétendue philosophie moderne n'est qu'une radoteuse de plus de deux mille ans, qui nous cache ses rides éternelles, qui reparoit chargée et de rouge et de fard, pour rajeunir son teint basané par les siècles, et je pourrois encore hésiter à lui dire un adieu éternel? Ah ! chevalier, je suis en vérité un peu trop honteuse d'y avoir été prise, et de m'être si lourdement trompée. C'en est fait, je renonce à toute cette philosophie, aux chefs-d'œuvre modernes de vingt siècles, à vos génies créateurs de tout ce que l'oubli et le mépris avoient enseveli dans la poussière de nos antiques bibliothèques. Et vous-même, comment pourriez-vous bien encore conserver tant d'estime et de zèle pour ces vils plagiaires, qui nous donnent sans cesse, comme les productions d'un esprit créateur, ce qu'ils vont copiant servilement dans des bouquins poudreux qu'on dédaignoit de lire? Certes, le beau martyr que vous feriez,

d'aller croupir dans votre loge pour l'honneur de ces messieurs, qui ressuscitent si bien l'antiquité ! Voyez et méditez la lettre que je vous fais passer avec la mienne. Elle est d'un vieux abbé qui n'avoit jamais lu que ses vieux livres, et qui, m'ayant fait dernièrement une visite, se mit à rire de tout son cœur en m'entendant parler de nos philosophes modernes et de leurs systèmes modernes, et de leurs opinions modernes. Il me dit bonnement qu'il y avoit au moins cinquante ans qu'il avoit lu toutes ces opinions modernes dans des livres écrits il y a quinze, vingt, vingt-cinq siècles. Je m'avisai de contester avec lui ; il cita je ne sais combien d'antiques philosophes, qui avoient dit précisément les mêmes choses que nos philosophes tant modernes ; il me pria de lui prêter vos lettres et les miennes, seulement pour quelques jours ; et m'écrivit hier la lettre suivante.

*A madame la Baronne de***.*

MADAME,

La petite contestation dans laquelle vous avez si agréablement soutenu la gloire de nos sages du jour, et la lecture de leurs opinions dans vos lettres, dans celles de M. le Chevalier, m'ont fait venir l'envie d'établir entre ces

messieurs et nos anciens un parallèle qui me semble assez propre à démontrer, ce que j'avois l'honneur de vous dire, que tous vos prétendus modernes n'étoient que les anciens ressuscités. J'ai repris quelques uns de mes vieux livres; j'ai comparé les opinions : donnez-vous la peine de lire le résultat de ce petit travail, qui seroit bien plus long, si je ne craignois d'abuser de votre patience, et si mon grand âge me permettoit d'entrer dans de plus grands détails. Rapprochons d'abord ces systèmes physiques qui nous devoient si bien expliquer la formation de l'univers.

Physique.

1° Telliamed et MM. de Buffon, Diderot, Robinet, Lamétrie et vos autres systématiques, ont cela de commun, que leur monde doit se trouver construit par les seules forces de la nature, et sans aucune action immédiate de la Divinité.

Cette mode de bâtir l'univers par les seules forces de la nature est si peu nouvelle, que chez les Grecs, le vieux Anaxagore fut le premier à appeler un Dieu pour présider à la construction de ce bas monde. Anaximandre, Anaximène (pardonnez-moi tous ces vieux noms), Thalès et Epicure, le bâtissoient, tout comme vos modernes, par les seules forces

de la nature; et ces gens-là datent tous de bien loin. (*Voy. Plat. in Phœd.; Cicéron de Nat. Deor.; Dict. de Bayle, art.* THALÈS, *note D.*)

2° A la tête des modernes on peut mettre Telliamed comme ayant devancé M. de Buffon même; et suivant ce premier de nos systématiques modernes, c'est l'eau que nous devons regarder comme le principe de toutes choses, c'est elle qui contient le germe de tout ce qui existe, des animaux, de l'homme qui fut d'abord poisson, carpe, brochet, morue. (*Voy. Helv., Let.* 18 *et suite.*)

A la tête des anciens systématiques on met communément Thalès; et tout le monde sait que Thalès vit aussi dans l'eau claire *le principe de toute chose*; que son disciple Anaximandre ne tarda pas à voir l'homme poisson nager dans l'Océan avant que de bâtir des palais dans nos villes. (*Cicer, Quæst. acad. Plutar. de Plac. Phil. Lact. l.* 2.) Je ne vous parle pas du vieux Homère, qui, tout en chantant le siége de Troie, vit aussi les hommes et les Dieux sortir du sein de Thétis, c'est-à-dire des eaux de l'Océan. Il y a environ deux mille sept cents ans que le bon Homère eut cette vision. (*Iliad., l.* 14, *v.* 201.)

3° M. de Buffon remonte un peu plus haut; et quoique sur la terre il fasse aussi sortir bien des choses de l'eau, cependant et la lune et la terre,

et toutes nos montagnes fondues, et toutes nos planètes refroidies depuis bien des années, commencèrent, selon lui, par le feu, tout comme le soleil. (*Voy. Epoq. de la nat.*)

Héraclite expliquoit aussi comment la terre et la lune, et tout ce qui existe, avoient commencé par le feu. Il ajoutoit même que tout devoit un jour finir par le feu, au lieu que M. de Buffon termine tout par le froid et la glace; ce qui fait une petite différence dont je conviens sans peine. (*Lact., l. 2, c. 9.*)

4° Chez M. de Buffon, l'univers est formé en six jours, mais ces jours sont des époques, et toutes ces époques sont des milliers d'années.

Ne croyons pas que ces jours de mille ans soient d'invention nouvelle. L'histoire nous apprend que les Etrusques divisoient aussi la création en six jours, que chacun de ces jours étoit de mille ans, ce qui fait six époques de mille ans. M. de Buffon n'a donc fait qu'ajouter quelques milliers d'années; ce qui, sur le papier, n'est pas très-difficile. Les Indiens en avoient ajouté des millions assez long temps avant M. de Buffon. (*Voy. le Bagaat-Gheta.*)

5° La mer et les coquilles jouent un bien grand rôle dans le système de Telliamed, de M. de Buffon, et de bien d'autres de vos messieurs.

Ce n'est pas sans surprise que je les vois

prétendre n'avoir été devancés en cela que par un certain Bernard Palissy, qui vivoit dans le seizième siècle. La découverte remonte un peu plus haut. Hérodote, Platon, Strabon et Plutarque raisonnoient, il y a fort long-temps, sur ces coquillages; nos modernes n'ont fait encore qu'ajouter quelques milliers d'années au grand déluge. *(Voyez Dansqui, de terrâ et aquâ.)*

6° J'oubliois notre monde et les montagnes de verre fondu; Descartes n'avoit sur cette idée qu'une petite page, que M. de Buffon a bien saisie. Cependant, puisqu'il n'a pas l'honneur d'avoir le premier fondu et liquéfié la terre par le feu, puisque nous avons vu qu'Héraclite faisoit aussi commencer l'univers par le feu qui fond tout, qui vitrifie tout, vous me permettrez bien de croire ces montagnes de verre fondu tout aussi anciennes que le vieux Héraclite.

7° Venons à Robinet. Suivant ce philosophe, tout commence par le plus petit nombre, par le point mathématique, qui en produit un second, comme celui-ci en produit un troisième, jusqu'à ce qu'enfin le petit point, de père en fils, engendre des montagnes. Remontons à Pythagore, et nous trouverons le philosophe qui le premier vit *tout sortir des nombres des points mathématiques*, et les montagnes mêmes *engendrées* par ces points; et

M. Robinet n'aura pas l'honneur de l'invention. *(Cic. Academ. Quæst., n° 212, Edit. in-fol. Roberti Stephani.)*

8° Votre bon Lamétrie a vu l'homme et tous les animaux sortir de la vase encore humide, et desséchée ensuite par le soleil. Le bon Anaxagore avoit eu avant lui la même vision ; il avoit dit aussi que la terre, d'abord *humide, aqueuse, et réchauffée ensuite par le soleil, produisit les premiers animaux et les premiers hommes. (Diogen. Laerce, Vie des Phil.)*

9° J'arrive à ce monde, *grand animal*, grand favori de Diderot, à ce grand animal dont sortent tous les autres pour y rentrer un jour.

Et ce grand animal n'a rien de neuf pour moi. C'étoit précisément le monde de Zénon et de ses stoïciens. C'étoit même parfois le monde de Platon, celui de Speusippe, son disciple et son neveu. Il me souvient même d'avoir vu quelque part, dans mon Cicéron, ces anciens philosophes, qui faisoient tout rentrer dans le grand animal, ou pour le moins dans l'état primitif dont tout étoit sorti. *(Voy. Cic. de Nat. Deor., l. 1, n° 47; Dict. Encycl., art.* STOÏCIENS.)

10° Voulez-vous retrouver également ces mondes du fameux *Système de la Nature*, tous ces mondes divers formés par le hasard, par les atomes, par la suite des siècles; ces mondes

qui paroissent, disparoissent, qui vivent et qui meurent, et qui perpétuellement se succèdent les uns aux autres, sans qu'on puisse savoir combien il en est mort, combien il en ressuscitera?

Reprenez votre Cicéron, et il vous apprendra que ce sont là *les fables puériles* de Lucrèce, qui les tenoit d'Epicure, qui les tenoit de Démocrite, qui les tenoit d'Anaximandre. (*Cic. de Nat. Deor.*, *l.* 1; *de Finib. bon. et mal.*, *l.* 1, *n*° 25-55.)

11° Voulez-vous même voir cette nature, qui, *sans intelligence*, produit des philosophes intelligens, à peu près comme le vin de Champagne donne de l'esprit à ceux qui n'en ont point? . . . .

Elle étoit si antique à l'école de Straton, que déjà Cicéron ne vouloit plus qu'on en parlât, ni qu'on fît la moindre attention à ce radotage. (*De Nat. Deor.*, *l.* 1, *n*° 51.) Il a vu bien des choses, ce Cicéron; il y a deux mille ans que dans tous les anciens, qu'il connoissoit à prodige, il voyoit tous vos modernes.

12° Enfin, madame, enfin, nous voici à ce monde qui n'a été fait ni par l'eau, ni par le feu, ni par Dieu, ni par la nature, ni par le hasard, ni par l'intelligence, qui n'a point été fait, et qui de toute éternité se trouva fait, *parce qu'il étoit impossible qu'il fût fait*, suivant votre auteur du *Bons Sens*.

Il est donc bien vieux ce monde? Oui, assurément; il est aussi vieux qu'Aristote; car c'étoit là son monde favori, comme il étoit celui de Xénophanes, et de Zénon d'Elée, et de Métrodore. Vous le retrouverez chez tous ceux qui exposent leurs principes. *(Euseb. Prépar. Evang. l. 1, c. 8; Cic. Quæst. Academ. l. 2, n° 37.)*

Voilà, ce me semble, à quoi se réduisent tous vos mondes faits par l'eau, par le feu, par le hasard, par la nature, par l'atome par le grand animal, et vos mondes qui n'ont pas été faits. Elle n'est donc pas bien neuve cette physique de vos modernes systématiques. La conséquence ne fait pas grand honneur à leur génie créateur; passons à leur métaphysique.

Métaphysique.

1° Ici je vois d'abord des philosophes qui ont un Dieu. Vous conviendrez sans peine que cette opinion remonte au bon Adam, et que le catalogue de ceux qui y croyoient avant Jean-Jacques, Voltaire et d'Alembert, seroit un peu trop long.

Mais je vois aussi des philosophes sans Dieu et contre Dieu; ceci n'est pas si vieux: en remontant pourtant trois ou quatre cents ans avant Jésus-Christ, nous trouverons Stilpon, Prodicus, Théodore, Simonide; et les philosophes

sans Dieu et contre Dieu dateront toujours de plus de deux mille ans; ce qui est bien assez pour ne pas trouver l'opinion absolument neuve. (Voy. *Cic. de Nat. Deor. l.* 1; *Doctrine des anciens Phil.*, *art.* 12.)

2° Je trouve encore chez vous des philosophes qui tantôt ont un Dieu, et tantôt n'en ont point; Robinet, Lamétrie, Raynal et Diderot se signalent dans cette classe. Mais long-temps avant eux, le vieux Diagoras, qui fut d'abord pour Dieu, finit par être contre. (Voy. *Bayle*, *art. Bion et Diagoras.*)

Il est encore parmi vos philosophes modernes des messieurs qui ne sont ni pour ni contre Dieu. L'ancien Protagoras leur ressembloit assez, quand il disoit que sur l'existence de la Divinité il n'y avoit rien de clair, et qu'il ne pouvoit assurer s'il faut y croire ou non. (*Cic. de Nat. Deor. l.* 1, *n*° 43.)

4° Enfin votre visite au grand Voltaire vous montre un philosophe théiste à son réveil, sceptique à déjeuner, spinosiste à dîner, subtituant à souper le Dieu du soir au Dieu du matin, à minuit connoissant plusieurs Dieux à la fois.

Ce Voltaire suivoit un antique modèle que Cicéron n'approuve guère, comme nous pouvons en juger par la manière dont il se plaint de ce Platon qui tantôt admettoit un Dieu incorporel (c'est le Dieu du matin); qui tantôt ne croyoit pas qu'on dût s'en occuper, qu'on pût en rien

savoir (c'est le Dieu du sceptique à déjeûner); qui tantôt avoit pour Dieu le ciel, la terre, les astres, les esprits, l'univers (c'est le Dieu du spinosiste, ou bien le Dieu du soir); qui tantôt enfin reconnoissoit au moins un double Dieu. (Voy. *Cic. de Nat. Deor. n°* 45; *Plat. Républ. l.* 1.) La ressemblance fait honneur à Voltaire; je voudrois qu'elle en fît à Platon.

5° Quant à ce M. d'Alembert que votre correspondant nous montre détruisant d'une main les preuves de la divinité qu'il présentoit de l'autre, sa méthode est aussi ancienne que ce Carnéade, qui, sans nier l'existence de Dieu, en combattoit les preuves, qui savoit affirmer et nier à propos la même chose, plaider aujourd'hui pour, et demain contre, avec une adresse étonnante. (*Dict. de Bayle, art. Carnéade.*)

6° Plutôt que de l'admettre ce Dieu, vos Diderot et vos Lamétrie ont osé soutenir que le hasard peut faire une Iliade, que le lait de la mère n'est pas fait pour nourrir les enfans, l'oreille n'est pas faite pour entendre, que l'œil n'est pas pour voir, ni l'estomac pour digérer.

Il y a long-temps que j'ai lu tout cela dans mon Lucrèce, et dans ce Cicéron qui réfute fort longuement ces rapsodies. (*De Nat. Deor. l.* 2.)

7° A présent, madame, examinons un peu la nature de vos dieux philosophiques. Vous croyez d'abord le Dieu *grande âme et âme unique*

fort moderne, et de la création de Voltaire. Ce Dieu étoit pourtant très-connu de Pythagore, de Platon, de Zénon. Les stoïciens n'en admettoient pas d'autre. On l'avoit oublié quand Averroës le ressuscita : on l'oublioit encore quand Voltaire le ranima. Je le crois déjà mort de nouveau.

8° Le Dieu grand tout, ou bien le Dieu du Système de la nature, pourroit être autre chose ; mais c'est assurément le Dieu de Xénophanes, enseignant formellement que *tout ce qui existe ne fait* qu'un, *et que cet un est Dieu*. (*Cicer. de Nat. Deor. l.* 2 ; *Bayle*, *art. Xénophanes.*)

9° C'est peut être le Dieu grand homme, ou le *Dieu homme déployé en grand*, que nous serons embarrassés de retrouver chez les anciens ; ce Dieu à qui il faut des bras, des jambes, des oreilles, parce qu'il *n'est rien de plus parfait que la représentation d'un individu de notre espèce, que l'homme déployé en grand !* (*Syst. rais. c.* 1.) Mais ce Dieu n'est pas plus moderne que les autres ; car voici ce que je trouve écrit depuis environ deux mille ans. « Puisque Dieu est un être animé, il faut bien « qu'il existe sous la plus belle forme possible, « qui est celle de l'homme.... Il ne peut y avoir « de vertu, de bonheur, que dans un être qui « ait la figure des hommes.... Il faut donc avouer « que les dieux sont tous faits comme l'homme », etc. (*Cic. de Nat. Deor. l.* 1. *n°* 65, 69.)

10° Serai-je aussi heureux pour ce Dieu, *grand animal* de Diderot? Ce philosophe m'évite lui-même la peine de chercher long-temps, puisqu'il nous dit que pour les stoïciens le *grand tout* étoit Dieu, et que ce Dieu, ce tout, cet univers, étoit aussi pour eux *un grand animal, qui avoit sens, esprit, raison.* Cicéron m'aide encore à voir ce Dieu grand animal chez Anaxagoras, chez Anaximène; et M. Diderot pourroit bien avoir profité de la découverte. (*Encycl. art.* STOÏC.; *Cic. de Nat. Deor. l.* 1, *n*° 59.)

Je ne vous parle pas du Dieu *petit atôme*, ou millions d'atomes, M. Diderot n'en parle lui-même que pour en faire honneur à Epicure.

11° Si nous en venons au Dieu *tranquille*, à ce Dieu qui se garderoit bien de veiller sur ce monde et sur nos actions, crainte de troubler son repos, à ce Dieu tant vanté par Telliamed, Boulanger, Raynal, et quelquefois même assez du goût de Voltaire et de tant d'autres, nous le retrouverons sans peine dans celui que l'antiquité nous peint ne faisant rien, ne se mêlant de rien, mais aussi jouissant tranquillement de ses paisibles et éternelles voluptés. (*Cic. de Nat. Deor. l.* 1, *n*os 71 *et* 72.) Nous le retrouverons à l'école d'Epicure, et même à celle d'Aristote, dont le Dieu ne se mêle jamais de ce qui se passe en-deçà de la lune.

12e Enfin ce Dieu tout bon, que quelques-uns de vos sages font battre avec le Dieu méchant,

ce double Dieu au moins sera-t-il de nouvelle invention? Il fut précisément le premier Dieu de la philosophie la plus antique; il étoit l'Oromaze et l'Arimane des Chaldéens, des Perses, des Mèdes, des Egyptiens, de Zoroastre et d'Ostanès. Pythagore l'apporta en Grèce, en Italie. Il y avoit été assez bien accueilli; mais il tomboit dans l'oubli, quand Manès, voulant nous le donner, en fit la vieille erreur du manichéisme. Je ne m'attendois pas à le voir rappelé par vos messieurs. Ils auront sans doute été enchantés des efforts que Bayle avoit faits pour lui rendre la vie; mais il mourra encore malgré eux. Il étoit écrit que vos incrédules modernes ne produiroient pas même une seule absurdité nouvelle; qu'ils ne feroient que ressasser les rapsodies de l'antique philosophie. Continuons à le prouver.

15° Vous nous montrez un assez bon nombre de ces messieurs *sans esprit* et qui n'en veulent point, qui ne croient pas même qu'il y ait des esprits, des âmes spirituelles. Ce sont vos Lamétrie, vos Fréret, vos Diderot, vos marquis d'Argens; parfois vos Robinet, et souvent votre Voltaire.

Nous vous montrerons aussi des philosophes très-anciens, qui avoient pour l'*esprit* la même antipathie. Dicéarque n'en vouloit point du tout, quand il mettoit un vieillard sur la scène pour nous dire que tout ce qu'on appelle esprit n'étoit qu'un mot vide de sens et de réalité; que c'étoit

sans raison que nous regardons les hommes comme des êtres animés, qu'il n'y avoit dans l'homme et dans la bête ni âme ni esprit. (*Cic. Tuscul. l.* 1, *n°* 34.) Je nommerois Anaxagore, Anaximène, Xénophane, Epicure; mais leur tour reviendra quand nous parlerons de cette matière en revanche si chère à vos modernes.

14° J'en vois parmi eux qui ont une âme moitié corps, moitié esprit; j'en vois qui ont deux âmes; il en est qui en ont jusqu'à trois espèces bien distinctes. Tout cela est encore furieusement vieux, quand on sait qu'Aristote avoit aussi une âme composée d'une partie corruptible, et d'une partie incorruptible, c'est-à-dire, une âme moitié corps, moitié esprit; quand on sait qu'Averroës avoit aussi deux âmes; quand on sait que Platon en avoit jusqu'à trois, dont l'une se trouvoit dans sa tête, la seconde dans sa poitrine, et la troisième sous le cœur. (Voy. *Bayle, art. Averroës, note* E; *Cic. Tuscul. n°* 34.)

15° Votre marquis d'Argens ne veut pour âme qu'un atome tout petit, tout subtil, tout matière. Cette âme atome étoit précisément l'âme de Démocrite, qui en faisoit un globule tout rond, tout léger, dont Cicéron se moque, et moi aussi. (*Tustul n°.* 56.) Anaxagore, Anaximène, pour la rendre encore plus petite, en faisoient un brin d'air, de l'air le plus subtil. (*Plut. de Placit. phil. l.* 4.)

16° Cette âme petit atome me rappelle

celle de votre fou si bien logé au petit Berne, et qui, croyant avec Voltaire que son âme est de feu, pleure quand on éteint une chandelle. L'antiquité pouvoit aussi avoir ses loges pour Leucippe, Démocrite, Héraclite, et Parménide, dont l'âme étoit aussi le feu élémentaire. Elle pouvoit y mettre encore toute l'école de Zénon, pour laquelle l'esprit ou l'âme étoit une bluette. (*Encycl. art.* Stoïcisme *et* Ame; *Cicér. de Nat. Deor. l.* 3, *n*° 45.)

17° Près de cette âme feu vous avez vu logé cet autre philosophe dont l'âme est une goutte d'eau: eh bien, cette âme aquatique n'est pas même d'invention moderne. Hippon disoit aussi que son âme étoit de l'eau claire, parce que l'humide est le principe de tout chose.

18° Quant à cette âme Dieu, émanation de Dieu, particule de Dieu, dont M. Diderot croit parfois avoir sa part, qu'il faut remonter haut pour la voir naître! On y croyoit déjà du temps de Zoroastre; elle fut l'âme de Pythagore, de Platon, d'Aristote, de Sénèque, d'Epictète, et de tant d'autres, que je suis tout surpris que vos sages en aient encore voulu, eux qui tant de fois ne veulent pas du Dieu entier: comment se fait-il donc qu'ils veulent être, à toute force, particules de la moitié d'un Dieu? (*Expos. de la Doct. des Anciens*, *etc.*)

19° Vous n'avez pas vu sans étonnement M. Robinet compter autant d'âmes qu'il y a de

choux et de navets dans son jardin, animer un brin d'herbe, animer le soleil, la lune, les étoiles, la terre, et jusqu'aux cailloux, et jusqu'à son briquet, qui sait très-bien l'instant où il doit faire feu. J'aurois été, moi, bien surpris au contraire de ne pas retrouver chez quelqu'un de vos modernes toutes ces âmes de choux et de navets, de cailloux, de briquets; car je savois que Thalès les avoit vues jadis, qu'il en mettoit aussi partout sans exception. (*Diog. Laerc. Vie des Phil.*)

20° J'aurois été tout aussi étonné que vous n'eussiez pas eu quelques-uns de ces philosophes qui voient partout l'esprit, nulle part la matière: qui vous disent qu'il n'est dans la nature ni terre, ni soleil; que les montagnes même ne sont pas des montagnes, et qu'il n'existe enfin réellement rien de matériel. Je savois que Manès avoit vu des soleils qui ne sont pas des soleils, des mondes qui ne sont pas des mondes; il falloit bien que quelqu'un de vos sages vît dans celui-ci ce qu'il avoit vu dans un autre univers, ou ne vît pas plus clair. (*Expos. de la Doct. des anciens phil. art. Manès.*)

21° Quoi qu'il en soit de ce monde sans matière, revenons à notre âme. Esprit ou corps, sera-t-elle mortelle? Helvétius, Fréret, Lamétrie, Voltaire, et une foule d'autres, vous répondent que oui. Je le crois bien, madame. Epicure, Lucrèce, et toute leur école, l'avoient

dit. Vos philosophes, ne pouvant inventer, devoient au moins prétendre à l'honneur d'être échos. (*Voyez Cicér. de Finib. bon. et mal. l.* 1, *n*° 76.)

22° Cependant tous vos sages ne veulent pas toujours mourir tout entiers. M. Diderot, qui fut chien, qui fut chat, qui fut homme, qui fut femme, et que vous croyez voir revenir un jour sous l'habit d'un frère capucin, ou sous la guimpe d'une visitandine, a-t-il au moins ici la gloire de l'invention? et sera-t-il le père de la métempsycose? Assurément il n'y sauroit prétendre, car c'est un fait connu, que Pythagore avoit d'abord été Athalide, enfant de Mercure; qu'il devint Euphorbas pour son malheur, car Ménélas le blessa vivement au siége de Troie; qu'il mourut encore, et qu'il fut Hermotime; qu'il mourut de nouveau, et qu'il devint pêcheur, sous le nom de Pyrrhus; qu'il mourut pour la cinquième fois, et revint sous le nom de Pythagore, sans compter toutes ses autres morts, après lesquelles il se trouvoit aussi tantôt chien, tantôt chat, surtout fève. Qui sait si ce n'est pas lui-même qui étoit revenu, sous le nom de Diderot, nous débiter ses antiques leçons? (Voyez *Diogène Laer., l.* 8.)

23° Pour le coup, dites-vous, je vous prends en défaut; et nous aurons au moins une opinion charmante, qui n'étoit jamais venue dans la tête d'un homme avant nos philosophes modernes.

C'est celle de la route que doit tenir notre âme, quand, au sortir du corps, elle vole d'abord vers la lune, d'où elle part pour le soleil, d'où elle s'élance enfin vers le ciel, le centre du bonheur. Non, madame, vous ne me prendrez pas en défaut; cette route est connue depuis longtemps; car les âmes de nos manichéens passoient aussi d'abord dans la lune; de là elles se transportoient dans le soleil, et arrivoient enfin au plus haut des cieux. Manès les mettoit dans une espèce de vaisseau; votre sage moderne les fait monter au milieu de la *fumée* qui s'élève de la terre. Je veux bien lui laisser l'honneur de la *fumée*; mais pour la route de la terre à la lune, de la lune au soleil, et du soleil aux cieux, vous voyez que son âme n'est pas la première à faire ce voyage. (*Exposition de la doctrine des anciens, etc., art. Manès.*)

24° Que dirai-je à présent de ces âmes enchaînées par le destin, de cette fatalité qui ne laisse ni à Dieu, ni à l'homme, la moindre liberté; qui fait de votre ami Voltaire et de tant d'autres des philosophes esclaves, des philosophes machines, marionnettes, automates, girouettes? Vous ne l'aimez guère, cette fatalité; et vous êtes tout étonnée de voir des sages qui se glorifient de n'avoir pas même la liberté de remuer le petit doigt. Quant à moi, madame, je ne vois encore dans tous ces philosophes que les disciples et les échos de Simonide, Dé-

mocrite, Héraclite, Diodore, Empedocle, Zénon, de tous les stoïciens qui se croyoient aussi esclaves du destin, qui ne vouloient pas même qu'un seul homme fût maître de s'asseoir ou de rester debout, de parler ou de se taire, d'être bon ou méchant dans ses actions, et que l'on réfutoit anciennement comme nous réfutons aujourd'hui d'Alembert, Diderot, Voltaire, La métrie, Fréret, etc. (*Cicer. de Fato. Voyez surtout n°* 36.)

25° Lorsque nous en venons aux opérations de l'âme, je sais bien qu'Helvétius, copiant l'Encyclopédie et le Système de la Nature, ne s'en croit pas moins habile créateur quand il nous dit que *penser est sentir*, que *juger est sentir*; en un mot, que toutes les opérations de l'âme se réduisent aux sensations. Mais je sais aussi que ce n'est là encore qu'un système renouvelé des Grecs, que Démocrite, avant Helvétius, et voulant comme lui se passer d'une âme spirituelle, faisoit de *la pensée et de nos jugemens l'opération des sens.* (*Cic. de Finib. boni et mali*, *l.* 1, *n*os 31... 33.)

26° La cinquantième lettre de votre chevalier roule sur l'opinion que vos modernes philosophes se font de l'homme et de la bête. Diderot s'imagine être le premier à nous dire qu'il ne diffère de son chien que par l'habit; il se trompe; et Raynal se trompe également, ou plutôt il nous trompe quand il veut que si l'homme

diffère d'un cheval ou d'un bœuf, du tigre ou du renard, toute la différence provient de ce que l'homme a des mains et non des pattes ou des griffes. Je sais qu'il est bien fier quand il nous dit de l'homme : *son sceptre est dans sa main ;* cependant quelque beau que tout cela paroisse, tout cela, jusqu'à l'expression, est copié du vieux Anaxagore, à qui Plutarque reproche d'avoir dit que la raison et la sagesse, la supériorité de l'homme, viennent *uniquement de ce qu'il a des mains* et non des pattes, tandis qu'il pouvoit dire, ce qui est bien plus vrai, que si l'homme a des mains, c'est parce qu'un être ingénieux et raisonnable devoit être pourvu d'instrumens propres à exercer son industrie. (*Plut.*, *de l'Amit. frater.* *Bayle*, *art. Anaxagore*, *note* E.)

27° Voulez-vous écouter encore vos sages modernes sur les propriétés de la matière? Elle prend à leur école des qualités bien étonnantes. Ils la font éternelle, incréée, toujours active, toujours en mouvement. Un Dieu ne lui donna point l'être ; un Dieu ne pourra pas le lui ôter ; il ne pourroit pas même la forcer au repos. Une boule qui resteroit deux instans à la même place seroit une boule inconcevable, et l'univers s'écrouleroit, et toute la nature cesseroit d'exister si un atome cessoit de se mouvoir.

J'en suis fâché pour la gloire de ces messieurs ; mais tout ceci, passez-moi l'expression,

n'est encore que du potage réchauffé. Toute l'école antique, sans excepter un seul philosophe, croyoit à cette éternité de la matière; elle y croyoit, et ne se mettoit pas plus en peine de la prouver que nos modernes. Il n'en est pas de même de ce mouvement perpétuel, essentiel à la matière. Quelques-uns y croyoient, et surtout Epicure et toute son école; d'autres leur demandoient où ils avoient trouvé que le repos et le néant fussent la même chose. (*Cicer. de Finib. boni et mali*, *l.* 1, *n°* 27.) Nous faisons encore à vos messieurs la même question. Ils ne répondent rien, parce qu'Epicure n'avoit rien répondu. Ils font comme l'écho qui répète, et qui n'ajoute rien. Voyons si leur génie créateur se sera mieux montré dans la morale.

Morale.

1° Existe-il un bien ou un mal moral? existe-t-il des vertus et des vices? demandons-nous à l'école moderne. Les uns disent oui, les autres disent non. Il en étoit absolument de même chez les anciens. Socrate, Platon, Pythagore, Zénon disoient oui; Pyrrhon, Aristippe, Théodore, et Straton de Lampsaque disoient non. On détestoit assez généralement la morale de ceux-ci; nous détestons encore assez généralement la même morale dans Diderot, Fréret, Lamétrie, et voilà comme tout se ressemble. (*Voy. Bayle*,

art. Pyrrhon; Diogen. Laer. l. 2 ; *Exposition de la Doct. des Anciens*, *art.* 12, 16, 25.

2° S'il est une vertu, disent vos modernes, il faut essentiellement entendre par vertu ce qui est *utile* dans ce monde. Ils expliquent ensuite cet utile; par ce mot, quelques-uns réduisent la vertu à l'intérêt personnel, au plus pur égoïsme; les autres la voient dans l'intérêt public. Et moi, je relis les anciens, et je vois qu'Aristippe, long-temps avant Helvétius, disoit à ses disciples : *Le sage ne fait rien que pour lui-même*, sa vertu est toute dans son intérêt personnel. Je vois qu'avant Raynal, qui prétend avoir fait la découverte, Cicéron m'avoit dit que *la vraie mesure de la vertu est dans l'utilité publique*. Je continue donc à dire : Vos modernes ne sont que des échos des écoles anciennes (*Voy. Cic. de Offic. l.* 3, *n°* 14, 45, 95, *etc.*), et je continuerai à le prouver.

3° De ce fameux principe, qui confond la vertu avec l'utile, vos modernes concluent que la vertu dépend des lois et des usages, qu'elle varie comme les lois et les usages. Appuyé sur ce même principe, Pyrrhon disoit aussi que *l'honneur, l'infamie des actions, leur justice et leur injustice dépendent uniquement des lois humaines et de la coutume.*

Quelques-uns de vos sages n'approuvent pas cette doctrine; la plupart des philosophes anciens n'y trouvoient que *le plus haut degré de*

la folie humaine; ils ajoutoient même que si la vertu dépend des lois, des usages des hommes, le brigandage, l'adultère et toute sorte de crimes pourront être vertus. (*Cic. de Legib. Bayle, art. Pyrrhon.*)

4° Parmi vos modernes, les uns condamnent les passions, les autres les approuvent et ne voient dans elles, dans l'ambition, la colère, l'avarice, que de vrais dons de la nature, auxquels il faut bien se garder d'opposer la raison.

Il en étoit encore de même chez les Grecs. Les passions étoient des dons de la nature pour tous ces philosophes réfutés par Zénon ; elles étoient pour celui-ci et ses stoïciens des maladies de l'âme qu'il faut guérir par la raison. (*Acad. Quæst. l.* 1, *n*os 53, 55, *etc.*)

5° Les idées d'une vie à venir, les châtimens de l'enfer et les récompenses des cieux, ne sont à votre école moderne que de grands préjugés, dont on peut se servir pour exciter le peuple à la vertu, mais que le vrai philosophe dédaigne.

Qui ne sait pas que c'étoit là l'idée favorite de presque toutes les écoles anciennes? Il faudroit n'avoir lu ni Cicéron, ni Pline, ni Sénèque, ni Platon même, pour ignorer que les Dieux des anciens philosophes ne se mettoient pas en colère et ne punissoient pas; que toute la doctrine des nations diverses sur les champs Elysées et le Tartare n'étoit que pour le peuple,

et que les philosophes s'en moquoient. (*Voy. Cicer. Tusc. l.* 1, *Offic. l.* 3, *et passim Pline. Hist. nat. l.* 2, *c.* 7. *Senec. Epist.* 103. *Plat. in Timœo.*) Qui ne sait pas que ceux-là mêmes qui croyoient à la permanence de l'âme après la mort la distinguoient de notre immortalité, et qu'ils étoient surtout bien éloignés de croire que l'esprit ne survit au corps que pour être puni ou récompensé suivant ses mérites ? (*Voy. Doct. des anciens Phil. art.* 29.)

6° Aux motifs de vertu que nous fournit cette vie future des cieux ou de l'enfer, vos modernes essaient de suppléer par un bonheur présent ; et ce bonheur, les uns le font consister dans la volupté, les autres dans l'absence de la douleur ; celui-là dans les perfections du corps, celui-ci dans celles du corps et de l'esprit.

Quand je lis tout cela dans le moderne catéchisme, il me semble qu'on me fait parcourir toutes les écoles des anciens philosophes. La privation de la douleur suffit à Diodore tout comme à d'Alembert. Aristippe demande les plaisirs tout comme Helvétius ; Calliphe désiroit les plaisirs et la vertu. Celle-ci suffit à Antisthène. Zénon voit le bonheur dans la conformité des mœurs à la nature. Pour Pyrrhon et Ariston, la santé, les maladies sont fort indifférentes au bonheur ; Hérille le met tout dans la science. En un mot, lisez mon Cicéron, et

vous verrez que les anciens avoient tout dit sur le bonheur de vos modernes. (*Cic. de Finib. boni et mali. l.* 2, *n°* 59 *et suite.*)

7° Vos messieurs connoissent des vertus de préjugé, et mettent à leur tête la pudeur, la chasteté, la fidélité conjugale.

Les pourceaux d'Epicure, les chiens de Diogène, les dogmes de Cratès sont assez connus, pour que vos nouveaux maîtres n'aient pas même l'honneur d'être les premiers à braver dans leurs leçons la décence, la pudeur et les mœurs publiques. (*Voy. Bayle, art. Diogène, note L.*; *art. Hipparchia, note C.*)

9° J'en vois dans ces modernes qui n'aiment point le mariage, et qui le condamnent même comme un peu trop gênant. Démocrite les avoit devancés, en disant que cette union entraîne trop de soins; que s'entourer d'enfans, et les nourrir, les élever, n'est pas la digne occupation du philosophe. (*Idem* , *art. Démocrite*, *note L.*)

10° J'en vois encore plusieurs qui trouveroient fort bon que les femmes fussent communes, que chaque homme choisît pour le moment celle qui lui plairoit, et la laissât de même quand il auroit du goût pour une autre. Le monde, à les entendre, s'en trouveroit bien mieux.

Cela ne vous plaît guère, à vous, madame; mais Platon l'avoit dit; ce seroit bien merveille

que des hommes qui répètent tout n'eussent pas répété cette sottise. (*Républ. de Platon.*)

11° Vous n'aimez pas non plus ces modernes qui, ne pouvant souffrir qu'un père aime ses enfans, que les enfans aiment leur père, s'en vont partout disant que *la tendresse paternelle* est une *méprise de sentiment*, et *l'amour filial* un effet de *l'ivresse et de l'ignorance*. Il faut pourtant bien le leur pardonner; car Aristippe, qui ne s'étoit pas mépris au sentiment, ne voyoit dans les enfans que *des poux et des crachats*, qu'il seroit fou d'aimer; et bien long-temps avant Toussaint, Anicéris avoit appris aux enfans qu'ils ne doivent rien à leurs parens pour la vie qu'ils en ont reçue. (*Diogen. Laerc.*) Il est bien vrai que d'autres philosophes trouvoient cette doctrine *détestable*; mais en est-il moins vrai que vos modernes ne l'ont pas inventée? (*Cic. de Amicitiâ*, *n°* 27.)

12° Helvétius s'imagineroit-il avoir dit le premier que l'amitié n'est qu'une affaire d'intérêt, et que le philosophe voit se rompre la liaison la plus intime à l'instant où l'utilité réciproque n'existe plus? Nous savons que c'étoit là précisément l'opinion d'Epicure, opinion réfutée comme révoltante et flétrissante par l'orateur romain, qui sembloit d'avance combattre Helvétius. (*Acad. Quæst. l.* 2, *n°* 131: *de Amic. n*os 30, 31, *etc.*)

13° Je passe sous silence ces vertus religieuses

que vos sages modernes se plaisent tant à ravaler. Je pourrois cependant vous faire observer que les philosophes anciens rioient aussi de ceux qui font de la vertu un don particulier des cieux: qu'ils ne voyoient, ainsi que vos modernes, que folie et puérilité dans la crainte d'un Dieu juste et vengeur; que plusieurs blâmoient l'esprit de pauvreté ou le détachement des richesses; que tous aimoient beaucoup la gloire; qu'ils trouvoient la vengeance très-licite, le pardon des injures indigne d'un grand homme; et que toute une école se vantoit, aussi-bien que vos modernes, d'avoir anéanti, avec le Styx et le Phlégéton, la source des remords. (*Voy. Cic. de Nat. Deor.*, *l.* 3, *n°* 125. *Orat. pro Murenâ; de Offic. l.* 2, *n°* 60; *de Finib. bon. et mal. l.* 1, *n°* 97; *Lact. de vero Cultu.*) Mais il faut bien finir ce parallèle et voir comment vos sages copient les anciens jusque dans le dernier de leurs conseils.

14° Ne sachant trop que faire de l'homme malheureux, mécontent de son sort, ennuyé de la vie, vos modernes lui disent d'en sortir, de s'enfoncer soi-même le poignard dans le sein. C'est là ce qu'ils appellent mourrir en philosophe.

Assurément encore l'expédient n'est pas neuf. On se tuoit aussi à l'école des anciens philosophes; et Zénon, pour donner à la fois le précepte et l'exemple, finit par s'étrangler. Ennuyé

de vivre trop long-temps, son disciple Denis ne voulut plus manger. Quelques historiens nous en disent autant de Pythagore. Pérégrin ne vit rien de plus beau que de se brûler tout vivant. D'ailleurs, quoi de plus connu que les éloges faits par les stoïciens, les Cicéron, les Sénèque, de tous ces gens qui sont eux-mêmes leurs bourreaux? Voy. *Encycl.*, *art.* STOÏCIENS.)

15° J'ai suivi, madame, à peu de chose près, toutes les opinions de nos modernes, ou du moins toutes celles qui méritent quelque attention; il n'en est pas une, je crois l'avoir prouvé, qui n'eût déjà traîné dans les écoles bien long-temps avant eux. A quoi se réduit donc ce génie créateur qui vous les faisoit regarder comme de si grands hommes, et cette nouveauté que vous pensiez être le principal mérite de leur philosophie? Seroit-ce la richesse et la variété de leurs opinions qui vous paroît encore si attrayante? Oui, vous l'avez dit: *Diversité*, *c'est ma devise.* Vous aimez à entendre et ces oui et ces non, ces peut-être qui démontrent si bien la liberté philosophique. Eh bien! madame, vos modernes ne sont encore ici qu'une triste copie des anciens. On passoit de Thalès chez Platon; de la première académie à la seconde, ensuite à la troisième, et puis à la quatrième, toujours bien assuré de trouver dans chacune, des opinions toujours très-variées. Ils étoient en ce genre bien plus riches que nous. Ils avoient

à choisir parmi les sectes Pythagoriciennes, Platoniciennes, Pyrrhoniennes, Péripatéticiennes, Cyniques, Stoïciennes, Epicuriennes, Eclectiques. Je doute que nos sages en montrent davantage.

16° Enfin, madame, croiriez-vous que, par un dernier trait de ressemblance, l'idée du petit Berne, de ses petites loges, et des nos Hippocrates si bien exercés dans le traitement de vos cerveaux philosophiques, est aussi fort ancienne? Il faut bien qu'elle soit connue depuis long-temps, puisque les Abdérites ayant entendu philosopher ce maître d'Epicure, qui se croyoit, ainsi que tant de modernes, enchaîné par le destin, qui ne vouloit comme eux ni d'un Dieu, ni d'un ciel pour les bons, ni d'un enfer pour les méchans; qui ne voyoit comme eux ni bien ni mal, ni vice ni vertu dans ce monde; et qui, doutant de tout aussi-bien qu'eux, n'osoit pas même dire bien positivement que deux et deux font quatre; puisque les Abdérites, dis-je, ayant entendu toutes ces belles choses de la bouche du philosophe Démocrite, ne trouvèrent pas de meilleur expédient pour guérir son cerveau que d'envoyer leur plus célèbre médecin l'abreuver d'ellébore. (*Bayle, art. Démocrite.*)

J'ai rempli ma tâche, madame. Si c'est par la promesse de vous donner du neuf, que nos philosophes modernes ont voulu mériter votre estime, décidez à présent des droits qu'ils ont à

vos éloges, et pardonnez-moi la longueur de cette lettre. Il falloit bien soutenir la gageure. Si je l'ai gagnée, je ne m'applaudirai que de l'occasion qu'elle m'aura fournie, de vous prouver mon zèle pour la vérité, et le profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

Votre très-humble, etc.

APOSTILLE

De madame la Baronne à la lettre précédente.

Oh! oui, monsieur l'abbé, vous avez amplement gagné la gageure. Vous me prouvez trop bien que nos modernes créateurs n'ont fait que répéter toutes les vieilleries des Grecs et des Romains. Comme ce n'est pas là ce qu'ils m'avoient promis, antique pour antique, j'aime encore mieux revenir à l'antique raison, à l'antique Moïse, à l'antique Evangile. On sait au moins ici à quoi s'en tenir. Le bons sens n'y est pas heurté à chaque instant. Adieu donc, messieurs les philosophes; je ne crois pas que la tentation de revenir à vos rapsodies me reprenne jamais. On peut être sans vous bon père, bon ami, bon citoyen; on peut être sans vous fort bien avec son Dieu, fort bien avec soi-même; on vit, on est tranquille, on a l'âme contente;

et depuis que je suis votre adepte, je perdois ma gaîté, je ne riois plus que du bout des lèvres ; vos contradictions éternelles m'ennuient, vos absurdités me révoltent, vos doutes me tourmentent, vos perplexités sont pires que l'enfer. Avec mon bon curé, je serai plus heureuse.

Croyez-moi, chevalier, venez en faire autant. On peut être trompé par vos sophistes ; mais quand on les connoît, bien fou qui veut les suivre aux dépens d'un bonheur bien autrement solide que celui qu'ils nous offrent.

N. B. M. le Chevalier, nous dit-on, a suivi ce conseil, et l'on ajoute qu'il est aujourd'hui le premier à rire de la grande idée qu'il s'étoit faite de nos prétendus sages.

CONCLUSION.

La philosophie commence et se propage chez des peuples privés de la révélation ; et toutes ses écoles se divisent en autant de ses opposées, sans qu'il en ait jamais existé une seule dont les opinions aient formé un ensemble tant soit peu satisfaisant pour la raison.

La philosophie, long-temps sans chefs et sans école, long-temps réduite au silence, aux ténèbres par la révélation, reparoît chez des peuples éclairés par la révélation ; et sa gloire

aboutit à renouveler presque sans exception toutes les erreurs, tout le délire, toutes les contradictions et les absurdités des anciennes écoles.

Voilà donc, lecteur, les vérités de fait qui composent en abrégé l'histoire de la philosophie; et que le parallèle de ces anciens, de ces modernes si connus sous le nom de philosophes, ne vous permettra plus de révoquer en doute Voilà ce qui ramène à l'Evangile nos adeptes si zélés jusqu'ici pour leurs prétendus sages. Vous à qui les leçons des mêmes hommes avoient peut-être fait la même illusion, quel espoir vous retiendroit encore à leur école? Qu'attendriez-vous de cette philosophie réduite à elle-même? Que pourra-t-elle faire pour vous, que ce qu'elle a fait jusqu'ici dans tous ses Lycées? Des systèmes absurdes sur le monde et son origine; des systèmes impies sur Dieu et ses perfections; des systèmes flétrissans sur l'homme et sa nature; des systèmes scandaleux sur l'homme et ses devoirs; des systèmes désespérans sur l'homme et son destin; voilà ce qu'elle a fait dans toutes ses écoles, ce qu'elle fait encore, ce que nous pouvons bien vous assurer qu'elle fera toujours, parce qu'il est écrit qu'ennemie de la révélation, elle sera toujours sans base, sans appui; et que, toujours éprise de ses propres lumières, elle sera toujours livrée à son sens réprouvé, au délire et à l'humiliation.

Venez donc ; il est temps que nous vous conduisions à une école mieux faite pour un cœur ami de la vertu et de la vérité. Interrogeons celui qui seul a pu nous dire : *Je suis la voie, la vérité, la vie, je suis la lumière du monde ; et celui qui me suit ne marche point dans les ténèbres.*

A l'école de la révélation, et surtout l'Evangile à la main, venez. Je veux souffler d'abord sur tous ces mondes des Thalès et des Maillet, des Héraclite et des Buffon, des Pythagore et des Robinet, des Lucrèce et des Diderot ; ils vont tous s'écrouler. *Au commencement Dieu créa le ciel et la terre* (*Gen.*). *Au commencement étoit le Verbe* (1), *et le Verbe étoit Dieu.*

---

(1) J'ai rencontré des hommes qui pensoient avoir retrouvé dans Platon cette idée du *Verbe.* Je croirois en effet qu'il avoit lu une partie de nos livres saints, où ce mot se trouvoit si long-temps avant lui. *Verbo Domini cœli firmati sunt.* Mais s'il a vu le mot, combien il a honteusement défiguré la doctrine ! Son *Verbe*, à lui, suppose d'abord un Dieu qui se divise. C'est une partie détachée du Dieu qui reste tranquille dans le ciel, qui laisse à cette partie le soin, non de créer, car Platon ne croyoit pas à la création, mais d'arranger la matière, de débrouiller le chaos. Cette partie de Dieu, Verbe de Platon, est un Dieu secondaire, qui détache ensuite de lui-même d'autres particules ; et celles-ci sont autant d'autres Dieux pour le soleil, les étoiles, la terre, etc. et d'autres particules encore deviennent les âmes de chaque homme. Je demande si c'est une absurdité de cette espèce qu'il convenoit de nous donner pour le *Verbe* de l'Evangile.

C'est par lui que tout a été fait, et rien n'a été fait sans lui. (*Saint Jean*, *ch.* 1.)

Que d'erreurs ces mots seuls ont proscrites ! comme ils me débarrassent de toutes ces idées fatigantes de matière incréée, de chaos éternel, d'émanations platoniques, d'atomes, de concours, de hasard ! comme ils anéantissent tous les systèmes ! Mon esprit se repose sur ce Dieu créateur. Il sera sans peine le Dieu de ma raison, comme il est le Dieu de la révélation. J'ai appris qu'il existe, et que tout est par lui : venez, interrogeons encore Moïse et l'évangile, nous saurons ce qu'il est en lui-même et dans ses attributs. A cette même école disparoîtront encore ces dieux matière et monde ; ces dieux qui se divisent en dieux qui se reposent et en dieux qui agissent, en dieux bons et méchans : ces dieux sans providence, et ces dieux enchaînés par la fatalité.

Un Dieu seul éternel, tout-puissant, esprit pur et parfait, un Dieu sage, qui veille sur le monde, qui seul règle le cours des saisons et des astres ; qui donne à la terre sa fécondité, au lis tout son éclat, à l'oiseau sa nourriture, et à l'homme la terre et tous ses fruits ; un Dieu saint qui ne souffre ni crime ni souillure ; un Dieu bon, qui protége l'innocence ; un Dieu juste, qui effraie le méchant, qui pénètre les cœurs, qui juge les désirs et les pensées comme les actions, qui dévoile au grand jour les crimes

des ténèbres; un Dieu dont rien n'égale la haine pour le vice, si ce n'est son amour pour la vertu : voilà le Dieu que ma raison cherchoit en vain dans toutes vos écoles. Moïse et l'évangile parlent ; c'est le Dieu des patriarches et de tous les prophètes, le Dieu du juif et du chrétien. Par quelle fatalité ne fut-il donc jamais le Dieu du philosophe? et si jamais il ne se révéla à la philosophie ennemie de la révélation, par quelle absurdité suivrois-je encore cette philosophie pour renoncer à la révélation ?

Assuré de mon Dieu, si je veux me connoître moi-même, quelle lumière espérerai-je encore de vos prétendus sages ? Je les ai consultés; ils m'ont dit que ce corps composoit tout mon être, et je sens que ce corps n'est que la plus vile partie de moi-même : ils ont consenti à me donner une âme; cette âme, ils l'ont doublée, ils l'ont triplée, et je sens qu'elle est indivisible : ils en ont fait une âme universelle, et je sens qu'elle n'est qu'à moi seul : ils en ont fait l'être esclave du destin, et je sens qu'elle agit, qu'elle est libre. Ils m'ont dit que, matière ou esprit, elle mourra, et ne doit s'occuper que de ce monde, et je sens que mon âme peut vivre hors de ce monde; et si elle survit à ce corps qu'elle habite, je prévois un sort qui m'inquiète, qu'il est pour moi du plus grand intérêt de décider. Par quelle fatalité encore, de tous vos philosophes ennemis de la révélation, n'en est-il pas un seul

qui, sur ces questions qu'il m'importe tant de résoudre, m'ait donné autre chose que des doutes ou des absurdités, des réponses ténébreuses ou des erreurs palpables? Que Moïse, Jésus et les prophètes parlent, mes doutes se dissipent. J'apprends qu'il est en moi une double substance; que ce corps n'est pas le moi qui pense, qui veut et réfléchit; que ce moi, pur esprit, libre et immortel, est l'image de Dieu; que le crime peut seul altérer cette image; que je suis né pour Dieu, pour être heureux d'un bonheur éternel; que le crime peut seul changer ma destinée. Ils me le disent tous; et ce qu'ils me disent est précisément ce que je sentois; ce sont précisément ces vérités dont le germe étoit dans moi, que ma raison voit se développer. De cet accord parfait du sentiment et de la raison naît ce repos de l'âme, cette conviction intime que je cherchois en vain à toutes vos écoles. Comment hésiterai-je encore entre vos philosophes et la révélation?

Ils m'ont tous égaré sur ma nature et mon destin; faudra-t-il les consulter encore sur mes devoirs? Je l'ai fait, je les ai interrogés; et depuis Socrate jusqu'à Diderot, la première et la plus générale de leurs réponses fut toujours le blasphème de l'impiété et de l'ingratitude. Je leur ai demandé ce que je dois à Dieu. Rien, m'ont-ils répondu; et pour autoriser le blasphème, pour la première fois et pour cette fois seule-

ment, ils se sont départis de leur orgueil. Ils se sont faits petits, non pour faire Dieu grand, mais pour prêcher l'indifférence et l'oubli de ce Dieu. *Ce qui est au-dessus de l'homme est étranger à l'homme.* C'est le mot favori de leur Socrate, et ils l'ont répété à l'envi; et sous ce prétexte plus que pharisaïque, pas un seul qui m'occupe de mes devoirs envers ce Dieu, des moyens de l'honorer, de lui plaire, de lui témoigner mon amour, ma soumission et ma reconnoissance; pas un seul qui m'ait fait une loi du repentir et de l'expiation quand je l'ai offensé; pas un seul qui, s'élevant au-dessus de la superstition, ait su unir le culte à la morale : pas un seul pour qui Dieu ne soit un objet nul dans mes actions, mes intentions; et par comble de la plus noire ingratitude, mon siècle les a vus attendre et demander au prix de l'or, comme un chef-d'œuvre de l'esprit humain, la loi de l'honnête homme, sans mention de Dieu; ils ont voulu réduire en art l'oubli de Dieu; en école de vertu une école sans Dieu. O la plus monstrueuse des sectes! Il pèse donc bien à ton cœur, ce Dieu qui te souffre sur la terre malgré toute ta haine; ce Dieu qui a créé l'impie lui-même, et qui fait luire son soleil sur le sophiste ingrat comme sur le chrétien touché de ses bienfaits. Va, ta philosophie ne sera pas la mienne; mon cœur me dit trop bien que l'auteur de mon être est le premier objet de mes

devoirs. Je quitte ton école pour les apprendre tous et les remplir. Que Moïse, le Christ et ses prophètes; que toute la révélation me répète: *Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, tu le serviras, tu l'aimeras de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces*; je dirai avec eux: Voilà le premier des préceptes, le cri de la nature. Que la philosophie qui l'étouffoit soit elle-même anéantie. Je l'adore ce Dieu; et toute ma raison s'incline devant lui; je sens qu'elle m'appelle au pied de ses autels. Le faux sage les avoit renversés; que l'évangile vienne les relever; mon âme, fatiguée par l'impie, y vole de nouveau. Je l'aimerai ce Dieu; au vide affreux que vos sophistes ont laissé dans mon cœur succédera l'objet qui le remplit; et le premier précepte de la révélation rappellera celui de toute la nature. Que la loi de Moïse et du Christ me parle encore; qu'elle-même m'instruise à célébrer ce Dieu; qu'elle détaille les objets de son culte, ils me seront tous chers; qu'elle m'apprenne à célébrer sa gloire; qu'elle m'attache à lui par le respect, l'amour, la confiance; qu'elle me dise: Il est ton père, il est bon, il est saint, il est miséricordieux; je serai son enfant, et je détesterai celui qui me permet de l'oublier. Qu'elle m'attache à lui, même par la terreur; qu'elle me dise: Il est ton juge; je sens bien qu'il doit l'être. Mais aussi qu'elle m'apprenne encore le pouvoir d'un repentir

sincère, d'un cœur contrit et humilié; qu'elle m'instruise dans l'art de le fléchir. Je sens que la morale seroit nulle pour moi, si elle me laissoit un Dieu pour ennemi. Que fais-je donc encore à toute cette école, dont toute la morale est nulle sur ce Dieu, sur ce qu'il me prescrit à son égard, sur ce qui peut me réunir à lui ?

Qui peut vous retenir vous-même auprès de nos vains sages? Ils ont au moins promis de vous apprendre vos devoirs envers vos frères et la société. Je les ai entendus comme vous, je les ai étudiés jusqu'à satiété; et c'est ici surtout que leur morale m'a paru désastreuse. Ils se sont obstinés à répudier tous les principes de la révélation; ils n'ont pas voulu voir dans le père commun de tous les hommes le seul lien qui leur impose à tous des devoirs réciproquess; et au lieu de former une société d'hommes, si l'instinct plus puissant que leur philosophie ne réclamoit contre elle, ils n'auroient fait de l'homme que ce qu'est l'animal dans les forêts. L'animal vit pour soi, toujours pour soi; ce principe l'isole, le tient dans sa tanière; il n'en sort que pour soi : et ils ont dit à l'homme que sa première et unique loi est de vivre pour soi, de n'agir que pour soi. Si les tigres, les ours, les renards, les loups et les lions forment dans leur espèce quelque société, c'est encore pour soi que chaque individu entrera dans cette société; ce sera pour assurer sa proie, ou pour suivre la loi qui,

dominant les sens par le plaisir, l'appelle à la reproduction. Cet intérêt ou ce plaisir passé, plus de société pour eux, plus de projets, plus de moyens, plus de sentimens, plus de devoirs communs ; et la philosophie a dit aux hommes comme la nature le disoit aux lions, aux tigres et aux loups : Sans intérêt ou sans plaisir, plus de société, plus de liens, plus de devoirs communs, ni du père à l'égard des enfans, ni de l'époux à l'égard de l'épouse, ni de l'ami, à l'égard de l'ami, ni du citoyen à l'égard du citoyen, ni du sujet à l'égard du souverain, ni du patriote à l'égard de l'étranger. Elle l'a dit, elle l'a répété, elle a fait de ce précepte le principe de toutes les vertus et la base de toute sa morale : mais avec ce principe, depuis long-temps aussi les tigres s'unissoient quand l'intérêt ou le plaisir les appeloit ; ils se quittoient quand l'intérêt ou le plaisir cessoit : ils s'entre-dévoroient quand le plaisir ou l'intérêt les divisoit ; et c'est aux philosophes que nous demanderions encore nos devoirs d'homme à homme ! Vous avez lu tous les détails de leur morale ; ils sont tous dignes de ce principe. Tendresse paternelle, amour filial, fidélité conjugale, amitié, reconnoissance, amour de la patrie, amour du souverain, pardon des injures, respect du bien d'autrui, vous l'avez vu dans les réponses et dans les preuves de leur inconcevable catéchisme, tout cela cesse d'être vertu à leur école, dès que l'intérêt ou le

plaisir ne parle plus. Qu'ils répètent tant qu'ils voudront les mots de tolérance, d'humanité, de bienfaisance; ces mots mêmes m'effraient dans leur bouche; ils me sont trop suspects. Avec leur grand principe, l'homme peut déchirer son semblable, le calomnier, le sacrifier, le dévorer, en lui parlant comme eux d'humanité, de tolérance et de bienfaisance. Que le ciel nous préserve de ces leçons perfides! Rendez-moi l'Évangile; je veux donner à l'homme une morale plus digne de son cœur, mieux faite pour la société, les familles, la patrie et les empires. l'Évangile à la main, je veux dire aux rois et aux sujets, aux riches et aux pauvres, au Romain et au barbare : Vous êtes tous enfans du même Dieu; vous l'aimerez ce Dieu, c'est le premier de ses commandemens : mais voulez-vous lui prouver votre amour? voulez-vous qu'il vous aime lui-même? observez le second de ses commandemens; il ressemble au premier : *Vous aimerez votre prochain comme vous-même.* C'est le précepte favori de son fils. Il ne cesse de vous le répéter : *Aimez-vous les uns les autres. Aimez-vous autant que je vous aime. C'est moi qui vous l'ordonne, et c'est à cet amour que je reconnoîtrai si vous êtes à moi.* Celui qui aime son prochain aura la vie; *celui qui n'aime pas est mort.* Attendez, lecteur, vous ne connoissez pas encore l'étendue et l'importance du précepte. On vous a dit : Aimez ceux qui

vous aiment ; *je vous dis, moi : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, afin que vous soyez les enfans de ce Dieu qui fait également lever son soleil sur les méchans, qui fait également pleuvoir pour l'homme injuste.* (*Matth.* c. 5.)

Que toute la philosophie, à ces mots, et rougisse et se taise. Elle m'avoit réduit à moi et à moi seul ; elle avoit concentré toutes mes affections dans un vil intérêt ; qu'un homme quel qu'il soit, dans quelque état qu'il soit, et quelque sentiment qu'il ait pour moi, se montre, il est homme, il est enfant du même Dieu que moi ; je sais désormais tout ce qu'il peut attendre et demander de moi. Je ne suis plus moi-même enfant de Dieu, s'il est un homme que mon cœur n'aime pas. Ah ! j'aime, s'il le faut, j'aimerai, pour lui plaire, jusqu'à nos faux sages. Je déteste leurs vices, je combats leurs erreurs ; mais ils sont hommes, et je ne puis haïr un homme et aimer Dieu, qu'ils soient sûrs de mon cœur. Amis ou ennemis, que je connoisse leurs besoins ; l'évangile à la main, qui pourra refuser un bienfait ? Serai-je dur, cruel, vindicatif, avare envers celui que j'aime ? Quel homme pourra l'être quand un Dieu lui dira : Ce que tu donnes à l'indigent, tu me le donnes à moi ; le bien que tu fais à chacun de tes frères, tu me le fais à moi, jusqu'à ce verre d'eau qu'ils recevront de toi, je veux t'en tenir compte.

Quel homme pourra être implacable lorsque ce même Dieu ajoutera : *Pardonne, et tu seras pardonné; la mesure de tes bontés pour les autres sera la mesure de mes bontés pour toi*; et le dernier de mes arrêts, celui dont dépendra ton bonheur ou ton malheur éternel, portera tout entier sur le bien ou le mal que les hommes auront reçu de toi. (*Matth., chap. 7 et 25*).

Non, je n'ai plus besoin auprès du Christ de nouvelles leçons. Prêchez son évangile, persuadez l'univers, et tous les vices qui ont fait de tout temps et dans tous les Etats le malheur de l'homme seront, par cela seul anéantis. Prêchez cet évangile, insistez, persuadez, et le bonheur renaît dans le sein des familles, des villes, des empires (1). L'amour universel, la

(1) Je ne peux m'empêcher de faire quelques observations sur la ridicule objection de Bayle, copiée par Jean-Jacques Rousseau, copiée par vingt autres philosophes, contre la morale de l'Evangile. Ces messieurs prétendent bonnement que cette morale évangélique nuiroit à un état, parce qu'elle ne sauroit faire de bons soldats. Un bon chrétien dans une armée, vous disent-ils, fera bien son devoir, ne craindra pas la mort, suivra de point en point l'ordre de son général; mais qu'il soit vaincu, qu'il soit vainqueur, cela lui est égal. C'est la volonté de Dieu qu'il voit partout.

En vérité, j'aurois envie de dire qu'il faut affecter de braver le bon sens, quand on ose proposer de pareils paradoxes. Eh! que manquera-t-il, je vous prie, pour faire un bon soldat, à celui qui ne craint pas la mort, qui se fait un devoir d'apprendre son métier, et qui suit exactement les ordres de son général? En quoi pourra donc nuire cette *égalité* d'âme que vous reprochez au héros

vraie humanité, la douceur, la bienfaisance, la paix la plus profonde, avec la charité, succèdent aux divisions domestiques, à nos inimitiés, à nos contestations, à nos dissensions intestines, à nos haines et à nos guerres nationales. L'évangile établi dans tous les cœurs, il n'est plus de tyran, plus d'oppresseurs, plus d'ennemis, plus d'hommes à redouter. L'envie, les jalousies, les calomnies, les vengeances, les meurtres, l'homicide, ignorés parmi nous, ne laissent plus régner que l'émulation à qui se préviendra, sera plus bienfaisant, et plus doux et plus humain. Sous peine d'être absurdes, ils ne le nieront pas, vos

---

chrétien? L'estimeriez-vous bien davantage, s'il se désespéroit, la bataille perdue, s'il blasphémoit, s'il se livroit à une fureur, à une rage aveugle? Cela vous rendra-t-il la victoire? Et quand une défaite peut être réparée, la morale défend-elle au héros chrétien d'en prendre les moyens? Ne lui en fait-elle pas au contraire un devoir? D'ailleurs, où avez-vous lu que cette morale doive le laisser dans l'indifférence pour la victoire? Ne lui fait-elle pas un devoir d'aimer sa patrie? et peut-on aimer sa patrie, et la voir ravagée ou perdue d'un œil indifférent?

D'un autre côté, si la religion conserve au soldat une certaine égalité d'âme, tant mieux; son courage de sang-froid n'en sera que plus redoutable. Le soldat chrétien fait dans les armées ce que fait le vrai sage pour se délivrer d'un malheur quelconque. Vous employez, pour l'éviter, tous vos moyens; vous vous consolez quand vous ne pouvez pas y réussir, toujours prêt à recommencer quand l'espoir renaîtra. Que perdez-vous à cette disposition?

Quelle folie encore de vouloir qu'un homme qui met à faire son devoir le plus grand intérêt possible, celui de son salut éternel; qu'un homme vivement persuadé qu'un

faux sages ; tels seront les effets de la morale évangélique reçue dans tous les cœurs. Que nous veulent-ils donc avec leur catéchisme d'intérêt personnel et d'égoïsme ? Au lieu du catéchisme de la révélation, pourquoi ce catéchisme flétrissant et désastreux, qui jamais ne m'appelle auprès du malheureux, si le malheureux même ne sert à mes besoins : qui me dit de le fuir dès qu'il m'est inutile : qui me rend par principe ennemi de tout homme dont l'intérêt n'est pas le mien ; qui détruit toute confiance d'homme à homme, toute affection réelle, et fait par cela seul de la société un état habituel de divisions, de haine et de discorde ?

---

déserteur, un traître, un lâche n'entrent pas dans le royaume des cieux ; qu'un pareil homme, dis-je, soit un mauvais soldat ? Interrogez nos généraux, et ils vous répondront lequel du mauvais ou du bon chrétien, de l'impie ou du vrai croyant, est un bon soldat.

Et notez bien, je vous prie, comment il faut que la philosophie se contredise partout. C'est le dogme d'une vie à venir, d'un paradis à mériter, suivant Jean-Jacques Rousseau, qui rend le chrétien mauvais soldat, et ce même Jean-Jacques met lui-même ce dogme d'une vie à venir parmi les principaux articles de la profession de foi que doivent faire les soldats et tous les citoyens de sa république. (Voy. *Contrat Social*, c. 8.)

Que l'on auroit bien plus de raison de dire : Si la morale évangélique étoit suivie partout, nous n'aurions plus besoin de bons ni de mauvais soldats : les hommes n'auroient plus besoin d'école pour apprendre à se défendre et à se tuer les uns les autres. Il n'y auroit plus d'agresseur injuste, plus de champs ensanglantés par la mort de tant de milliers d'hommes ; en un mot, plus de guerres. Philosophe insensé ! oserois-tu t'en plaindre ?

Au moins, si, me parlant sans cesse d'intérêt personnel, ils avoient distingué ce qu'il importe réellement à l'homme de regarder comme son véritable et son grand intérêt, je les consulterois encore sur mes devoirs envers moi-même, et sur mon bonheur; mais partis d'un principe toujours avilissant, à quoi m'ont-ils réduit, et sur quoi tournent-ils toutes mes vues? Toujours comme la brute, ne connoissant jamais que le présent et le besoin physique, que la terre et ses affections, quand m'ont-ils donc prescrit d'autres devoirs que ceux de l'animal? La partie de l'homme qui eut toujours le moins besoin du philosophe pour exciter l'attention de l'homme et attirer ses soins, mes sens et leur bien-être, voilà le grand objet de leurs leçons. Fuis la douleur, recherche les plaisirs, jouis de l'existence; voilà leur catéchisme. Mais je vous le demande, lecteur, avant nos philosophes, n'étoit-ce pas aussi celui des passions et de tous les méchans? Et les hommes encore ont-ils besoin de leçons répétées et de dissertations pour apprendre à fuir la douleur, à chercher le plaisir, à jouir du présent? C'est la partie de l'homme permanent, éternel, c'est la plus noble partie de moi-même, que je voudrois connoître et cultiver; c'est l'intérêt de l'éternité même que je veux assurer; peu m'importe l'instant quand j'aperçois ou quand je suis au moins forcé de soupçonner, de redouter un

avenir qui ne finira pas. Et c'est ici précisément que tous vos philosophes me révoltent. Pas un seul qui s'occupe de ce grand intérêt, et qui me donne des leçons pour l'assurer. Pas un seul qui me parle des moyens de purifier mon âme, de fixer son destin.

Cette âme cependant, et chez vous et chez moi, se refuse à l'illusion ; elle sent que vos sages vainement la flétrissent, qu'ils cherchent vainement à étouffer ses plaintes, ses remords ; elle aime qu'on lui parle de son prix, et d'un autre destin et d'autres soins. Ah ! venez donc encore à l'école du Christ ; c'est là que, renfermant dans un seul mot toute la philosophie de l'âme, nous vous ferons connoître son prix, sa noblesse et son destin, lorsque nous vous dirons l'Evangile à la main : *Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme? ou que donnera-t-il en échange pour elle ?* (*Matth.*, c. 16.)

Il y a long-temps que la philosophie avoit dit : *Connoissez-vous vous-même ;* mais cette connoissance, vous l'a-t-elle jamais donnée? Est-il jamais sorti de son école un oracle pareil à celui-ci, et capable, ainsi que celui-ci, d'annoncer à l'homme tout le prix et toute l'excellence de son âme, et toute l'importance des soins qu'elle exige : *A quoi sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme? ou que donnera-t-il en échange pour elle ?*

Prêtez, si vous l'osez encore, prêtez à présent l'oreille à ces vains sages qui vous parlent sans cesse de ce bas univers, de ses plaisirs, de son bonheur, ou plutôt laissez-les, et convenez que, si dans leurs principes mêmes, celui-là est le vrai philosophe qui m'apprend le mieux à connoître mes solides intérêts ; dans ce mot : *A quoi sert*, il est plus de vraie philosophie qu'il n'en sortit jamais de toutes vos écoles anciennes et modernes.

C'est ainsi que Dieu parle quand il instruit les hommes, et c'est à ces discours qu'applaudit ma raison ; mais ce n'est pas ainsi que me parloient vos philosophes. Ils flétrissoient mon âme, ils la souilloient de tous les vices ; j'ouvrirai donc encore l'Evangile ; je lirai : *Jamais rien de souillé n'entrera dans le royaume des Cieux* ; et ce mot seul encore m'en dira plus sur la haine du crime, la fuite du péché, que toutes leurs dissertations philosophiques. Ils me livroient à toutes mes passions, à l'avarice, aux sales voluptés, à l'ambition, à l'intempérance ; et ma raison se révoltoit contre leurs honteux préceptes. J'ouvre encore l'Evangile : on m'apprend que l'avare, l'ambitieux, l'adultère, l'intempérant ne seront pas les bienheureux du Ciel. (*Corinth.*, 5.) On détourne mes yeux de ces *trésors trop vils*, *où s'attache la rouille* ; on m'apprend que *le règne de Dieu et sa justice* méritent seuls mes soins ;

on proscrit tous ces sages qui jamais ne veulent être bons, et toujours le paroître; on me dit que le siége de la vertu et dans le cœur; que c'est là *qu'un Dieu saint veut la voir*; que je dois être *saint et parfait comme lui.* Je sens qu'on fait de moi l'homme des cieux, et ma raison s'élève; et je laisse votre philosophie ramper sur la terre, se vautrer dans la fange et dans toutes les immondices des passions.

Si mon vol est sublime, et s'il doit m'en coûter des violences, on me montre le Dieu qui tend la main à l'homme humble de cœur. Je prie, il est à moi; et je triomphe des appâts de tous les vices : motifs toujours pressans, secours toujours présens contre les tentations, moyens toujours puissans, j'ai tout dans l'Evangile pour être toujours bon et vertueux, taudis que toujours seuls et toujours sous le joug des passions, sans motifs, sans moyens, sans secours, vos adeptes ont tout pour être vicieux.

Ils parlent du bonheur; mais est-ce bien encore chez eux que je le trouverai? Votre triste philosophie a laissé dans leur cœur un vide affreux. Vous m'offrez des plaisirs et des biens passagers, et vous n'oseriez pas vous-mêmes réfléchir sur leur futilité, leur vanité, crainte de voir trop bien le mépris qu'ils méritent; et pour vous persuader que vous êtes heureux, il faut

vous étourdir vous-mêmes, vous distraire? Ce que vous redoutez le plus, c'est de rentrer un instant en vous-mêmes, c'est l'examen sérieux de votre situation. Cette question seule : Suis-je vraiment *heureux ?* faite dans le silence des passions, devient votre supplice. Elle sera toujours celui du faux sage.

Mais venez, nous saurons vous le montrer ce bonheur que vous cherchez en vain. C'est dans le cœur de l'homme évangélique qu'il habite, c'est dans la paix et la sérénité de son âme sans tache, c'est dans un cœur inaccessible au trouble et au remords, c'est dans le doux espoir de jouir de son Dieu, que le bonheur réside sur la terre; c'est dans les cieux qu'en est la plénitude. Près de vos anciens maîtres vous le cherchiez en vain dans les plaisirs, dans toutes les affections terrestres; auprès de nos prophètes, vous apprendrez à dire : *Heureux celui qui marche dans la voie du Seigneur!* Près de vos anciens maîtres vous le cherchiez en vain dans la prospérité et l'abondance; l'évangile à la main, nous vous le montrerons jusque dans la chaumière du Lazare, jusque dans les douleurs, les humiliations et les outrages, et nous ne craindrons pas de vous dire : Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés! bienheureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux leur appartient! bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la jus-

tice! Vous serez bien heureux; vous vous réjouirez, et votre cœur tressaillera de joie quand vous serez calomniés à cause de Dieu, parce qu'il vous réserve dans les cieux une récompense infinie. (*Matth.* 5.)

Je le sais, ce langage est encore trop sublime pour vous; vos sages le blasphèment; et celui-là seul en sent la vérité qui en a fait l'heureuse expérience. Eh bien! lecteur, je ne demande point que vous vous en teniez à nos promesses. C'est vous que je veux voir en juger par vous-même. Votre philosophie n'a plus besoin d'essai pour être abandonnée; la vanité de toutes ses promesses vous est assez connue. Elle devoit éclairer votre esprit, et vous n'avez trouvé dans ses leçons qu'un vrai chaos d'erreurs, d'opinions révoltantes, d'absurdités inconcevables, de doutes interminables, de contradictions perpétuelles; il n'est plus temps d'en douter aujourd'hui. Elle devoit diriger vos actions, et vous rendre meilleur; et ses leçons perfides ne tendent qu'à vous rendre esclave des passions, et à vous entraîner dans tous les vices. Son affreux catéchisme en sera à jamais la preuve incontestable. Elle devoit vous rendre heureux; vous rougiriez de l'être par les moyens qu'elle vous suggéroit. Avec elle, jamais vous ne fûtes content ni d'elle ni de vous. Eh bien! je le suis, moi, de l'évangile; je le suis de moi-même chaque fois que je le prends pour règle. Je

suis mal avec moi chaque fois que mon cœur s'en écarte. J'ose vous défier de trouver parmi tous les disciples du Christ un seul homme qui ait fait la même expérience, et qui puisse vous dire franchement : Je ne fus pas heureux en suivant l'évangile, mon cœur s'est repenti d'avoir été fidèle à ses préceptes ; j'éprouvai les remords, et mon âme perdit son repos, son bonheur, en s'attachant aux leçons de Jésus-Christ. Non, cet homme n'existe pas, il n'exista jamais, il n'existera pas, j'en suis sûr par moi-même, et les vains argumens de la philosophie viennent tous se briser contre cette preuve, quand on sait l'apprécier.

Souffrez donc, lecteur, que je termine ces observations en vous proposant la même expérience. Si vous la redoutez, votre cœur n'est pas fait pour la vertu ; vous méritez de vous perdre comme tous nos faux sages. Si elle est acceptée, nous n'avons pas besoin de longs détails sur l'école du Christ. L'évangile à la main, méditez sa loi sainte, essayez de la suivre, et si vous y trouvez un seul principe que vous vous repentiez d'avoir mis en pratique ; s'il est un seul de ses préceptes ou de ses conseils qui vous conduise au vice, qui trouble votre cœur, qui réveille dans vous le remords, le repentir de l'avoir pris pour règle ; s'il est une seule bonne action à faire, une seule occasion de faire le bien, où l'évangile vous arrête, et qu'il ne

vous reproche au contraire d'omettre; s'il est, dans votre vie, une seule circonstance où votre âme ait raison de se dire à elle-même : J'aurois été meilleure, je serois plus contente de moi, je serois plus heureuse, si j'avois abandonné la loi du Christ : laissez là cette loi; cherchez ailleurs des leçons de vertu, de paix et de bonheur; et malgré toutes les contradictions de nos faux sages, malgré leurs oui, leurs non, malgré leurs doutes et leurs perplexités, malgré toutes leurs erreurs et tous leurs mensonges, malgré toutes leurs absurdités, malgré tout leur délire, revenez à leur école.

Paris, ce 20 septembre 1787.

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME.

SOMMAIRE
DES MATIÈRES

Contenues dans les Helviennes, ou Lettres Provinciales philosophiques.

TOME Ier.

L'OBJET de cet ouvrage étant de mettre sous les yeux des lecteurs les opinions diverses des philosophes modernes, le premier volume est consacré à l'exposition et à la réfutation de leurs systèmes sur l'origine et la formation de l'univers. La PREMIÈRE LETTRE expose le sujet de l'ouvrage; depuis la DEUXIÈME jusqu'à la SEIZIÈME, système de M. de Buffon, ses erreurs physiques, ses oui et ses non. Le Chevalier, toujours plein d'admiration pour cet auteur célèbre, expose sa doctrine, et dans la suite celles des autres philosophes, avec toute la franchise de l'enthousiasme, et toujours d'après leurs propres ouvrages. La Baronne, fort avide de ses leçons, les reçoit avec un respect et une avidité qui ne l'empêchent pas de faire sentir qu'elle y soupçonne des erreurs assez singuliè-

TOME II.

Métaphysique des philosophes modernes.

corps, moitié corps, moitié esprit.... Philosophes à deux esprits; philosophes au double moi, mais à un seul esprit; philosophes à deux âmes sans esprit; à un seul esprit, à une seule âme, à un seul moi, et le tout très-matière; philosophe tout esprit, et rien de plus; philosophe tout esprit et tout matière — Observations du Provincial, démonstration de la spiritualité de l'âme.

Lettres XLIV — XLVI. Diverses situations, et diverses leçons du philosophe Tribaudet sur la liberté; étonnement, et réflexions de la Baronne sur la maladie de cet adepte.

Lettre XLVII. Diderot, Voltaire, et divers autres philosophes, tantôt libres, tantôt esclaves, machines, automates, girouettes..... Observations du Provincial, et preuves de la liberté.

Lettres XLVIII et XLIX. Leçons de l'adepte sur l'immortalité, et nouvelles perplexités de la Baronne. Philosophes mortels, immortels; tantôt l'un, tantôt l'autre, tantôt ni l'un ni l'autre; diverses métempsycoses. — Observations du Provincial sur l'immortalité.

Lettre L. Philosophes égaux, supérieurs,

TOME III.

Morale des philosophes modernes.

TOME IV.

FIN.

